



REPRÉSENTER LE *BIG NOUS* :
APPROCHE COLLABORATIVE INTERCULTURELLE
EN CLASSE DE FRANÇAIS LANGUE SECONDE

CAHIER DE L'ÉLÈVE

Niveau avancé



Marianne Campeau-Devlin

Maria Popica



JOHN ABBOTT
CEGEP/COLLEGE

©2020, Éditeur John Abbott College

Tous droits réservés

Révision linguistique : Johanne Campeau

Conception graphique et mise en page : Andreea Zbarcea

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives Nationales du Québec, 2020

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives Canada, 2020

ISBN : 978-0-9782759-6-9 (PDF)

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
REMERCIEMENTS	10
STRATÉGIES DE LECTURE	11
TEXTES	
<i>Une regrettable méprise</i> de Matthieu Ricard	15
<i>J'ai tué Schéhérazade</i> de Joumana Haddad	39
<i>Les voies étranglées</i> de Steve Gagnon	54
<i>Kuei, je te salue</i> de D. E. Bécharde et N. Kanapé Fontaine	72
CERCLE DE LECTURE	90
<i>De quelle origine êtes-vous ?</i> de Speranta Dumitru	91
<i>Les identités meurtrières</i> de Amin Maalouf	115
<i>Une excellente confusion</i> de Erri De Luca	129
REPRÉSENTER LE <i>BIG</i> NOUS : Projet de recherche créative	142
RÉDACTION FINALE	162
BIBLIOGRAPHIE	168
ANNEXES	
Annexe 1 – Ressources complémentaires	170
Annexe 2 – <i>The Flow Questionnaire</i>	173

« Je » : une fiction dont nous pouvons
tout au plus être les coauteurs.

Imre Kertész



AVANT PROPOS

Ce cahier d'activités a été conçu dans le cadre du projet *Approche collaborative interculturelle en classe de français langue seconde*, subventionné par le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur, grâce au programme Entente Canada-Québec relative à l'enseignement dans la langue de la minorité et à l'enseignement des langues secondes en 2019-2020.

Il s'agit d'un projet de coenseignement et de coapprentissage qui avait pour objectif de jumeler un groupe de niveau intermédiaire en français langue seconde (apprenant.e.s anglophones-Level 2) à un groupe avancé (composé en majorité d'apprenant.e.s francophones-Level 4) d'une institution collégiale anglophone, dans le but de les amener à réfléchir, individuellement et en équipes, à la question complexe de l'identité et aux enjeux liés au vivre-ensemble.

Description du dispositif pédagogique mis en œuvre

Les deux cours ont été donnés en même temps par deux enseignantes qui ont collaboré autant à la conception des activités qu'à leur pilotage.

Dans un premier temps, les enseignantes ont exploité les mêmes textes (adaptés à chaque niveau) séparément dans les deux cours afin d'offrir aux apprenant.e.s des deux groupes le même cadre conceptuel pour aborder les questions de l'identité, de la diversité et de la communication interculturelle.

Les enseignantes ont ensuite créé des équipes multiniveaux (composées de deux apprenant.e.s anglophones du niveau deux et deux apprenant.e.s francophones du niveau quatre, mais du même champ d'études).

Progressivement, à compter du 3e cours, des activités de jumelage (activités brise-glace¹, jeux théâtraux², jeu *Fast-Friends*³, assister ensemble à une conférence, cercle de lecture) ont été intégrées à la seconde moitié de chaque cours de trois heures.

Ces activités ont débouché sur la réalisation d'une tâche complexe (projet de recherche créative) où les équipes ont été appelées à créer un objet qui reflète leur propre représentation de l'identité collective.⁴

S'étalant sur une période de 15 semaines, le cours au complet est conçu de manière à intégrer la collaboration interculturelle des apprenant.e.s multiniveaux au curriculum.

¹ L'ouvrage suivant est recommandé pour les activités de brise-glace : Stringer, Donna M et Cassidy, P. (2009). *52 Activities for Improving Cross-Cultural Communication*. Boston and London: Intercultural Press. Récupéré du site: <https://www.mobt3ath.com/uplode/book/book-56008.pdf>

² Le guide suivant est recommandé pour les jeux théâtraux : ÉRIT-ÉLODIL. (2013). *Manuel de formation. Atelier d'expression créative*. Montréal : Théâtre Pluralité-ÉLODIL. Récupéré du site : <https://www.elodil.umontreal.ca/fileadmin/documents/Guides/tpe/12-complet.pdf>

³ Le protocole du jeu *Fast Friends*, conçu par des experts en psychologie sociale de l'Université Berkley, peut être consulté via le lien suivant : https://www.ocf.berkeley.edu/~adp/rasclab_v1/ffp.html

⁴ À la session de l'hiver 2020, à cause de la pandémie, le projet de recherche créative a été réalisé à distance grâce aux plateformes de collaboration en ligne.

Voici le calendrier sommaire du cours planifié pour la session de l'hiver 2020.

Calendrier des activités de la session H-2020

Groupes 602-201-AB/05 ET 602-203-AB/06

Représenter le *Big* Nous

Enseignantes : Marianne Campeau-Devlin

Maria Popica

Semaine	Titre de l'activité	Formule de travail
Semaine 1	Prise de contact Présentation du plan de cours <i>Comment faire la lecture d'un texte</i> Anticipation du texte 1	Pas de jumelage
DEVOIRS	Lecture du texte 1 + questionnaire	
Semaine 2	Questionnaire prétest en ligne (15 min) Travail sur le texte 1 Anticipation du texte 2 Formation des équipes de jumelage	Pas de jumelage
DEVOIRS	Lecture du texte 2 + une partie des questions	
Semaine 3	Travail sur le texte 2 <i>Chercher des arguments dans un texte</i> Anticipation du texte 3	Pas de jumelage
	1 ^{re} rencontre de jumelage (activités brise-glace)	Jumelage
DEVOIRS	Lecture texte du 3 + rédaction d'une lettre (à remettre à la semaine 5)	

Semaine 4	Travail sur le texte 3 <i>Principes de base de la citation</i> <i>L'argumentation (suite) et éléments du texte expressif</i> Anticipation du texte 4	Pas de jumelage
	2 ^e rencontre de jumelage (ateliers théâtraux)	Jumelage
DEVOIRS	Lecture du texte 4 + questionnaire	
Semaine 5	Travail sur le texte 4	Pas de jumelage
	<i>Fast Friends</i>	Jumelage
DEVOIRS	Production écrite formative + préparation au contrôle	
Semaine 6	Présenter le projet/Remue-méninge Revenir sur les stratégies de lecture	Pas de jumelage
	Contrôle sur les quatre premiers textes	
DEVOIRS	Lecture des trois textes (5, 6, 7)	
Semaine 7	Rétroaction sur la production écrite formative	Pas de jumelage
	3 ^e rencontre de jumelage Cercle de lecture (textes 5, 6, 7)	Jumelage
Semaine 8	Présenter le projet/Remue-méninge Conférence	Jumelage
Semaine 9	Travail sur le projet de recherche	Jumelage
Semaine 10	Travail sur le projet de recherche	Jumelage
Semaine 11	Production écrite sommative	Pas de jumelage
Semaine 12	Travail sur le projet de recherche	Jumelage
Semaine 13	Questionnaire posttest en ligne (15 min)	Jumelage
	Travail sur le projet de recherche	
Semaine 14	Présentation des projets en équipes	Jumelage
Semaine 15	Présentation des projets en équipes	Jumelage

Le présent cahier d'activités s'adresse aux étudiant.e.s francophones qui suivent le cours 4SFS (Level 4-cours de niveau avancé/C1 ou C2, selon le CECRL). Un cahier similaire a été conçu pour leurs jumeaux et jumelles anglophones du cours 4SFQ (Level 2-cours de niveau intermédiaire/B1, selon le CECRL).

Un cahier de l'enseignant.e incluant le solutionnaire des activités est prévu pour chaque niveau.

Les activités proposées dans ce cahier visent l'éveil et la sensibilisation à la diversité et à la communication interculturelle et débouchent sur la représentation collaborative d'une identité collective.

Les sept textes choisis abordent un large éventail d'aspects liés à l'identité et à la diversité, traités de perspectives variées. Le contenu de ces textes est censé nourrir la réflexion des apprenant.e.s dans le but de favoriser le développement de leur esprit critique et l'ouverture à l'Autre.

Les activités d'exploitation de textes sont regroupées en plusieurs sections identifiées par des pictogrammes.

- ANTICIPATION
- EXPLORATION DU TEXTE
 - Vocabulaire
 - Grammaire
 - Compréhension et interprétation
- COMPRÉHENSION ORALE
- PRODUCTION ET INTERACTION ORALE
- PRODUCTION ET INTERACTION ÉCRITE
- RESSOURCES AUDIO-VIDÉO COMPLÉMENTAIRES

Note : Les activités proposées ici ont été conçues spécialement pour le projet de jumelage interculturel de l'année 2019-2020. Elles sont donc sujettes à adaptation selon chaque contexte de classe, avec ou sans jumelage. Plusieurs types d'activités sont ainsi proposés pour chaque texte. Il reviendra à chaque professeur.e de choisir celles qui conviendront le mieux aux objectifs de ses cours et à la dynamique de ses groupes.



REMERCIEMENTS

Les autrices tiennent à remercier tout d'abord le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur qui a rendu possible la réalisation de ce projet, grâce au programme Entente Canada-Québec relative à l'enseignement dans la langue de la minorité et à l'enseignement des langues secondes.

Nous remercions également la direction générale, la direction des études, la direction adjointe, le bureau de la recherche et le département de français du cégep John-Abbott pour leur soutien constant.

Notre gratitude est grande envers les étudiant.e.s ayant participé au projet et envers tou.te.s nos étudiant.e.s en général. Ce sont eux et elles qui donnent du sens à notre parcours professionnel.

Une reconnaissance toute spéciale à nos familles pour leur patience, leur amour et leur appui inconditionnel.



STRATÉGIES DE LECTURE

Une partie importante de votre travail dans ce cours consistera à lire des textes de difficulté variable et à répondre à des questionnaires qui vous guideront dans votre lecture et vos réflexions. La lecture active de ces textes est censée vous doter d'un bagage de concepts sociologiques nécessaires à la communication interculturelle et nourrir vos réflexions au sujet de la question de l'identité individuelle et collective. Cela vous permettra de prendre activement part aux discussions – en binôme, en équipe ou en grand groupe – lors de l'exécution de tâches. Par ailleurs, le contenu de ces lectures constituera la base conceptuelle du projet de recherche créative et de la tâche d'écriture finale.

Voici quelques stratégies qui pourraient vous aider tout au long de ce travail de lecture.



LE TEXTE ET LE CONTEXTE

Tout d'abord, c'est important de situer le texte dans son contexte pour pouvoir mieux le comprendre.

Posez-vous les questions suivantes :

- À quel public le texte s'adresse-t-il ?
- De quel type de texte s'agit-il ?
- Quelles sont les particularités de ce type de texte ? À quoi dois-je m'attendre ?
- Pourquoi l'auteur ou l'autrice a-t-il ou a-t-elle écrit ce texte ?

Les textes que vous allez lire sont pour la plupart des extraits d'essais et présentent donc un point de vue sur une question particulière. Les autrices et auteurs espèrent apporter un changement dans la façon dont les lecteurs et lectrices perçoivent les choses.

Une autre technique qui pourrait vous aider à bien comprendre le texte serait de réfléchir aux trois points suivants⁵ :

1. L'autrice ou l'auteur pensent qu'avant de lire leur essai, j'avais cette opinion : ... (compléter)
2. L'autrice ou l'auteur souhaitait que, une fois ma lecture complétée, je sois convaincue de / que ... (compléter)
3. L'auteur ou l'autrice a réussi / n'a pas réussi à me faire changer d'avis. Pourquoi ? Comment ?



L'ANNOTATION

Soyez actifs lorsque vous lisez. L'annotation est primordiale lors d'une lecture approfondie. Même les chercheurs/chercheuses et les lecteurs/lectrices les plus expérimenté.e.s annotent leurs textes.

Pour ce faire, armez-vous de marqueurs et de crayons. Adoptez un code de repérage qui vous convient.

Par exemple : vous pouvez **surligner** les mots incompris, les **mots-clés**, **les passages qui vous semblent résumer l'idée essentielle** d'un paragraphe [mettre entre crochets un passage entier que vous n'arrivez pas à comprendre] et encadrer les mots qui assurent la **transition** entre deux idées.

Mais toutes ces belles couleurs et formes ne serviront pas à grand-chose si vous ne prenez pas de notes dans la marge. Ces notes devraient vous permettre d'avoir une excellente idée du contenu du texte et de sa structure si vous le retrouviez plusieurs années plus tard. Voici ce que vous pouvez noter dans la marge :

- une reformulation dans vos propres mots de l'idée principale d'un paragraphe
- une explication des mots incompris
- des interrogations qui vous viennent lors de la lecture
- des indications de votre désaccord ou de votre approbation des idées exprimées dans le texte
- des indications concernant la fonction de certains passages : illustration, exemple, explication, transition, etc.

Voir en annexe l'exemple d'un texte annoté.

⁵ Stratégie tirée de John C. Bean, *Engaging Ideas, The Professor's guide to Integrative Writing, Critical Thinking and Active Learning in the Classroom*, Jossey-Bass, 2011, chapitre 9 "Helping Students Read Difficult Texts", p. 174 (traduction libre).



VOCABULAIRE

Lorsqu'on lit un texte dans une langue seconde, le vocabulaire est un des premiers obstacles à la compréhension de l'écrit. Mais, même si le texte est écrit dans votre langue maternelle, le vocabulaire peut poser problème : c'est le cas si l'autrice ou l'auteur traite d'un sujet avec lequel vous êtes moins familier ou si elle ou il emploie un lexique spécialisé. Avoir un dictionnaire à proximité lorsque vous faites vos lectures est donc essentiel. Voici quelques conseils :

- Ne cherchez pas tous les mots que vous ne comprenez pas. Certains mots sont plus essentiels que d'autres à la compréhension globale.
- Lorsque vous cherchez un mot dans le dictionnaire, il se peut qu'il ait plusieurs sens. Assurez-vous de trouver le sens qui convient dans le contexte de la phrase.
- Écrivez une courte définition ou un synonyme ou une traduction dans la marge.



PASSAGES INCOMPRIS

Il est possible que le problème ne soit pas lié au vocabulaire, mais plutôt à la compréhension d'une idée. Un passage entier peut vous sembler incompréhensible. Que faire dans ce cas-là ?

- Relisez le passage précédent. L'idée développée dans ce passage difficile est peut-être la suite logique de ce qui précède.
- Lisez le passage suivant. Parfois, la suite peut vous éclairer.
- Si vous avez fait cela, et si votre recherche de vocabulaire est complétée, mais que le passage présente encore des difficultés, c'est le moment de faire appel à vos personnes-ressources : votre professeur.e ou une monitrice / un moniteur du centre d'aide en français de votre établissement.



STRUCTURE DU TEXTE

Vous pouvez avoir une bonne compréhension du vocabulaire et des détails du texte, mais terminer votre lecture en ayant l'impression de ne pas avoir compris le texte dans son ensemble. Dans ce cas, faire le plan du texte serait une bonne façon d'avoir une perspective d'ensemble et une compréhension globale du propos de l'auteur ou de l'autrice.

- Donnez des titres à chaque paragraphe. Un titre est, en soi, un mini résumé. En lisant les titres les uns à la suite des autres, vous aurez une idée de la progression des idées de l'autrice ou de l'auteur.

- Sur une feuille à part, faites le schéma du texte sous forme de points ou même, si vous êtes plus visuel(le), sous forme de graphique. Cela vous permettra de comprendre la « direction » de la pensée de l'auteur ou de l'autrice.

Annexe : Exemple de texte annoté

Comparaison confusion mentale = un voile qui empêche de voir la réalité Un aspect important de cette confusion : l'attachement à l'ego ego = représentation de l'identité personnelle (moi conceptuel) je inné / moi conceptuel ego = centre de l'être On change tout le temps, <u>pourtant</u>, on considère le « moi » comme <u>permanent</u>, <u>singulier</u>, <u>autonome</u>. Le « moi » est vulnérable. Pour le protéger : <u>attirance</u> pour ce qui conforte le moi / <u>aversion</u> pour ce qui le menace	La cristallisation de l'ego (I) Le bouddhisme définit la confusion mentale comme le voile qui empêche de percevoir clairement la réalité et obscurcit la compréhension de la nature véritable des choses. <u>C'est aussi</u>, sur le plan pratique, l'incapacité à discerner les comportements qui permettent de trouver le bonheur et d'éviter la souffrance. <u>Parmi les nombreuses facettes</u> de la confusion, la plus radicalement perturbatrice est celle consistant à s'attacher à la notion d'une identité personnelle, l'ego. Le bouddhisme distingue un « je » inné, instinctif – <u>lorsqu'on</u> pense, par exemple, « je me réveille » ou « j'ai froid » - et un « moi » conceptuel, formé par la force de l'habitude, auquel on attribue diverses qualités et que tout un chacun se représente comme le noyau de son être, indépendant et durable. (II) <u>À chaque instant</u>, de la naissance à la mort, le corps subit d'incessantes transformations et [l'esprit est le théâtre d'innombrables expériences émotionnelles et conceptuelles]. <u>Pourtant</u>, obstinément, on attribue au moi des qualités de permanence, de singularité et d'autonomie. Comme on sent <u>par ailleurs</u> que ce moi est des plus vulnérables, qu'il faut le protéger et le satisfaire, <u>entrent bien vite en jeu l'aversion et l'attirance</u> : aversion pour tout ce qui menacerait le moi, attirance pour tout ce qui lui plaît, le conforte, le rend confiant ou le met à l'aise. De ces deux émotions fondamentales, attraction et répulsion, découle une foule d'émotions diverses.	Mais peut-on jamais être sûr de « la véritable nature des choses » ? facette = aspect → EXEMPLE tout un chacun = tout le monde ?? théâtre = lieu ? espace ? par ailleurs = <i>furthermore</i> → CONSÉQUENCE découler = résulter
---	---	---



TEXTE 1 : UNE REGRETTABLE MÉPRISE

OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE

OBJECTIFS DE COMMUNICATION

- Développer sa capacité de discuter en français sur un sujet complexe et abstrait.
- S'approprier et exploiter un nouveau vocabulaire lié au thème de l'identité.

OBJECTIF LINGUISTIQUE

- Enrichir un lexique lié à l'identité.

OBJECTIFS SOCIOCULTURELS

- Prendre conscience d'un point de vue non occidental sur la question du « moi ».
- Développer son esprit critique en débattant de la pertinence de ce point de vue.
- Prendre conscience d'autres points de vue sur la question lors de la discussion en classe et développer son ouverture d'esprit.



ANTICIPATION

DÉFINIR LE « MOI »

Si l'on veut parler de l'identité, on ne peut passer à côté de ce qui constitue, dans la pensée occidentale, le noyau de cette identité : le moi.

Qu'est-ce que le « moi » ? Comment le définir ?

En petites équipes, tentez de répondre à ces questions. Prenez en notes les idées qui résultent de cette discussion.

Discussion en équipe	Discussion en plénière

INTRODUCTION AU TEXTE

Le texte que vous allez lire en devoir est un extrait du livre Plaidoyer pour le bonheur, de Matthieu Ricard. On propose d'étudier, à travers ce texte, la perspective bouddhiste de la question du « moi ». L'intérêt de cette perspective ? Elle remet en question la conception occidentale du moi : une entité solide, permanente et qu'il faut cultiver pour atteindre le bonheur.

QU'EST-CE QUE LE BOUDDHISME ?

Que savez-vous du bouddhisme ?

Notez quelques repères :

-
-
-

Pour aller un peu plus loin, voici une explication tirée et adaptée de l'*Encyclopédie Canadienne* :

À l'âge de 29 ans, Siddhârta renonce à sa vie princière pour chercher l'éveil. Après six ans de vie ascétique, il abandonne cette démarche et, suivant la voie du milieu (c'est-à-dire la modération en toute chose), il devient le Bouddha (du sanskrit *bodhi*, « éveillé » ou « illuminé »). Il reconnaît alors l'interdépendance de tous les phénomènes, principe selon lequel tout est transitoire, tout finit par devenir insatisfaisant, rien n'a de nature permanente en soi et, enfin, lorsque l'attachement aux projections mentales calculées et artificielles est éteint, la paix est conquise – c'est l'atteinte du nirvana. Ainsi, devenir un bouddha ne constitue pas une divinisation.

Source : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/bouddhisme>

QUI EST L'AUTEUR ?

Matthieu Ricard est né en France en 1946. Après avoir fait son doctorat en génétique cellulaire, il s'installe au Népal et devient moine. Il voyage partout dans le monde pour donner des conférences, il a écrit de nombreux livres qui ont fait découvrir le bouddhisme et la méditation à bien des Occidentaux; il est l'interprète français du Dalai-Lama.



UNE REGRETTABLE MÉPRISE

Les voiles de l'ego

*En premier lieu, nous concevons le moi et nous y attachons.
Puis, nous concevons le « mien », et nous attachons au monde matériel.
Comme l'eau captive de la roue du moulin, nous tournons en rond, impuissants.
Je rends hommage à la compassion qui embrasse tous les êtres.*

Chandrakirti⁶

Regardant vers l'extérieur, nous solidifions le monde en projetant sur lui des attributs qui ne lui sont nullement inhérents. Regardant vers l'intérieur, nous figeons le courant de la conscience en imaginant un moi qui trônerait entre un passé qui n'existe plus et un futur qui n'existe pas encore. Nous tenons pour acquis le fait de percevoir les choses telles qu'elles sont et mettons rarement cette opinion en doute. Spontanément, nous assignons aux choses et aux êtres des qualités intrinsèques et pensons « ceci est beau, cela est laid ». Nous divisons le monde entier en « désirable » et « indésirable », prêtons une permanence à ce qui est éphémère et percevons comme des entités autonomes ce qui est en réalité un réseau infini de relations sans cesse changeantes.

Si une chose était vraiment belle et plaisante, si ces qualités lui appartenaient en propre, il serait alors justifié de la considérer comme désirable en tout temps et en tout lieu. Mais existe-t-il une chose au monde qui soit universellement et unanimement reconnue comme belle ? Comme le dit un verset du Canon bouddhiste : « Pour l'amoureux, une jolie femme est un objet de désir; pour l'ermite, un sujet de distraction; et pour le loup, un bon repas. » De même, si un objet était intrinsèquement répugnant, tout le monde aurait de bonnes raisons de s'en écarter. Mais il en va tout autrement dès lors que nous ne faisons qu'*attribuer* ces qualités aux choses et aux personnes. Il n'y a

⁶ Chandrakirti, *Madhyamakalankara, Entrée sur la Voie médiane*. Chandrakirti (VI^e VIII^e siècle) est l'un des plus célèbres commentateurs indiens des paroles de Bouddha (V^e siècle avant l'ère chrétienne) et du grand philosophe Nagarjuna (II^e siècle après l'ère chrétienne).

pas, dans un bel objet, de qualité inhérente qui soit bénéfique à l'esprit, et rien qui puisse lui nuire dans un objet laid.

De même, un être que nous percevons aujourd'hui comme un ennemi est certainement l'objet d'une grande affection pour d'autres personnes, et nous tisserons peut-être un jour avec ce même ennemi des liens d'amitié. En réagissant comme si les caractéristiques étaient indissociables de l'objet auquel nous les attachons, nous nous écartons de la réalité et nous sommes entraînés dans un mécanisme d'attraction et de répulsion constamment entretenu par nos projections mentales. Nos concepts figent les choses en entités artificielles et nous perdons notre liberté intérieure, comme l'eau perd sa fluidité lorsqu'elle se transforme en glace.

La cristallisation de l'ego

Le bouddhisme définit la confusion mentale comme le voile qui empêche de percevoir clairement la réalité et obscurcit la compréhension de la nature véritable des choses. C'est aussi, sur le plan pratique, l'incapacité à discerner les comportements qui permettent de trouver le bonheur et d'éviter la souffrance. Parmi les nombreuses facettes de la confusion, la plus radicalement perturbatrice est celle consistant à s'attacher à la notion d'une identité personnelle, l'ego. Le bouddhisme distingue un « je » inné, instinctif – lorsqu'on pense, par exemple, « je me réveille » ou « j'ai froid » - et un « moi » conceptuel, formé par la force de l'habitude, auquel on attribue diverses qualités et que tout un chacun se représente comme le noyau de son être, indépendant et durable.

À chaque instant, de la naissance à la mort, le corps subit d'incessantes transformations et l'esprit est le théâtre d'innombrables expériences émotionnelles et conceptuelles. Pourtant, obstinément, on attribue au moi des qualités de permanence, de singularité et d'autonomie. Comme on sent par ailleurs que ce moi est des plus vulnérables, qu'il faut le protéger et le satisfaire, entrent bien vite en jeu l'aversion et l'attrance : aversion pour tout ce qui menacerait le moi, attrance pour tout ce qui lui plaît, le conforte, le rend confiant ou le met à l'aise. De ces deux émotions fondamentales, attraction et répulsion, découle une foule d'émotions diverses.

L'ego, écrit le philosophe Han de Wit, « c'est aussi une réaction affective à notre champ d'expérience, un mouvement mental de recul, basé sur la *peur*⁷ ». Par crainte du monde et des autres, par peur de souffrir, par angoisse de vivre et de mourir, on

⁷ Han F. de Wit, *Le lotus et la rose*, traduction du hollandais par C. Francken, Huy, Kunchap, 2002.

s' imagine qu'en se retranchant à l'intérieur d'une bulle, celle de l'ego, on sera protégé. On crée l'illusion d'être séparé du monde, espérant ainsi s'éloigner de la souffrance.

Ce faisant, nous nous trouvons aussi en porte à faux avec la réalité. Nous sommes en effet *fondamentalement interdépendants* avec les êtres et avec notre environnement. Notre expérience n'est autre que le *contenu* de notre flux mental, du continuum de conscience, et il ne s'impose pas d'envisager le moi comme une entité distincte au sein de ce flux. Imaginez une onde qui se propage, influence son environnement et est influencée par celui-ci sans pour autant véhiculer une quelconque entité. Mais nous sommes tellement habitués à apposer à ce flux mental l'étiquette d'un moi, que nous nous identifions à ce dernier et craignons sa disparition. Il s'ensuit un profond attachement au moi puis à la notion de « mien » – *mon corps, mon nom, mon esprit, mes possessions, mes amis*, etc. – qui entraîne soit un désir de possession, soit un sentiment de répulsion à l'égard de l'autre. C'est ainsi que les notions de soi et d'autrui se cristallisent dans notre esprit. Le sentiment erroné d'une dualité irréductible devient alors inévitable, formant la base de toutes les autres afflictions mentales, qu'il s'agisse du désir aliénant, de la haine, de la jalousie, de l'orgueil ou de l'égoïsme. Dès lors, nous percevons le monde dans un miroir déformant de nos illusions. On se trouve alors en constant désaccord avec la nature véritable des choses, ce qui nous mène inévitablement à la souffrance.

On observe cette cristallisation du « moi » et du « mien » dans nombre de situations de la vie courante. Vous faites tranquillement la sieste dans une barque au milieu d'un lac. Une autre embarcation vient heurter la vôtre et vous réveille en sursaut. Pensant qu'un batelier maladroit ou malicieux vous a percuté, vous vous dressez furibond, prêt à l'insulter... pour constater que l'embarcation en question est vide. Vous pouffez de rire devant votre méprise et vous vous rendormez paisiblement. La *seule* différence entre ces deux réactions est que, dans le premier cas, vous pensiez que *vous* étiez la cible de la malveillance de quelqu'un, tandis que, dans le deuxième cas, vous vous rendez compte que votre moi n'était pas visé.

De même, si quelqu'un vous donne un coup de poing, vous pouvez en être longtemps contrarié. Mais observez la douleur physique : elle s'estompe rapidement jusqu'à devenir imperceptible. La seule chose qui continue à vous faire mal, c'est la meurtrissure de l'ego. Si nous concevions le moi comme un simple concept, et non pas comme une entité autonome que nous devons protéger et satisfaire à tout prix, nous ne serions pas affectés de la sorte.

Autre exemple souvent donné par le Dalai-Lama pour illustrer l'attachement au sentiment du « mien ». Vous contemplez un magnifique vase de porcelaine dans une vitrine. Un vendeur maladroit le fait tomber. Vous soupirez : « Quel dommage, un si joli vase ! » et continuez tranquillement votre chemin. En revanche, si vous venez d'acheter ce vase, que vous l'avez fièrement placé sur votre cheminée et qu'il tombe en se brisant

en mille morceaux, vous vous exclamez avec horreur : « *Mon vase est cassé !* » et vous en êtes profondément affecté. L'unique différence est l'étiquette de « mien » que vous avez attachée au vase.

Une étude de psychologie⁸ l'a également attesté : on fait cadeau à des étudiants de divers objets ayant chacun une valeur marchande de cinq dollars – une chope de bière ou un stylo par exemple – puis l'on organise une vente aux enchères durant laquelle les étudiants ont la possibilité d'acheter les cadeaux des autres. Il s'avère que les étudiants ne veulent pas déboursier plus de quatre dollars, en moyenne, pour acheter le cadeau reçu par quelqu'un d'autre (ils sous-évaluent ainsi sa valeur marchande). En revanche, ils répugnent à céder à moins de sept dollars le cadeau qu'ils viennent de recevoir ! Cela révèle de façon presque caricaturale la *valeur ajoutée par le sentiment de possession*.

Ce sentiment erroné d'un moi réel et indépendant fonde bien sûr l'égoïsme, sous l'influence duquel notre sort prend une plus grande valeur que celui de l'autre. Si votre patron incendie un collègue que vous détestez, passe un savon à un autre qui vous est indifférent, puis vous fait des reproches acerbes, vous serez satisfait ou hilare dans le premier cas, indifférent dans le deuxième, et profondément blessé dans le troisième. En réalité, au nom de qui le bien-être de l'une de ces trois personnes prévaudrait-il sur celui d'un autre ? L'égoïsme qui fait de soi le centre du monde relève d'un point de vue entièrement *relatif*. Notre erreur est de figer notre propre point de vue et d'espérer, ou pire, d'exiger que « notre » monde prévale sur celui d'autrui.

Que faire de l'ego ?

À la différence du bouddhisme, très peu de méthodes psychologiques traitent du problème de réduire le sentiment d'importance du moi, réduction qui, pour le sage, va jusqu'à l'éradication de l'ego. C'est certes là une idée neuve, voire subversive en Occident, lequel tient le moi pour l'élément fondateur de la personnalité. Éradiquer totalement l'ego ? Mais alors, je n'existe plus ? Comment peut-on concevoir un individu sans moi, sans ego ? Une telle conception n'est-elle pas psychiquement dangereuse ? Ne risque-t-on pas de sombrer dans une forme de schizophrénie ? L'absence d'ego ou un ego faible ne sont-ils pas des signes cliniques témoignant d'une pathologie plus ou moins sévère ? Ne faut-il pas disposer d'une personnalité construite avant de pouvoir renoncer à l'ego ? Telle est la réaction défensive de tout l'Occident face à ces notions peu familières. L'idée qu'il est nécessaire d'avoir un moi robuste tient au fait que les

⁸ L. Van Boven et alt., "Egocentric empathy gaps between owners and buyers: Misperception of the endowment effect", *Journal of Personality and Social Psychology*, 2000, 79 : 66-76.

personnes souffrant de troubles psychiques sont censées avoir un moi fragmenté, fragile et déficient.

La psychologie de la petite enfance décrit comment un bébé apprend à connaître le monde, à se situer peu à peu par rapport à sa mère, à son père et à ceux qui l'entourent; comment il comprend, vers l'âge d'un an, que lui et sa mère sont deux êtres distincts, que le monde n'est pas simplement une extension de lui-même et qu'il peut être la cause d'une série d'événements. Cette prise de conscience est appelée « naissance psychologique ». Nous concevons ensuite l'individu comme une personnalité, idéalement stable, affirmée, elle-même fondée sur la croyance en l'existence d'un moi. L'éducation parentale, puis plus tard scolaire, vient étayer cette notion qui parcourt toute notre littérature et notre histoire. En un sens, on peut dire que la croyance en un moi établi est l'un des traits dominants de notre civilisation. Ne parle-t-on pas de forger des personnalités fortes, résistantes, adaptées, combatives ?

C'est là confondre ego et confiance en soi. L'ego ne peut procurer qu'une confiance factice, construite sur des attributs précaires – pouvoir, succès, beauté et force physique, brio intellectuel, opinion d'autrui – et sur tout ce que nous croyons constituer notre « identité », à nos yeux et à ceux d'autrui. Lorsque les choses changent et que le décalage avec la réalité devient trop grand, l'ego s'irrite, se crispe et vacille. La confiance en soi s'effondre, il ne reste plus que frustration et souffrance.

Pour le bouddhisme, une confiance en soi digne de ce nom est tout autre. C'est une *qualité naturelle de l'absence d'ego* ! Dissiper l'illusion de l'ego, c'est s'affranchir d'une vulnérabilité fondamentale. En effet, le sentiment de sécurité que procure une telle illusion est éminemment fragile. La confiance authentique naît de la reconnaissance de la nature véritable des choses et d'une prise de conscience de notre qualité fondamentale, ce que le bouddhisme appelle, nous l'avons vu, la « nature de Bouddha », présente en chaque être. Elle apporte une force paisible que ne menacent plus les circonstances extérieures ni les peurs intérieures, une liberté au-delà de la fascination et la crainte.

Une autre idée répandue est qu'en l'absence d'un « moi » vigoureux on ne ressentirait guère d'émotions et que la vie deviendrait terriblement monotone. On manquerait de créativité, d'esprit d'aventure, bref de personnalité. Regardons autour de nous ceux qui manifestent un « ego » bien développé, voire hypertrophié. Nous n'avons que l'embarras du choix. Les empereurs du « je suis le plus fort, le plus célèbre, le plus influent, le plus riche, le plus puissant » ne manquent pas. Qui sont ceux en revanche qui ont réduit au minimum l'importance de l'ego pour s'ouvrir aux autres ? Socrate, Diogène, le Bouddha, Jésus, les Pères du désert, Gandhi, Mère Teresa, le Dalaï-Lama, Nelson Mandela... et tant d'autres qui œuvrent dans l'anonymat.

L'expérience montre que ceux qui ont su s'affranchir quelque peu du diktat de l'ego pensent et agissent avec une spontanéité et une liberté qui contrastent heureusement avec la constante paranoïa qu'engendrent les caprices d'un moi triomphant. Écoutons Paul Ekman, l'un des plus éminents spécialistes de la science des émotions, qui étudie notamment ceux qu'il considère comme des « personnes douées de qualités humaines exceptionnelles ». Parmi les traits remarquables qu'il a notés chez celles-ci figurent « une impression de bonté, une qualité d'être que les autres perçoivent et apprécient et, à la différence de nombreux charlatans charismatiques, une parfaite adéquation entre leur vie privée et leur vie publique⁹ ». Mais surtout, note Ekman, « une absence d'ego : ces personnes inspirent les autres par le peu de cas qu'elles font de leur statut, de leur renommée, bref de leur moi. Elles ne se soucient pas le moins du monde de savoir si leur position ou leur importance sont reconnues ». Une telle absence d'égoïsme, ajoute-t-il « est tout bonnement confondante d'un point de vue psychologique ». Ekman souligne également que « les gens aspirent instinctivement à être en leur compagnie et que, même s'ils ne savent pas toujours expliquer pourquoi, ils trouvent leur présence enrichissante ». De telles qualités présentent un contraste frappant avec les travers des champions de l'ego dont la présence est pour le moins attristante quand elle ne donne pas la nausée. Entre le théâtre grandiloquent, parfois l'enfer violent de l'ego roi et la chaleureuse simplicité du sans-ego, le choix ne semble pas trop difficile.

Pourtant, tout le monde est loin d'être d'accord sur ce point, Pascal Bruckner par exemple : « À l'encontre de ce que nous serinent maintes religions orientales, il faut réhabiliter l'ego, l'amour de soi, la vanité, le narcissisme, toutes choses excellentes quand elles travaillent à renforcer notre puissance¹⁰. » Voilà qui ressemble plus à la définition d'un dictateur que de Gandhi ou Martin Luther King. C'est en effet la tentation totalitaire : donner un maximum de pouvoir à l'ego en pensant qu'il va tout régler et refaire le monde à son image. Le résultat n'est-il pas Hitler, Staline, Mao et Big Brother ? Des mégalomanes qui ne supportent pas que la moindre parcelle du monde ne soit pas telle qu'ils la désirent.

Car la confusion est grande entre puissance et force d'âme. La puissance est un outil qui peut tuer ou guérir, la force d'âme, ce qui permet de traverser les tempêtes de l'existence avec un courage et une sérénité indomptables. Or cette force intérieure ne naît précisément que d'une vraie liberté vis-à-vis de la tyrannie de l'ego. L'idée qu'un puissant ego est nécessaire pour réussir dans la vie vient sans doute d'une confusion entre l'attachement au moi, à notre image, et la force d'âme, la détermination

⁹ Paul Ekman, communication personnelle. Voir aussi Dalaï-lama et Daniel Goleman, *Émotions destructrices*, Paris, Laffont, 2003.

¹⁰ Pascal Bruckner, *L'Euphorie perpétuelle*, op. cit.

indispensable à la réalisation de nos aspirations profondes. De fait, moins on est influencé par le sentiment de l'importance de soi, plus il est facile d'acquérir une force intérieure durable. La raison en est simple : le sentiment de l'importance de soi constitue une cible exposée à toute sorte de projectiles mentaux – jalousie, peur, avidité, répulsion – qui ne cesse de le déstabiliser.

L'imposture de l'ego

Dans notre expérience de tous les jours, le moi nous semble réel et solide. Certes, il n'est pas tangible comme un objet, néanmoins nous éprouvons ce moi dans sa *vulnérabilité* qui nous affecte à chaque instant : un simple sourire lui fait immédiatement plaisir et un froncement de sourcil le contrarie. À tout moment, il est « là », prêt à être blessé ou gratifié. Loin de le percevoir comme multiple et insaisissable, on en fait un bastion unitaire, central et permanent. Mais examinons ce qui est supposé contribuer à notre identité. Notre corps ? Un assemblage d'os et de chair. Notre conscience ? Une succession de pensées fugaces. Notre histoire ? La mémoire de ce qui n'est plus. Notre nom ? Nous lui attachons toute sorte de concepts – celui de notre filiation, de notre réputation et de notre statut social – mais, en fin de compte, il n'est rien de plus qu'un assemblage de lettres. Lorsqu'on voit écrit JEAN, notre esprit sursaute, pensant « c'est moi ! », mais il suffit de séparer les lettres J-E-A-N pour que nous ne nous sentions plus du tout concernés. L'idée que nous nous faisons de « notre » nom n'est qu'une fabrication mentale, et l'attachement à notre lignée familiale et à notre « réputation » ne fait que restreindre notre liberté intérieure. Le sentiment profond d'un moi qui est au cœur : c'est bien cela qu'il nous faut examiner honnêtement.

Lorsqu'on explore le corps, la parole et l'esprit, on s'aperçoit que ce moi n'est qu'un mot, une étiquette, une convention, une désignation. Le problème, c'est que cette étiquette se prend pour quelque chose, et non des moindres. Pour démasquer l'imposture du moi, il faut pousser l'enquête jusqu'au bout. Quelqu'un qui soupçonne la présence d'un voleur dans sa maison doit inspecter chaque pièce, chaque recoin, chaque cachette possible, jusqu'à être sûr qu'il n'y a vraiment personne. Alors seulement peut-il avoir l'esprit en paix. Il s'agit ici d'une recherche introspective qui vise à découvrir ce qui se cache derrière la chimère d'un moi qui définirait notre être.

Une analyse rigoureuse nous forcera de conclure que le moi ne réside en aucune partie du corps. Il n'est pas dans le cœur, la poitrine ou la tête. Il n'est pas non plus diffus, comme une substance qui imprègnerait le corps entier. Nous pensons volontiers que le moi est associé à la conscience. Mais cette conscience est, elle aussi, un flux insaisissable : le passé est mort, le futur n'est pas encore né et le présent ne dure pas. Comment un moi pourrait-il exister suspendu comme une fleur dans le ciel, entre quelque chose qui n'existe plus et quelque chose qui n'existe pas encore ? Il ne peut être décelé ni dans le corps, ni dans l'esprit (ou la conscience, laquelle n'est pour le

bouddhisme qu'un autre mot pour « esprit »), ni, en tant qu'entité distincte, dans une combinaison des deux, ni en dehors d'eux. Aucune analyse sérieuse, aucune expérience contemplative directe ne permet de justifier le sentiment si puissant de posséder un moi. Le moi ne peut être trouvé dans ce à quoi il est associé. Quelqu'un peut penser qu'il est grand, jeune intelligent, mais ni la taille ni la jeunesse ni l'intelligence ne sont le moi. Le bouddhisme conclut donc que le moi n'est qu'un nom par lequel on désigne un continuum, comme on nomme un fleuve Gange ou Mississippi. Un tel continuum existe, certes, mais de façon purement conventionnelle et fictive. Il est totalement dénué d'existence réelle.

La déconstruction du moi

Pour y voir plus clair, reprenons cette analyse un peu plus en détail¹¹. La notion d'identité personnelle comporte trois aspects : le « je », la « personne » et le « moi¹² ». Ces trois aspects ne sont pas fondamentalement différents, mais reflètent différentes manières de s'attacher à la perception que nous avons d'une identité personnelle.

Le « je » vit dans le présent; c'est lui qui pense « j'ai faim » ou « j'existe ». C'est le lieu de la conscience, des pensées, du jugement et de la volonté. Il est l'expérience de notre état actuel.

La notion de « personne » est plus large, c'est un continuum dynamique, étendu dans le temps, intégrant divers aspects de notre existence aux plans corporel, mental et social. Ses frontières sont plus floues : la personne peut se référer au corps (« être bien fait de sa personne »), à des sentiments intimes (« un sentiment très personnel »), au caractère (« une brave personne »), aux relations sociales (« séparer sa vie personnelle de sa vie professionnelle ») ou à l'être humain en général (« le respect de la personne¹³ »). Sa continuité dans le temps nous permet de relier les représentations de nous-même qui appartiennent au passé et les projections concernant le futur. La notion de personne est valide et saine si on la considère comme un simple concept désignant l'ensemble des relations entre la conscience, le corps et l'environnement. Elle est inappropriée et malsaine dès qu'on la considère comme une entité autonome.

¹¹ On pourra également se référer à des développements plus approfondis dont nous nous sommes inspirés, ceux notamment de David Galin pour la philosophie, d'Allan Wallace pour le bouddhisme, et d'Antonio Damasio pour la science du cerveau. D. Galin, « The Concept of Self, Person, and I, in Western Psychology and in Buddhism », in B. Allan Wallace (ed.), *Buddhism & Science, Breaking New Ground*, New York, Columbia University Press, 2003, B. Allan Wallace, *Science et Bouddhisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1998. Antonio Damasio, *The Feeling of What Happens, Body and Emotions in the Making of Consciousness*, San Diego, Harcourt, 1999.

¹² En tibétain, le « je », la « personne » et le « moi » correspondent aux termes *nga*, *gang zag* et *bdag*.

¹³ David Galin, *op. cit.*

Reste le « moi ». Nous venons de voir que nous estimons qu'il est le noyau même de notre être. Nous le concevons comme un tout indivisible et permanent qui nous caractériserait de l'enfance à la mort. Le moi n'est pas seulement l'addition de « mes » membres, « mes » organes, « ma » peau, « mon » nom, « ma conscience », mais leur propriétaire exclusif. Nous parlons de « mon » bras et non pas d'une « extension longiforme du moi ». Si l'on nous coupe le bras, le moi a simplement perdu un bras, mais il reste intact. Un homme-tronc se sent diminué dans son intégrité physique, mais pense clairement qu'il a conservé son moi. Si l'on coupe le corps en rondelles, à quel moment le moi commence-t-il à disparaître ? Nous percevons un moi tant que nous gardons la faculté de penser. On en revient alors à la fameuse formule de Descartes qui sous-tend toute la notion du moi dans la pensée occidentale : « je pense, donc je suis. » Mais le fait de penser ne prouve strictement rien quant à l'existence du moi. Car ce « je » n'est rien d'autre que le contenu actuel de notre flux mental, lequel change à chaque instant. Comme l'explique le philosophe bouddhiste Han de Wit, la phrase « je pense, donc je suis » ne prouve pas l'existence d'un moi en tant que penseur : « Nous partons de l'idée que l'expérience implique un 'moi' qui expérimente [...] Mais l'idée 'j'expérimente quelque chose' ne prouve pas qu'il existe une personne qui expérimente¹⁴. » Il ne suffit pas en effet de percevoir quelque chose, ou d'en avoir l'idée, pour que cette chose existe. On perçoit fort bien un mirage et une illusion, tous deux dénués de réalité. Han de Wit conclut : « L'ego est le résultat d'une activité mentale qui crée et 'maintient en vie' une entité imaginaire dans notre esprit¹⁵. »

L'idée que le moi pourrait n'être qu'un concept va à l'encontre de l'intuition de la plupart des penseurs occidentaux. Descartes, à nouveau, est formel : « Lorsque je considère mon esprit, c'est-à-dire moi-même en tant que je suis seulement une chose qui pense, je n'y puis distinguer aucunes parties, mais je me conçois comme une chose seule, et entière¹⁶. » Le neurologue Charles Scott Sherrington renchérit : « le 'moi' est une entité, par un nom auquel il répond¹⁷. » Indiscutablement, nous avons la perception instinctive d'un moi unitaire, mais, lorsque nous tentons de la préciser, il nous est bien difficile de mettre le doigt dessus.

¹⁴ Han F. de Wit, *Le lotus et la rose*, op. cit.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ R. Descartes, *Méditations touchant la première philosophie*, VI, in Ch. Adam et P. Tannery, *Œuvres de Descartes*, Paris, Vrin, 1982, Volume IX.

¹⁷ C.S. Sherrington, *The Integrative Action of the Nervous System*, Cambridge University Press, 1906/1947, cite dans D.Galin, op. cit.

À la recherche du « moi » perdu

Où se trouve donc le « moi » ? Il ne peut être uniquement dans mon corps, car quand je dis « je suis fier », c'est ma conscience qui est fière, pas mon corps. Se trouve-t-il alors uniquement dans la conscience ? C'est loin d'être évident. Quand je dis : « Quelqu'un m'a *poussé* », est-ce ma conscience qui a été poussée ? Certes non. Le moi ne saurait certes pas se trouver en dehors du corps et de la conscience. S'il constituait une entité autonome séparée de l'un comme de l'autre, il ne pourrait être leur essence. Est-il simplement la somme de leurs parties, leur structure et leur continuité ? La notion de moi est-elle simplement associée à l'ensemble du corps et de la conscience ? On s'aperçoit que l'on commence à quitter la notion d'un moi conçu comme un propriétaire ou une essence, pour passer à une notion plus abstraite, celle d'un concept. La seule issue à ce dilemme aboutit à considérer le moi comme une *désignation mentale* ou *verbale* attachée à un processus dynamique, à un ensemble de relations changeantes qui intègrent perceptions de l'environnement, sensations, images mentales, émotions et concepts. *Le moi n'est qu'une idée.*

Elle survient lorsque nous amalgamons le « je », l'expérience du moment présent, avec la « personne », la continuité de notre existence. Comme l'explique le neuropsychiatre David Galin¹⁸, nous avons en effet une tendance innée à simplifier les ensembles complexes pour en faire des « entités » et à induire que ces entités sont durables. Il est plus facile de fonctionner dans le monde en tenant pour acquis que la majeure partie de notre environnement ne change pas de minute en minute et en traitant la plupart des choses comme si elles étaient à peu près constantes. Je perdrais toute conception de ce qu'est « mon corps » si je le percevais comme un tourbillon d'atomes qui ne reste jamais identique à lui-même ne serait-ce qu'un millionième de seconde. Mais j'oublie trop vite que la perception ordinaire de mon corps et de l'ensemble des phénomènes n'est qu'une approximation et qu'en réalité *tout* change à *chaque instant*.

C'est ainsi que l'on réifie le moi et le monde. Le moi n'est pas inexistant – on en fait constamment l'expérience –, il existe en tant qu'illusion. C'est en ce sens que le bouddhisme dit que le moi est « vide d'existence autonome et permanente ». C'est en ce sens que le Bouddha disait que le moi, ainsi que tous les phénomènes qui nous apparaissent dotés d'une apparence autonome sont semblables à un mirage. Vu de loin, le mirage d'un lac paraît réel, mais lorsqu'on s'en approche, on serait bien en peine de trouver de l'eau. Les choses ne sont ni telles qu'elles nous semblent exister ni

¹⁸ David Galin, *op. cit.*

totalemment inexistantes : à la manière d'une illusion, elles apparaissent sans avoir de réalité ultime. Ainsi que l'enseignait Bouddha :

*Comme l'étoile filante, le mirage, la flamme,
L'illusion magique, la goutte de rosée, la bulle sur l'eau,
Comme le rêve, l'éclair ou le nuage :
Considère ainsi toute chose¹⁹.*

Les fragiles visages de l'identité

La notion de « personne » inclut l'image que nous avons de nous-même. L'idée de notre identité, de notre statut dans la vie, est profondément ancrée dans notre esprit et influence constamment nos rapports avec les autres. Quand une discussion tourne à l'aigre, ce n'est pas tant le sujet de la discussion qui nous importune que la remise en cause de notre identité. Le moindre mot qui menace l'image que nous avons de nous-même nous est insupportable, alors que le qualificatif appliqué à quelqu'un d'autre dans des circonstances différentes nous trouble peu. Si l'on a une forte image de soi, on essaiera constamment de s'assurer qu'elle est reconnue et acceptée. Rien n'est plus pénible que de la voir mise en doute.

Mais que vaut cette identité ? Il est intéressant de se rappeler que « personnalité » vient de *persona* qui signifie « masque » en latin. Le masque « à travers » (*per*) lequel l'acteur fait « retentir » (*sonat*) son rôle²⁰. Alors que l'acteur sait qu'il porte un masque, nous oublions souvent de distinguer entre le rôle que nous jouons dans la société et notre nature profonde.

Il nous arrive de faire l'expérience de rencontres dans des pays lointains, dans des conditions plus ou moins difficiles : un trekking, une traversée en mer. Seul compte durant ces quelques jours d'aventure partagée ce que sont à ce moment précis nos compagnons de voyage, avec pour unique bagage les qualités et les défauts qu'ils manifestent au cours des péripéties vécues ensemble. Peu importe alors « qui » ils sont, le métier qu'ils exercent, l'importance de leur fortune ou le rang qu'ils occupent dans la société. Lorsque ces compagnons se retrouvent par la suite, la spontanéité a souvent disparu parce que chacun a rajusté son « masque », endossé son rôle et son statut social de père de famille, de peintre en bâtiment ou de chef d'entreprise. Le charme est rompu. Évanouie, la spontanéité. Cette profusion d'étiquettes fausse les rapports

¹⁹ Bouddha Shakyamouni, *Rajsamadhi Sutra*.

²⁰ Les acteurs se servaient de la bouche du masque comme d'un mégaphone, pour faire porter leur voix.

humains, parce que, au lieu de vivre le plus sincèrement possible les événements de la vie, nous nous comportons avec affectation pour préserver notre image.

D'ordinaire, nous craignons d'aborder le monde sans références, et nous sommes pris de vertige quand doivent tomber les masques et les épithètes : si je ne suis plus musicien, écrivain, fonctionnaire, cultivé, beau ou fort, qui suis-je ? Pourtant, ne porter aucune étiquette est la meilleure garantie de liberté et la manière la plus souple, légère et joyeuse de traverser ce monde. Ne pas être victime de l'imposture de l'ego ne nous empêche nullement, bien au contraire, de nourrir une puissante détermination à atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés et de jouir à chaque instant de la richesse de nos relations avec le monde et les êtres.

Au travers du mur invisible

Comment utiliser cette analyse qui va à l'encontre des conceptions et présupposés des Occidentaux ? Jusqu'à maintenant, j'ai fonctionné tant bien que mal avec cette idée, même vague, d'un moi central. Dans quelle mesure une prise de conscience du caractère illusoire de l'ego risque-t-elle de changer mes rapports avec mes proches et le monde qui m'entoure ? Ce revirement ne risque-t-il pas de me déstabiliser ? À cela on peut répondre qu'il ne peut en résulter que des bienfaits. En effet, lorsque l'ego prédomine, l'esprit est comme un oiseau qui se heurte constamment à un mur de verre, celui de la croyance en l'ego, rétrécissant notre univers et l'enfermant dans ses étroites limites. Décontenancé, étourdi par ce mur, il ne sait comment le traverser. Mais ce mur est *invisible*, car il n'a pas d'existence véritable. C'est une fabrication de l'esprit. Cependant, il reste mur tant qu'il fragmente notre monde intérieur et contient le flot de notre altruisme et de notre joie de vivre. Si nous n'avions pas fabriqué le verre de l'ego, ce mur n'aurait pu être érigé et n'aurait aucune raison d'être. L'attachement à l'ego est fondamentalement lié aux souffrances que nous ressentons et à celles que nous infligeons aux autres. Abandonner cette fixation sur notre image intime, ne plus accorder autant d'importance à l'ego revient à gagner une immense liberté intérieure. Cela permet d'aborder tout être et toute situation avec naturel, bienveillance, force d'âme et sérénité. N'espérant pas gagner et ne craignant pas de perdre, on est libre de donner et de recevoir. Plus le moindre motif n'incite à penser, parler et agir de façon affectée, égoïste et inappropriée.

En s'accrochant à l'univers confiné de l'ego, on a tendance à être uniquement préoccupé par soi. La moindre contrariété nous perturbe et nous décourage. Nous sommes obsédés par nos succès, nos échecs, nos espoirs et nos inquiétudes; le bonheur a alors toutes les chances de nous échapper. Le monde étroit du moi est comme un verre d'eau dans lequel on jette une poignée de sel : l'eau devient imbuvable. Si, en revanche, on brise les barrières du moi, et que l'esprit devient semblable à un vaste lac, la même poignée de sel ne changera rien à sa saveur.

Lorsque le moi cesse d'être considéré comme la chose la plus importante au monde, on se sent plus facilement concerné par les autres. La vue de leurs souffrances ne fait que redoubler notre courage et notre détermination à œuvrer pour leur bien.

Si l'ego constituait vraiment notre essence profonde, on comprendrait notre inquiétude à l'idée de s'en débarrasser. Mais s'il n'est qu'une illusion, alors s'en affranchir ne revient pas à extirper le cœur de notre être, simplement à ouvrir les yeux.

Il vaut donc la peine de consacrer certains moments de l'existence à laisser l'esprit reposer dans le calme intérieur afin de lui permettre de mieux comprendre, par l'analyse et l'expérience directe, la place qu'occupe l'ego dans notre vie. Tant que le sentiment de l'importance de soi tient les rênes de notre être, nous ne connaissons jamais de paix durable. La cause même de la douleur repose intacte au plus profond de nous et nous prive de la plus essentielle des libertés.

(Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour le bonheur*, chapitre 7 « Une regrettable méprise », NiL éditions, Paris, 2003, p. 97-116.)



EXPLORATION DU TEXTE

COMPRÉHENSION ET INTERPRÉTATION

« LES VOILES DE L'EGO »

1. Que veut dire l'auteur lorsqu'il dit que nous projetons sur le monde des attributs qui ne lui sont pas **inhérents** ? Que signifie cet adjectif ? (Ne copiez pas la définition du dictionnaire, utilisez vos propres mots)

2. À la même page, trouvez un synonyme d'inhérent : _____

3. Pourquoi, selon l'auteur, est-ce une erreur de croire à l'inhérence des qualités que nous attribuons aux choses ?

« LA CRISTALLISATION DE L'EGO »

1. Quelles différences les bouddhistes font-ils entre le « je » et le « moi » ?

2. Trouvez, dans le 2^e paragraphe, un synonyme d'attraction _____ et un synonyme de répulsion _____

3. Quel est le rôle du « moi » dans ces deux émotions ?

4. Quelles sont les deux composantes de la « dualité irréductible » dont il est question au paragraphe 4 ?

1 _____

2 _____

5. Pour les bouddhistes, cette dualité est une illusion. Expliquez pourquoi.

« QUE FAIRE DE L'EGO ? »

1. Dans cette partie, Matthieu Ricard oppose la perspective bouddhiste de l'ego à une autre perspective. Laquelle ?

2. En quoi ces deux perspectives sont-elles différentes ?

3. En quoi l'ego est-il porteur de souffrance pour l'humain, d'après les bouddhistes ?

4. Qu'est-ce que Matthieu Ricard oppose à la « confiance factice » que nous apporte l'ego ? Donnez-en une définition en vous appuyant sur le texte.

« L'IMPOSTURE DE L'EGO »

1. Qu'est-ce qui fait qu'on a l'impression d'avoir un « moi » ? (Qu'est-ce qui provoque cette impression ?)

2. Relevez un synonyme d'illusion _____

3. Que cherche à prouver Ricard dans ce chapitre ?

4. Quel est son argument ?

« LA DÉCONSTRUCTION DE L'EGO »

1. Quels sont les deux concepts du « soi » qui sont acceptables selon Matthieu Ricard ?

 et

2. L'auteur est-il d'accord avec la proposition de Descartes : « Je pense, donc je suis. » ? Pourquoi ?

« À LA RECHERCHE DU « MOI » PERDU »

1. Dans ce chapitre, Matthieu Ricard donne une définition du « moi ». Recopiez-la entièrement.

2. Pour quelle raison l'être humain s'attache-t-il à ce concept ?

3. Que signifie le mot « **réifier** » ?

« LES FRAGILES VISAGES DE L'IDENTITÉ »

1. Pour illustrer notre attachement au « moi », Ricard donne l'exemple d'une confrontation : « *Quand une discussion tourne à l'aigre, ce n'est pas tant le sujet de la discussion qui nous importune que la remise en question de notre identité.* » Tâchez de retrouver dans vos souvenirs un moment où cela vous est arrivé et expliquez brièvement quel était le sujet de la discussion, ce qui vous a heurté, et ce qui a provoqué la réaction de votre « moi ».

2. Expliquez le titre du chapitre.

« AU TRAVERS DU MUR INVISIBLE »

Pourquoi est-il souhaitable, selon les bouddhistes, de réaliser que notre « moi » n'est qu'une illusion ? Quels sont les bienfaits d'une telle prise de conscience ? Nommez-en trois.

1. _____
2. _____
3. _____



PRODUCTION ET INTERACTION ORALE

Les activités suivantes se feront en dyade.

Résumez les réponses de votre équipe en quelques lignes pour chaque question. Lorsque les questions font référence à une expérience plus personnelle, entendez-vous sur la réponse la plus révélatrice ou résumez un point en commun dans chaque réponse.

- D'abord, faites un remue-méninge. Qu'avez-vous retenu de votre lecture ? Y a-t-il des passages qui ont eu une résonnance particulière chez vous ?

- Comment résumeriez-vous la conception bouddhiste du « moi » ? En quoi celle-ci s'oppose-t-elle à sa conception occidentale ?

- À laquelle de ces deux visions adhérez-vous ? Laquelle a le plus de sens pour vous ?

- Diriez-vous que vous avez vous-même un ego assez développé ? Qu'est-ce qui vous fait dire oui ou non ?

- Dans quelle(s) circonstance(s) sentez-vous que votre ego ressort le plus ? Qu'est-ce qui le renforce ?

- Parlez d'un moment de votre vie où vous avez été totalement dans le présent, où votre ego n'existait plus.

- Que se passerait-il dans votre vie si vous laissiez un peu moins de place à votre ego ?

- Ressentiriez-vous une certaine crainte à l'idée de travailler à réduire la place de votre ego ? Si oui, laquelle ? Pourquoi ?

- Dans notre société, où tout passe par l'image (pensons à la multiplication des médias où l'image prédomine, aux réseaux sociaux), cette idée de la disparition de l'ego est-elle même envisageable ?*

- Aujourd'hui, les voix de minorités de toutes sortes (ethniques, linguistiques, sexuelles, religieuses) commencent à se faire entendre de plus en plus, que ce soit pour revendiquer des droits ou exprimer, célébrer leurs singularités et leurs différences. La vision de l'ego présentée par Ricard est-elle réconciliable avec ces affirmations d'appartenance et de singularité ?*

*Ces questions font également l'objet de la production écrite suivante.



PRODUCTION ET INTERACTION ÉCRITE

1

Mise en situation : Sur votre page Facebook, un de vos amis lance la question suivante.

« Dans notre société, où tout passe par l'image (pensons à la multiplication des médias où l'image prédomine, aux réseaux sociaux), l'idée de la disparition de l'ego est-elle envisageable ? »

Tâche : Réagissez à la question de votre ami en publiant sur la même page Facebook un paragraphe d'environ 250 mots pour exprimer votre point de vue.

2

Mise en situation : Sur le site Internet de la maison d'édition NiL, qui a publié le livre « *Plaidoyer pour le bonheur* » de Matthieu Ricard, vous lisez le commentaire suivant affiché par un lecteur :

« Aujourd'hui, les voix de minorités de toutes sortes (ethniques, linguistiques, sexuelles, religieuses) commencent à se faire entendre de plus en plus, que ce soit pour revendiquer des droits ou exprimer, célébrer leurs singularités et leurs différences. La vision de l'ego présentée par Ricard est-elle compatible avec ces affirmations d'appartenance et de singularité ? »

Tâche : Répondez à ce commentaire par un paragraphe d'environ 250 mots où vous exprimez votre point de vue sur la question.



TEXTE 2 : J'AI TUÉ SCHÉHÉRAZADE

OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE

OBJECTIFS DE COMMUNICATION

- Rédiger un texte pour exprimer sa créativité réflexive ou artistique.
- Exprimer ses perceptions sur l'Autre.
- Explorer les stratégies d'argumentation.
- Explorer les stratégies pour convaincre son interlocuteur.

OBJECTIF LINGUISTIQUE

- Enrichir un vocabulaire sociologique associé aux préjugés.

OBJECTIFS SOCIOCULTURELS

- Se familiariser avec des points de vue divers sur une culture différente.
- Aborder des préjugés et des stéréotypes.
- Manifester de l'ouverture aux différences et aux ressemblances.
- Réfléchir à la question de l'identité.



ANTICIPATION

- a. Pensez-vous véhiculer des stéréotypes (positifs ou négatifs) à l'égard d'autres personnes ou cultures ? Donnez des exemples.

- b. Quels sont les 5 premiers mots qui vous viennent à l'esprit quand vous entendez le mot « Arabe » ?

- c. Pensez-vous que la femme arabe soit différente de la femme occidentale ?
En équipes de deux, remplissez les tableaux suivants.

Femme occidentale
Éléments qui lui sont spécifiques
-
-
-
-
-

Femme arabe

Éléments qui lui sont spécifiques

- _____
- _____
- _____
- _____
- _____

Femme occidentale et femme arabe

Éléments qui leur sont communs

- _____
- _____
- _____
- _____
- _____

INTRODUCTION AU TEXTE

DE QUOI PARLE CE TEXTE ?

Dans cet essai, Joumana Haddad s'emploie à déconstruire le mythe de la « femme arabe » incarnée par la conteuse des Mille et Une Nuits. Elle présente sa vision d'une autre femme arabe, qu'on connaît moins, une femme moderne et émancipée, une « femme arabe lisant le marquis de Sade », une « femme arabe écrivant de la poésie érotique », une « femme arabe redéfinissant sa féminité », une « femme arabe qui dit non, et le vit » - telle que nous la présentent les titres des chapitres de l'essai. Le texte que vous lirez est l'introduction à cet essai.

QUI EST L'AUTRICE ?

Joumana Haddad est une écrivaine libanaise. Elle est poète, journaliste et traductrice. Figure influente du nouveau féminisme arabe, elle a fondé en 2009 le magazine Jasad (corps, en arabe). Femme passionnée et engagée, elle est reconnue pour sa parole libérée, voire transgressive, et sans concession.



J'AI TUÉ SCHÉHÉRAZADE

Pour commencer...

Chameaux, danse du ventre, schizophrénie et autres pseudo-désastres

Cher Occidental,

Laissez-moi vous prévenir dès le départ : je ne suis pas particulièrement connue pour rendre la vie facile aux autres. Si vous abordez donc ces pages en quête de vérités que vous croyez déjà connaître, de preuves que vous pensez déjà avoir; si vous espérez être conforté dans votre vision orientaliste, ou rassuré quant à vos préjugés anti-Arabes; si vous vous attendez à entendre l'incessante berceuse du conflit des générations, mieux vaut ne pas poursuivre. Car je ferai dans ce livre tout ce qui est en mon pouvoir pour vous « décevoir ». Je m'efforcerai de détruire vos illusions, de vous désenchanter, de vous priver d'une part essentielle de vos chimères et de vos opinions prêtes à porter. Comment ? Tout simplement en vous disant ceci :

Bien que je sois une soi-disant « femme arabe », moi et beaucoup de mes semblables portons les vêtements de notre choix, allons où bon nous semble et disons ce qu'il nous plait.

Bien que je sois une soi-disant « femme arabe », moi et beaucoup de mes semblables ne sommes pas voilées, effacées, illettrées, opprimées, et certainement pas soumises.

Bien que je sois une soi-disant « femme arabe », nul homme ne m'interdit, ni à moi ni à beaucoup de mes semblables, de conduire une voiture, une moto, une semi-remorque (ni un avion, à y penser !)

Bien que je sois une soi-disant « femme arabe », moi et beaucoup de mes semblables avons reçu une éducation très poussée, menons une vie professionnelle très

active, et jouissons de revenus bien plus élevés que ceux de plus d'un Arabe (ou d'un Occidental) parmi nos connaissances.

Bien que je sois une soi-disant « femme arabe », moi et beaucoup de mes semblables ne vivons pas sous une tente, ne montons pas à dos de chameau, et ne savons pas faire la danse du ventre (*ne vous offusquez pas si vous appartenez au « camp éclairé » : cette image de nous perdure, jusque dans le monde globalisé du XXI^e siècle*).

Enfin, et le point est d'importance, bien que je sois une soi-disant « femme arabe », moi et mes semblables ressemblons beaucoup à...VOUS !

Oui, nous vous ressemblons beaucoup, et nos vies ne diffèrent guère des vôtres. En outre, si vous fixez le miroir assez longtemps, je suis presque sûre que c'est nos yeux que vous verrez briller sur votre visage.

En effet, nous vous ressemblons beaucoup, mais nous n'en sommes pas moins différents. Non parce que vous êtes de l'Occident, nous de l'Orient. Non parce que vous écrivez de gauche à droite, nous de droite à gauche. Nous sommes différents parce que tous les humains sur cette planète le sont. Nous différons de vous comme vous de votre voisin. C'est ce qui fait l'intérêt de la vie. Sans ça, tout le monde s'ennuierait à mourir.

Moi, en tout cas.

Ne vous laissez donc pas intriguer par moi, ou par ce livre, pour la mauvaise raison. Ce qui fait mon intérêt n'est pas d'être « arabe », encore moins une « femme arabe ». Et certainement pas d'être une « femme arabe écrivain » (*quelle classification désastreuse, surtout pour moi qui ai la phobie des étiquettes*). La seule raison valable de me lire, la seule raison valable de l'intérêt que je pourrais susciter en vous, que tout être humain pourrait jamais susciter en vous, c'est que nous sommes nous-mêmes, et pas une vignette mystérieuse et voyante faisant de nous des spécimens.

Par conséquent, plutôt que d'accepter aussitôt une image toute faite, façonnée pour vous par un autre, essayez de vous demander : « Mais qu'est-ce donc qu'une "femme arabe", en fait ? » (...)

Avant de demander ce qu'est une femme arabe, il faut poser une autre question : comment une femme arabe typique est-elle perçue par un non-Arabe ? Cette perception ne se constitue-t-elle pas principalement, dans la conscience collective occidentale, à partir d'une multitude de formules et de généralisations, issues soit d'une perspective orientaliste, soit d'un regard hostile post-11 septembre, façonné par le ressentiment, la peur et la condescendance ?

Ne considère-t-on pas souvent cette femme comme une pauvre créature sans ressources, condamnée du premier au dernier jour de sa vie à vouer une obéissance inconditionnelle aux hommes de la famille (père, frère, mari, fils) ? Comme une âme impuissante privée de toute maîtrise sur sa destinée ? Comme un corps sans défense qui vit, meurt, se reproduit, se cache, disparaît, quand on lui en donne l'ordre ? Comme un visage invisible, masqué sous des couches de peur, de vulnérabilité et d'ignorance, totalement nié par le hijab islamique ? Ou, pire, par la burqa sunnite ou le tchador chiite ? Une femme qui n'a pas le droit de penser, de parler, ni de travailler pour elle-même ; capable de prendre la parole seulement quand on le lui dit, pour se trouver alors largement humiliée et ignorée ; une femme, en bref, qui n'a ni place ni dignité dans l'humanité ?

Bien sûr, ces clichés ne sont pas tous complètement erronés ; ni ces truismes dénués de toute vérité. La femme arabe décrite ci-dessus existe bel et bien. Non seulement elle existe, mais – et je suis au regret de l'admettre, par souci d'honnêteté et de précision scientifique – elle est en passe de devenir le modèle dominant parmi les femmes arabes. Du Yémen à l'Égypte, de l'Arabie Saoudite à Bahreïn, vous trouverez un pouvoir religieux ; un système politique indifférent, corrompu et/ou complice ; une société patriarcale et une femme arabe (*elle-même son plus redoutable adversaire, presque toujours partie prenante dans la conspiration ourdie contre son propre sexe*) excellant dans l'invention de nouveaux modes d'humiliation, de frustration et d'annulation de la femme, de son identité et de son rôle.

Ce constat ne rend pas moins scandaleux, triste et injuste que cette image de la femme arabe soit à peu près la seule présente à l'esprit occidental dans la perception courante.

Il n'y a pas ici de ma part, j'insiste sur ce point, de généralisation sommaire. Au contraire. Je sais très bien qu'il existe des Occidentaux parfaitement au fait de la nature hétérogène et complexe de la mosaïque des sociétés et cultures arabes. Le problème est qu'ils ne sont que l'exception qui confirme la règle.

Combien de fois, par exemple, ai-je dû expliquer à un public occidental surpris, alors que nous vivons au troisième millénaire, que nombre de femmes arabes portent bien des hauts sans manches et des minijupes en lieu de voiles, d'abaya et de niqab ; et que le désert n'a exercé aucune influence sur mon expression poétique, pour la bonne et simple raison qu'il n'y a pas de désert au Liban !

C'est une série sans fin de malentendus et de simplifications abusives, renforcés soit par la peur si répandue du fameux « terroriste arabe », soit par pure ignorance et

manque de curiosité envers nous; ou encore par la fascination médiatique pour la dimension superficielle/sensationnelle de tout évènement (*ainsi de l'histoire de Nojoud, la fillette yéménite de dix ans mariée de force par ses parents; ou celle de Loubna, journaliste soudanaise arrêtée et fouettée parce qu'elle portait des pantalons, et d'autres incidents comparables ayant fait la une des journaux dans le monde entier*).

Comme dit le proverbe : *Un arbre en tombant fait plus de bruit qu'une forêt entière continuant à pousser*. Quand commencerons-nous à faire attention au souffle d'un arbre qui pousse ?

Il ne fait aucun doute que les mouvements migratoires depuis les pays arabes du Tiers Monde vers l'Europe ont eux aussi joué un rôle considérable dans l'expansion des malentendus mentionnés plus haut, notamment à cause de la « réaction au voile »; c'est-à-dire, à cause du nombre croissant de femmes arabes émigrées et d'Européennes d'origine musulmane qui adoptent en ce moment le voile en guise de réaction défensive/offensive à l'apparente hostilité des Occidentaux envers l'islam dans l'ère post-11 septembre. Toute réaction de nature aussi visible et concrète ne peut que neutraliser, si ce n'est abolir, le modèle de l'« autre » femme arabe vivant en Occident : une femme non voilée, qui se fond si bien dans le tissu social qu'on ne peut plus la distinguer des Occidentales. Ainsi, le seul modèle repérable, « évident », de la femme arabe devient celui de la femme voilée, avec toutes les connotations négatives, plus ou moins justifiées, que ce modèle porte et suggère.

Il faut toutefois reconnaître que l'Occident n'est pas seul responsable de ces perceptions erronées. Je ne crois pas aux erreurs d'interprétation univoques, et nous, Arabes, sommes largement « coupables » de la distorsion de notre propre image. Pris au piège d'un cercle vicieux défensif/offensif, nous avons fait, et continuons de faire, jusqu'à ce jour encore, presque tout ce que nous pouvons pour encourager l'intolérance envers nous, et promouvoir les images fausses et les clichés généralisateurs colportés au sujet de nos sociétés et de nos cultures.

En bref : nous sommes nos pires ennemis.

Ce qui va sans doute en surprendre certains, mais, malgré ce qui précède, toutes les femmes arabes ne sont pas des victimes. Toutes les femmes arabes ne sont pas exploitées. Toutes ne sont pas passives. Ni maltraitées ni dociles. Toutes les femmes arabes ne sont pas musulmanes. Toutes les femmes arabes chrétiennes ne sont pas émancipées et libres de préjugés. Toutes les femmes arabes musulmanes ne portent pas le voile, la burqa ou le tchador. Toutes les femmes arabes ne subissent pas d'avortements sélectifs, ni d'excisions, ni de mariages arrangés.

Et plus important que tout : toutes les femmes arabes ne courbent pas l'échine.

« La majeure partie de l'histoire durant, l'Anonyme était femme » (Virginia Woolf). Eh bien, la femme arabe « non anonyme », « l'autre » femme arabe, atypique, libre, rebelle, indépendante, moderne, de libre pensée, non conventionnelle, éduquée et autonome, n'est pas un mythe. Elle existe aussi, à côté de la première. En outre, elle n'est pas si rare que vous pourriez le penser.

Et là réside l'enjeu du présent témoignage, modeste maillon dans une longue chaîne de travaux et d'études déjà écrits sur la question. Il ne vise pas à prouver que la vision dominante de la femme arabe typique est totalement fausse; mais à en montrer *l'incomplétude*, en plaçant en regard « l'autre » image, afin que cette dernière devienne partie prenante de la perception moyenne qu'ont les Occidentaux (et les Arabes) des femmes arabes en général.

Oui, une « autre » femme arabe existe. Elle doit être remarquée. Elle mérite d'être reconnue. Et je suis là pour raconter son histoire : parmi celles de beaucoup d'autres, la mienne.

(Joumana Haddad, *J'ai tué Schéhérazade. Confessions d'une femme arabe en colère*, Sindbad/Actes Sud, 2010, p. 15-29.)



EXPLORATION DU TEXTE

COMPRÉHENSION ET INTERPRÉTATION

1. Quel est le but de cette lettre ?

2. Quel est le ton adopté par l'autrice de ce texte ?

3. Nommez deux événements s'étant produits ces dernières décennies qui expliquent les malentendus et les hostilités à l'égard de la communauté arabe.

4. Nommez trois émotions que les événements du 11 septembre 2001 ont déclenchées chez les Occidentaux à l'égard des Arabes en général.

5. Selon le texte, quelle est la perception courante de l'Occidental sur la femme arabe ?

6. Percevez-vous autour de vous ces préjugés ?

7. Qu'est-ce qui vient accentuer les clichés et les simplifications abusives des Occidentaux à l'égard de la femme arabe ? (3 éléments de réponse attendus)

8. Selon le texte, qui est responsable de l'image erronée des Arabes, en général, et de la femme arabe, en particulier ?

9. Qu'est-ce que l'autrice du texte entend par « l'autre » femme arabe ?

10. Expliquez l'affirmation de Joumana Haddad « Nous vous ressemblons beaucoup, mais nous n'en sommes pas moins différents. »

Êtes-vous d'accord avec son affirmation ? Justifiez votre réponse.

VOCABULAIRE

L'exercice suivant consiste à réfléchir à la signification de mots utilisés par Joumana Haddad pour parler des stéréotypes. Inscrivez dans la colonne du milieu la lettre correspondant à la définition qui convient le mieux à chaque terme de la colonne de gauche. Dans la colonne de droite, donnez un exemple pour illustrer cette définition.

Terme	Définition	Exemple
Opinion prête à porter		
Généralisation		
Cliché		
Préjugé		
Truisme		
Simplification abusive		
Malentendu		
Distorsion		
Image fausse		
Perception erronée		

DÉFINITIONS

A C'est lorsqu'on évoque quelque chose qui n'existe pas et qu'on le présente comme un fait.

B C'est un peu le même principe que l'image fausse, mais qui peut être fondée sur une généralisation.

C Jugement sur quelqu'un, quelque chose, qui est formé à l'avance selon certains critères personnels et qui oriente en bien ou en mal les dispositions d'esprit à l'égard de cette personne, de cette chose.

Source : Larousse

Opinion adoptée sans examen, souvent imposée par le milieu, l'éducation.

Source : Larousse

D Déséquilibre, manque d'harmonie entre deux ou plusieurs choses.

Source : Larousse

Déformation par une torsion.

Source : CNRTL

Le fait de déformer la réalité en la tordant (en lui donnant un autre angle...)

E C'est le fait de transformer, à tort, quelque chose de complexe en quelque chose de simple.

F Une opinion facile qui a été conçue par quelqu'un ou un groupe de personnes et qui est reprise par tout un chacun, sans qu'on la remette en question.

G Une vérité banale, si évidente qu'elle ne mériterait même pas d'être énoncée.

Source : Larousse

H Divergence d'interprétation sur la signification de propos ou d'acte entraînant un désaccord.

Source : CNRTL

I On appelle ça aussi un « lieu commun ». C'est une « expression toute faite devenue banale à force d'être répétée »

Source : CNRTL

J Le fait d'étendre les résultats de l'observation de quelques cas à l'ensemble des cas possibles.

Source : Larousse



PRODUCTION ET INTERACTION ÉCRITE

Le but de cet exercice est de laisser libre cours à votre créativité (créativité réflexive ou artistique). Écrivez librement, au fur et à mesure que les idées déboulent. Il n'y a pas de nombre de mots imposé. Votre enseignant.e vous donnera un signal de départ et un signal d'arrêt et vous devez tâcher d'écrire le plus possible au cours de cette période déterminée.

Sujet 1 : La lecture du texte de Joumana Haddad a-t-elle changé votre perception de la femme arabe ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?

Sujet 2 : Tâchez de représenter l'idée que vous vous faites de la femme arabe sous forme d'un texte créatif – poème, poème en prose, dialogue, paragraphe descriptif, etc.



TEXTE 3 : LES VOIES ÉTRANGLÉES

OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE

OBJECTIFS DE COMMUNICATION

- Développer sa capacité à discuter en français sur un sujet complexe et abstrait.
- S'approprier et exploiter un nouveau vocabulaire lié aux questions de genre.
- Repérer les différents modes de citation.
- Repérer les éléments du texte expressif et argumentatif.

OBJECTIF LINGUISTIQUE

- Enrichir un vocabulaire sociologique associé aux préjugés et au genre.

OBJECTIFS SOCIOCULTURELS

- Prendre conscience du modèle de virilité abusif imposé aux hommes dans la société occidentale et réfléchir à ses conséquences.
- Réfléchir à d'autres modèles de masculinité possibles.
- Réfléchir aux questions d'identité de genre.



ANTICIPATION

ACTIVITÉ 1

PRODUCTION ET INTERACTION ORALE

Réfléchissez rapidement en équipe aux quatre questions suivantes. Tâchez d'être le plus sincère et le plus spontané possible dans vos réponses. Notez vos réponses et celles de vos coéquipiers/coéquipières au fur et à mesure qu'elles viennent.

1. Pour vous, qu'est-ce que la virilité ?

2. Quels sont les modèles d'hommes qui vous sont présentés dans les médias ?

3. Quelles figures publiques incarnent le mieux votre définition de ce qu'est un homme ? Donnez deux exemples et une brève explication.

4. Au Québec en 2018, le taux de réussite d'un programme de cycle supérieur de secondaire dans les écoles publiques est de 71 % chez les filles et de 57 % chez les garçons. Selon vous, comment pourrait-on expliquer cet écart de 14 points ?

ACTIVITÉ 2

COMPRÉHENSION ORALE

Écoutez la chanson « Kid », d'Eddy de Preto, observez les paroles et répondez aux questions suivantes.

(Les paroles vous seront fournies par votre enseignant.e)

1. Qui s'exprime dans cette chanson et à qui s'adresse-t-elle ?
2. De quoi est-il question dans cette chanson ?
3. Relevez dans le texte le champ lexical de la virilité.
4. Quel autre champ lexical présent dans ce texte s'oppose à celui de la virilité ?
Donnez-en quelques exemples.
5. Qu'est-ce qui caractérise ces champs lexicaux ?
6. Que comprenez-vous du dernier couplet ?

Écoutez la chanson une deuxième fois en regardant le vidéoclip.

1. Que peut-on dire du choix du décor de ce vidéoclip ?
2. Observez l'image projetée par Eddy de Preto : son apparence physique, sa gestuelle... que remarquez-vous ?
3. Observez le changement de plan (ce que filme la caméra) lors du dernier couplet. Que remarquez-vous ? Pourquoi ce choix ?

INTRODUCTION AU TEXTE

DE QUOI PARLE CE TEXTE ?

Avec ce texte, on vous propose une réflexion sur la condition masculine en Occident et les contraintes dans lesquelles elle est empêtrée. Ce texte est extrait d'un court essai, Je serai un territoire fier et tu déposeras tes meubles, qui se veut un plaidoyer, un cri du cœur, en faveur d'une conception plus humaine, plus libre de la virilité.

QUI EST L'AUTEUR ?

Steve Gagnon est un artiste multidisciplinaire : comédien, on l'a vu au théâtre et à la télévision; dramaturge, il a écrit sept pièces dont la plupart ont été jouées; auteur, il a publié des poèmes, des nouvelles et cet essai, Je serai un territoire fier et tu déposeras tes meubles, dont nous allons lire un extrait. Son univers d'écriture est souvent tragique et empreint de noirceur. Mais il n'est pas dépourvu d'espoir, car c'est de cette noirceur, dit-il, que surgit la lumière. À travers ses textes, il exhorte ses contemporains à sortir de leur zone de confort et de leur passivité, il les convie à se révolter contre les codes, les contraintes et la grisaille de la vie quotidienne pour rêver de liberté, de quelque chose de plus grand que soi.



LES VOIES ÉTRANGLÉES

Au moment où j'écris cet essai, je suis avec ma blonde depuis presque 13 ans. Elle a vu un tas de choses en moi changer, s'assouplir. Bien sûr, le temps et l'âge jouent leur rôle. Mais il a quand même fallu beaucoup de vaillance, de furie même, pour que je devienne l'homme assumé et complexe que je suis maintenant.

Claudiane, tu sais que l'exhumation d'un corps bruissant, hors des sentiers battus, est étonnante et cavalière, que la traversée des frontières est vertigineuse.

Une chose essentielle que je tiens à faire comprendre aujourd'hui est qu'il n'y a pas de féminisation de l'homme moderne. Il y a émancipation. L'homme tente de sortir du stoïcisme qu'on attend de lui. Le terme *féminisation* est inadéquat et nous ramène à cette notion de mentalités étroites. Dire, par exemple, qu'un homme qui prend soin de son corps et de sa santé a un côté féminin développé n'est rien d'autre que l'aboiement de cette fabrication sociale qui martèle que de prendre soin de son corps (et non seulement de son apparence) est une préoccupation féminine. Et ces enseignements font beaucoup de dégâts puisqu'il existe, dans l'esprit de plusieurs hommes, une contradiction entre l'identité masculine et le fait d'avoir recours à de l'aide et à des services. J'en reparlerai un peu plus loin.

Ce sont toujours ces mêmes endoctrinements qui réussissent à nous faire croire que le fait d'être cultivé n'est pas viril, tout comme le fait d'être conscientisé et impliqué socialement, politiquement, environnementalement, ou d'aimer les oiseaux, d'acheter des fleurs, de cuisiner des gâteaux, des tartes, des confitures.

L'empire de l'homme viril est inaccessible aux tentatives de s'instruire et de raisonner. Son domaine est ailleurs, dans l'action, dans le pouvoir, dans le sexe. Toutes ces activités qui ne se pratiquent pas en lisant. Le corps viril n'est pas un corps

naturel. Il se doit d'être silencieux et de rester de marbre, de glace, d'acier.²¹

Nous prenons des airs surpris devant les statistiques qui démontrent que les garçons réussissent moins bien à l'école que les filles, et que le taux de décrochage est sévèrement plus marqué chez eux. Mais cette incompréhension candide cache l'hypocrisie d'une société qui tient la virilité bien à l'écart de l'érudition, du savoir, de la culture, et qui feint de s'étonner des piètres rendements scolaires de ses garçons, alors qu'elle en est la première responsable. En Europe, par exemple, cette érudition est beaucoup plus valorisée et n'est absolument pas dommageable pour la virilité : au contraire, l'homme intelligent a là-bas quelque chose de fort et de séduisant. C'est malheureusement très différent chez les Nord-Américains. Pourtant, le jour où nos modèles masculins se vanteront d'avoir des diplômes universitaires, peut-être verrons-nous alors nos jeunes hommes développer un appétit plus vigoureux pour la connaissance. Parmi les modèles masculins nommés au chapitre 3, très rares sont ceux qui sont reconnus pour leur intelligence et leur esprit [il était question, notamment, de Hugo Girard, Arnold Schwarzenegger, Vin Diesel, Barack Obama, Brad Pitt, Carey Price, David Beckham, Johnny Depp, 50 Cents, Batman, Channing Tatum, Chuck Norris, Éric Lapointe, Georges St-Pierre, etc.].

En attendant, on peut continuer de se faire croire que des raisons biologiques expliquent cette inaptitude pour l'école, mais ce n'est qu'une façon de se déresponsabiliser.

Les fabrications sociales, aussi grossières soient-elles, ont les racines si bien ancrées en nous que tout ce qu'elles dictent nous semble évident et inébranlable. Il faut que nous réfléchissions sérieusement pour que nous apparaisse enfin l'ampleur des contraintes stupides qu'il y a à être un homme québécois.

Nous parlons de masculinité comme s'il y avait des règles universelles et impossibles à contourner pour être un homme. Comme si l'être humain n'avait pas plus de complexité et de subtilité qu'un troupeau de bétail. Nous nous sommes créé, comme société, d'exigus territoires où il faut se ranger d'un côté ou de l'autre : soit dans l'enclos à mouton, soit dans celui des cochons. Tu as de la laine sur le dos et tu bêles, tu passes à gauche. Tu es rond avec une queue en tirebouchon, tu passes à droite. Pas plus de

²¹ Thierry Hoquet, *La virilité. À quoi rêvent les hommes?* (Larousse, 2009).

questions identitaires à se poser. Et il ne faut surtout pas s'aviser de pondre un œuf si on n'a pas de plume sur le dos, ni de hennir si on a les pattes palmées. Cela paraît aussi facile à expliquer et à comprendre qu'un conte pour enfants.

Mais la définition de la masculinité ne contient aucun détail objectif nous indiquant dans quel enclos nous devons vivre. C'est donc notre imaginaire souffreteux qui hérite du pouvoir décisionnel et qui délimite lui-même ses barrières.

Dans sa thèse de doctorat sur l'expérience masculine de la rupture amoureuse, Sacha Genest Dufault s'inspire notamment des travaux de la sociologue Raewyn Connell et affirme que

les masculinités sont plurielles en ce sens que le genre varie selon les cultures, la période historique, entre les hommes et les femmes d'une même culture [...]. On ne parle plus de la masculinité comme d'une essence universelle à tous les hommes. [...] [Le genre] est un assemblage fluide de significations et de comportements, constamment en changement.²²

La *masculinité hégémonique* est l'expression qu'on devrait utiliser pour parler de cet idéal dominant que nous avons créé de toutes pièces et qui n'a d'écho qu'ici et aujourd'hui :

Cette masculinité hégémonique n'existe qu'en théorie. Elle est un construit de la culture. C'est toutefois cet idéal qui est émulé par la société. Les hommes pigent dans ce concept abstrait et l'utilisent comme un point de référence pour construire leur propre masculinité [...].²³

²² Sacha Genest Dufault, *Les hommes/Nus d'amour. L'expérience masculine de la rupture amoureuse : perspective sur le deuil, le genre et le sens dans l'hypermodernité*, thèse de doctorat (Université Laval, 2010).

²³ « Qu'est-ce que la masculinité? », projet ProFIL, Centre de référence pour professionnels sur les troubles de l'alimentation et de l'image corporelle au masculin, Université de Montréal, 29 octobre 2014.

Selon Christopher Kilmartin, professeur de psychologie à l'université de Mary Washington en Virginie, quatre thèmes fondateurs traversent les différentes définitions de la masculinité en Occident. Genest Dufault les présente comme suit dans sa thèse²⁴ :

1. **L'ANTIFÉMINITÉ**, « soit la pression exercée sur les hommes pour qu'ils évitent dès l'enfance tout comportement, traits de personnalité et intérêts associés au monde féminin. Cela implique l'expression des émotions, la vulnérabilité émotionnelle, les professions féminines (par ex., relation d'aide) ».
2. **LA RÉUSSITE ET LE STATUT**, « La réussite et la performance sont des valeurs importantes traditionnellement associées à la masculinité. Cela se remarque notamment dans le rapport de compétition au travail et dans les sports. Les hommes qui réussissent sont admirés et respectés par les autres. »
3. **L'INDÉPENDANCE ET LA STOÏCITÉ**, « Ici, les hommes doivent demeurer en contrôle de la situation, ne pas montrer leurs émotions, et résoudre les problèmes par eux-mêmes.
4. **L'AGRESSIVITÉ ET LA TÉMÉRITÉ**, « Ces caractéristiques demandent aux hommes d'être audacieux, de prendre des risques, notamment physiques, voire d'être violents. »

Au printemps dernier, j'ai voyagé en Asie et, au début, il m'arrivait souvent de trouver les hommes efféminés. À de nombreuses reprises, lorsque je m'adressais à un Cambodgien ou à un Vietnamien, mon premier réflexe était de croire qu'il était probablement homosexuel (comme quoi ce qu'on nous inculque s'accroche fort et longtemps en nous). Jusqu'à ce que je réalise que, pratiquement coupés de nos référents occidentaux, ils avaient une tout autre définition de la masculinité. Ces hommes n'avaient rien d'efféminé, au contraire; ils étaient libérés de cette tension volontairement lourde et disgracieuse que nous ajoutons à notre façon de nous tenir et de nous déplacer pour nous assurer de paraître virils. Ces hommes-là *possédaient* leur corps. J'enviais le mouvement délicat de leur sensibilité omniprésente et l'authenticité touchante qui en découlait. Cela les rendait à la fois extrêmement solides et flexibles. Il y avait dans leur facilité extraordinaire à assumer leur corps quelque chose de complètement viril, au sens où je l'entends, puisque le concept de virilité n'a rien de plus clair, ni de plus déterminé, que celui de masculinité.

²⁴ Sach Genest Dufault, *op. cit.*

La créatrice du blogue pédagogique *Genre!* résume ici la définition de la virilité telle que proposée par l'historien John Tosh, dans *Manliness and Masculinities in Nineteenth-Century Britain* :

Il s'agit d'une façon unique d'être un homme, s'exprimant à travers des attributs physiques et des dispositions morales; un homme correspondra alors plus ou moins à cet idéal normatif, mais ce dernier est présenté comme étant sans alternative. Les attributs associés à la virilité sont le fruit d'un effort et source de fierté.²⁵

Le sens que nous avons donné au concept de virilité est extrêmement gênant : pas étonnant que nos modèles soient aussi grotesques. Alors que notre but devrait être d'élever quelques phares bienveillants pour éclairer les voies navigables – puisqu'elles sont infinies et profondes –, nos esprits étriqués tentent plutôt de nous éblouir complètement jusqu'à rendre nos regards aveugles et à faire en sorte que nous ne puissions plus nous fier qu'à des sirènes criardes pour avancer étourdiement.

La virilité n'apparaît pas comme un état commandé par le corps et son développement, mais comme un parcours initiatique qui suit sa chronologie propre [...] et qui s'acquiert par un ensemble de conformations.²⁶

La virilité, telle qu'on la connaît, n'est pas une caractéristique naturelle, elle n'est pas innée : l'homme doit minutieusement la forger par des actions et des comportements très précis. Pour arriver à ses fins, il doit prouver qu'il se distingue sans contredit du monde des femmes. Selon Thierry Hoquet, un philosophe français, c'est pourquoi un homme hétérosexuel ne peut pas vraiment entretenir d'amitiés avec elles; il est impossible d'avoir une relation intime et profonde avec une femme s'il n'y a pas de sexualité, tout doit normalement passer par là. Dans toutes les autres sphères de leur vie, les hommes doivent rester entre eux, se tenir loin de toute activité ou conduite associées au monde de la femme, sans quoi, ils mettent en danger leur virilité.

Tout se passe comme si une part d'homosocialité était nécessaire pour rejoindre l'hétérosocialité. Mais n'atteint-on pas là un paradoxe de la virilité : qu'elle exige à la fois la coupure

²⁵ « Masculinité hégémonique », blogue *Genre!*, 23 février 2015, <http://cafaitgenre.org/2015/02/23/masculinite-hegemonique>

²⁶ Thierry Hoquet, *op. cit.*

absolue par rapport aux femmes et l'orientation exclusive vers les femmes ? Alors la femme devient, en même temps, ce qui dévirilise et ce qui virilise ?²⁷

Les soirées que j'ai passées, écrasé sur le divan de mon amie Marie Soleil, ses jambes sur les miennes, à commenter des émissions banales. Les après-midis radieux où j'ai retourné la terre du jardin de Véronique. Les milliers de pâtisseries que j'ai partagées ailleurs dans le monde avec Alexandrine. Les soupers réjouissants et festifs préparés par Marie-Josée. Tous ces moments passés avec elles parce que ce sont des femmes traversées d'une exaltation extraordinaire font de moi, selon cette logique, un homme à la virilité faible et à l'orientation sexuelle douteuse. C'est exactement de ça que je parle quand j'affirme qu'il est étouffant d'être un homme avide au milieu de cette société vieillotte.

Et j'écris ici que je n'accepte pas cette interdiction absurde à l'émerveillement et au grandiose, sous prétexte que mon appétit devrait être rudimentaire. Je ne réprimerai jamais ma curiosité sans bornes, ni mon attraction pour ce qui soulève nos vies inexpliquées, je ne me contenterai en aucun cas de désirs archaïques dont le relief est usé. À cette époque où tout est possible, où tout est accessible, il est de l'ordre de la barbarie de faire croire à de jeunes hommes qu'il n'y a qu'une seule petite voie étranglée que l'on peut emprunter. Il faut maintenant leur dire qu'il n'y a plus de limites, leur dire de contourner les chemins incultes mal déblayés par ceux avant nous. Il faut mettre en tas toutes nos vieilles références, tous nos anciens codes et allumer de grandes torches pour les réduire en cendres. Tout est pourri dans notre façon de voir l'identité de genre, tout est irrécupérable. Nous avons besoin de tout reconstruire sur des bases neuves.

[La déconstruction des règles de la masculinité traditionnelle] serait rendue nécessaire en raison de la pression qu'exerceraient sur les hommes [ces exigences], qui ne seraient pas sans conséquence sur eux [...], notamment sur le plan de la détresse psychologique, de la dépression et du risque suicidaire.²⁸

Au Canada, le taux de suicide est trois fois plus élevé chez les hommes que chez les femmes²⁹. Nous pouvons collectivement continuer à jouer la carte de

²⁷ Thierry Hoquet, *op. cit.*

²⁸ Jacques Roy et collab., *Perceptions des hommes québécois de leurs besoins psychosociaux et de santé – Méta-synthèse*, Masculinité et société (Université Laval, 2014).

²⁹ Statistique Canada, *Les taux de suicide : un aperçu*, 2009.

l'incompréhension, mais cette réalité ne me semble pas si farfelue au milieu d'une société qui s'assure bien comme il faut de tenir ses hommes loin de la vulnérabilité.

Réalisons-nous vraiment quelle pression nous nous imposons ? Réalisons-nous comment cette interdiction à la fragilité, sous prétexte qu'elle est signe de faiblesse, est cruelle et dangereuse ?

Si les hommes qui ont du pouvoir sont nombreux, ils se sentent généralement impuissants, puisqu'ils ont été éprouvés par une socialisation masculine exigeante. L'autonomie que la plupart d'entre eux s'obligent à avoir, soi-disant parce qu'elle est signe de force, les empêche d'aller chercher librement un quelconque soutien dans les situations où ils en auraient bien besoin.

[P]lusieurs hommes ayant tenté de s'enlever la vie valoriseraient davantage l'indépendance dans la résolution de problème et, en conséquence, ils seraient plus réticents à solliciter de l'aide; et, lorsqu'ils sont obligés de le faire, ils seraient plus susceptibles de ressentir un sentiment de honte.³⁰

Continuer à jouer les innocents ne rendra pas miraculeusement les statistiques plus réjouissantes. Et je n'ai pas peur de dire ici que c'est notre mentalité sévère et minable qui cause ces morts injustifiables, rien d'autre.

[...]

ma belle blonde

pendant que tu dors

je passerai mes nuits au centre de grands terrains vagues à attendre

que des meutes d'animaux préhistoriques viennent et me passent

à travers le corps pour transmettre à mon sang l'audace d'un dinosaure fier

vider ma tête de ces images traîtresses

ma croyance en berne au-dessus des peuples tranquilles

imagine quelle forme dans leur guérison mes os craqués prendront

après le passage magnanime des grands mammoths et des oiseaux sauvages

je

serai

³⁰ Jacques Roy et collab., *op. cit.*

bouleversant
 j'envahirai ton cœur
 comme on défriche les forêts vierges
 à coups de foi et de courage féroce
 pour poser un doigt
 contre tes battements nus
 et tu pourras déposer le peu de meubles que nous aurons
 nous
 resterons
 en vie
 je te promets

(Steve Gagnon, *Je serai un territoire fier et tu déposeras tes meubles. Réflexions et espoirs pour l'homme du 21^e siècle*, Atelier 10, Montréal, 2015, p. 46-57.)



EXPLORATION DU TEXTE

ANALYSE DE L'ARGUMENTATION

1. À qui s'adresse ce texte ?

2. Quel est le ton de ce texte ?

3. Qu'est-ce qui contribue à créer ce ton ? (3 éléments de réponse attendus)

○

○

○

4. Dans ce texte, l’auteur se livre, dévoile les profondeurs de son être. Quel homme est-il ? Que pourrait-on dire de lui, de sa personnalité ? (3 éléments de réponse attendus)

○

○

○

5. Quels procédés Steve Gagnon utilise-t-il pour convaincre ? (3 éléments de réponse attendus)

○

○

○

6. En quoi son style d’argumentation est-il différent de celui de Matthieu Ricard ? Qu’est-ce qu’ils ont en commun ?

LA CITATION

1. Quels sont les deux types de citations présents dans ce texte ?

2. Observez les techniques de citation utilisées par l'auteur et expliquez-les.

COMPRÉHENSION ET INTERPRÉTATION

1. Qu'est-ce qu'une fabrication sociale ? Donnez-en un exemple, autre que celui du texte.

2. Qu'est-ce que la société attend de l'homme moderne, selon l'auteur ? Faites une petite liste des attentes irréalistes qu'elle entretient à l'égard des hommes (que vous trouverez à travers le texte). Au moins 7 éléments de réponse attendus.

-
-
-
-
-
-
-

3. Vous avez réfléchi ensemble aux possibles hypothèses qui pourraient expliquer l'écart de 14 points concernant la réussite des garçons et des filles dans les écoles publiques au Québec. Quelle explication Steve Gagnon donne-t-il à cet écart ?

4. Quel est l'autre phénomène préoccupant, documenté, auquel l'auteur fait référence pour montrer les dommages que peuvent causer ces injonctions sociétales faites à l'homme ?

5. Qu'est-ce qui distingue, selon l'auteur, les Cambodgiens et les Vietnamiens des hommes occidentaux ? À quoi ces différences sont-elles dues ?

6. Qu'est-ce qui distingue, selon l'auteur, les Européens des Nord-Américains, sur le plan de la virilité ?

7. Qu'est-ce que ses relations amicales avec des femmes apportent à Steve Gagnon ?

8. Pour quelles raisons ces relations amicales entre hommes et femmes sont-elles souvent considérées comme étant impossibles ?

9. Expliquez le titre du texte. À quoi fait-il référence ? Pourquoi ce choix de mots ?



PRODUCTION ET INTERACTION ÉCRITE

Mise en situation : Vous êtes invité.e à rencontrer la semaine prochaine des élèves de votre ancienne école secondaire et de vous entretenir avec eux/elles au sujet de la diversité de genre.

Tâche : Préparez le texte d'une mini-conférence, d'environ 550 mots, où vous exprimez votre point de vue sur la virilité telle que vous-même vous la percevez. Pour illustrer vos propos, présentez le portrait d'un homme, réel ou imaginaire, qui correspond à votre modèle de virilité.



TEXTE 4 : KUEI, JE TE SALUE

OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE

OBJECTIFS DE COMMUNICATION

- S'approprier et exploiter un nouveau vocabulaire lié aux identités autochtones.
- Comprendre divers textes (chanson – saveur poétique, lettres – saveur sociologique) portant sur l'identité et les relations interculturelles.
- S'exprimer sur l'identité et les relations interculturelles.
- Rédiger une lettre où l'on exprime des solutions sur la communication interculturelle.

OBJECTIF LINGUISTIQUE

- Vocabulaire sociologique associé à l'identité et aux relations interculturelles.

OBJECTIFS SOCIOCULTURELS

- Prendre conscience des problématiques liées aux échanges interculturels entre Autochtones et allochtones.
- Prendre conscience des préjugés et du racisme entretenus à l'égard des peuples autochtones.
- Réfléchir à des solutions en vue d'une réconciliation.
- Se familiariser avec des aspects de la culture autochtone.
- Manifester de l'ouverture aux différences et aux ressemblances.
- Réfléchir à la question de l'identité.



ANTICIPATION

1. Est-ce que l'histoire et la culture des Premiers Peuples du Québec vous sont familières ? En équipes, discutez et remplissez le tableau suivant.

Éléments de l'histoire des Premiers Peuples qui nous sont familiers	Éléments de la culture autochtone qui nous sont familiers

2. Que savez-vous des conditions de vie actuelles des peuples autochtones ?
Quelles informations/perceptions supplémentaires véhiculées par les médias avez-vous ?

3. Donnez une définition personnelle des mots suivants. Aidez-vous d'un dictionnaire, au besoin.

a. **AUTOCHTONE :**

b. **ALLOCHTONE :**

c. **MÉTIS/MÉTISSAGE :**

d. **HÉRITAGE :**

INTRODUCTION AU TEXTE

DE QUOI PARLE CE TEXTE ?

Les lettres que vous allez lire sont tirées de l'essai Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme. Il s'agit d'un dialogue par lettres interposées entre Natasha Kanapé Fontaine, une poète innue et Deni Ellis Béchard, un romancier québéco-américain, sur les relations entre Autochtones et allochtones. Ils revisitent les événements à l'origine du traumatisme vécu par les Premiers Peuples, explorent le rapport de force entre blancs et Autochtones et le « racisme ordinaire ». Mais, cette conversation est aussi le point de départ d'une réflexion humaniste sur une réconciliation et un rapprochement possibles et nécessaires entre allochtones et Autochtones, sur l'ouverture entre des peuples qui ont plus de ressemblances qu'on pourrait le croire.

QUI SONT LES AUTEURS ?

Natasha Kanapé Fontaine est née à Pessamit, sur la Côte-Nord en 1991. Artiste multidisciplinaire, elle occupe une place importante dans le milieu littéraire québécois et elle est régulièrement invitée à participer à toutes sortes de festivals et autres salons du livre internationaux. Ses œuvres abordent le questionnement identitaire, la relation au territoire et à l'environnement. Militante très engagée, elle s'est donné pour mission de favoriser un rapprochement entre les peuples à travers la réflexion profonde que permettent les arts.

Fils d'un Gaspésien et d'une Américaine, Deni Ellis Béchard est romancier et journaliste. Grand bourlingueur, il dit ne pas être capable de s'imaginer prendre racine quelque part. Ses voyages nourrissent sa curiosité insatiable pour tout ce qui est humain et son intérêt pour la cause environnementale. Ses articles et ses photos, publiés entre autres dans le journal The Guardian et Le Devoir portent sur des sujets aussi variés que les soldats trans en Inde, les « enfants-sorciers » au Rwanda et le renouveau de l'engouement pour la confection de costumes sur mesure en Sicile.



KUEI, JE TE SALUE. CONVERSATION SUR LE RACISME

Kuei Deni,

« Nin » veut dire « moi ». Nins tshia, je suis. Je suis et je te parle. Je t'écris. Moi, Natasha.

« Ils marchaient comme des Indiens. »

Je trouve que cette image est exceptionnelle. Cette phrase, cette dénomination rappellent les contes et les légendes qui habitent le territoire imaginaire et culturel québécois comme quelque chose de lointain et d'aérien.

« Ils marchaient comme des Indiens. »

Quoi de plus magnifique ? Une image d'hommes qui marchent, qui savent marcher, cette époque où les hommes savaient considérer la terre, les territoires d'Amérique, qui en rêvaient comme on rêvait de la femme de sa vie que l'on n'avait pas encore rencontrée. Pour certains de ces coureurs de bois que j'évoque, les terres étaient ces femmes de leur vie qu'ils attendaient depuis si longtemps.

Tu sais, dans un passé pas si éloigné, mais assez lointain tout de même (cela remonte peut-être aux grands-parents de mes grands-parents), à l'époque où la spiritualité était partie intégrante de la vie quotidienne, les couples, chez les Innuat, étaient des couples définitifs. Dans le couple traditionnel, il y avait l'homme chasseur et la femme clan. Le clan était matrilineaire. Notre spiritualité était animiste. Joséphine Bacon, poétesse grandiose dont tu as certainement entendu parler, Innu de Pessamit elle aussi, raconte souvent devant son auditoire qu'à l'époque, la femme préparait elle-même les vêtements d'apparat de son mari lorsqu'il partait à la chasse. La croyance était qu'une Femme de l'espace habitait les territoires de chasse, le Nutshimit. Elle était l'Esprit du territoire. Elle était en contact direct avec les esprits maîtres des animaux, des troupeaux, des volées d'oiseaux. Les femmes habillaient donc leurs hommes dans leurs plus beaux accoutrements en vue de la rencontre avec la Femme de l'espace. Les Innu Ishkueut rêvaient à ces vêtements la nuit et, le jour, elles en confectionnaient les tissus. Si elles

rêvaient à des motifs, elles les dessinaient sur les manteaux le lendemain. Il fallait que leurs hommes soient beaux et plaisent à la Femme de l'espace pour assurer une bonne chasse à toute la communauté. Si elles avaient réussi, les hommes revenaient avec du gibier en abondance. Et on faisait la fête, on faisait le « makusham », pour remercier chaque esprit qui avait accompagné les chasseurs et gardé le clan, également. Chaque génération apprenait à être reconnaissante pour ce qu'elle obtenait et pour s'assurer de l'obtenir encore.

Je crois pour ma part que beaucoup trop de Québécois n'ont aucune idée de leur héritage millénaire. Je ne veux pas parler de l'héritage autochtone. Bien que oui, peut-être, dans le sens du mot « autochtone » lui-même, qui désigne « celui qui habite en son lieu d'origine ». Je veux surtout parler de l'héritage du territoire lui-même. La mémoire, la transmission de l'environnement à l'être humain. Étrangement, je découvre, en recherchant sur Internet la définition du mot « autochtone », que, dans la mythologie grecque, un « autochtone » est un enfant né spontanément de la terre, sans parents. Si les Indiens d'Amérique sont des enfants nés spontanément de la terre, sans parents, cela veut dire qu'il faut les apprivoiser, les adopter. Ce n'est pas pour rien, j'imagine, que les « Indiens » de l'époque ont été désignés comme « les prunelles » de la Reine d'Angleterre. Noir sur blanc.

Un héritage est une porte de sortie vers la liberté. L'héritage autochtone dont on parle tant dans les médias, les réseaux sociaux et les films qui se font actuellement sur l'identité québécoise, je ne suis pas sûre qu'il faille absolument l'accrocher sur des fourrures, des raquettes, des perles de verre et des ceintures fléchées... Si la guerre éclatait demain, si le pays était rasé par des feux de forêt, si les villes étaient détruites, que resterait-il donc de cette identité ? Qu'advviendrait-il de cet héritage ?

Je crois pour ma part que l'héritage réside dans les perceptions et les conceptions de l'univers que les générations précédentes nous ont transmises. L'idée de la connaissance n'est-elle pas indissociable de celle de la transmission ? Mais composer avec son héritage individuel et assumer son héritage collectif sont deux choses différentes sur lesquelles nous pourrions réfléchir ensemble. Comme les Métis qui, à l'époque, ont réalisé qu'ils étaient nombreux à avoir un père d'origine européenne et une mère indigène et qui, ce faisant, ont décidé de s'unir pour se proclamer « peuple ». Ils étaient conscients des richesses culturelles que leur double origine leur permettait d'assembler, de mettre en commun. Alors, la question se pose : si les Québécois réalisent qu'ils ont un héritage autochtone, donc de la terre, plus important qu'ils le pensaient, que pouvons-nous faire de cet héritage ? Quels artefacts, quelles manières de penser pourrions-nous assembler pour mieux nous unir et nous compléter ?

Dans ta dernière lettre, tu me rapportes le commentaire de ta grand-mère au sujet de ton grand-père en ce qui a trait à la couleur de sa peau et de ses cheveux. Ma réaction a été de trouver ça tellement normal! Nous, chez les Innuat, on le voit dans les yeux de plusieurs Québécois. On reconnaît tout de suite ce regard qui nous est familier. On se ressemble. En avril dernier, lorsque j'étais à Chicoutimi en résidence d'écriture, je sortais travailler dans les cafés. C'était la première fois que je passais autant de temps à Saguenay. Or, je n'avais jamais remarqué à quel point les Québécois avaient des traits autochtones aussi évidents comme les cheveux noirs, les sourcils épais, les yeux en amandes, les pommettes saillantes. Bien sûr, tout le monde ne correspondait pas à cette description, mais la majorité des personnes que je croisais possédaient ces « marques du temps ». Il y a eu tellement de mélanges au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Les Innus ont eux-mêmes du sang de Canadiens français, d'Écossais, d'Irlandais, d'Abénakis, de Malécites. Et pourtant, même si chacun porte en lui le sang de l'autre, il y a toujours beaucoup de racisme entre les Autochtones et Allochtones dans les régions éloignées des grands centres.

Tu écris que « peut-être, un jour, ces similitudes serviront de base à une compassion et une compréhension mutuelles ». J'en suis convaincue. Je crois qu'à partir de maintenant, prendre conscience de l'histoire de nos relations et s'interroger sur leur état actuel, sur les circonstances ayant mené à cet état, sont les premières bases de ce que l'on peut lancer dans l'espace public, par l'intermédiaire des réseaux sociaux, des médias, des écoles, etc.

Un jour, peut-être, les Québécois se souviendront ou comprendront ce que signifie réellement « marcher comme un Indien ». Marcher dans ses souliers. Je crois que viendra bientôt le jour où l'« Indien » invitera le Blanc à faire route avec lui. Et celui-ci constatera peut-être qu'il est plus confortable de marcher dans les chaussures qui n'emprisonnent pas les pieds. Des chaussures qui sont adaptées au territoire, forgées par lui. Et qui leur apportent la liberté.

Ils marchaient comme des Indiens

sur la route de la réparation

le temps nous dira

le temps nous dira

s'ils auront fait bonne route.

...si nous ferons bonne route ensemble avec ces lettres, mon ami.

À tout bientôt.

Tshima minukuamin kie tshin,

Natasha

P. S. Voilà, j'ajoute une réponse : « kie tshintshin » signifie « toi aussi ». Je t'avais dit « nin » pour « moi »; « tshin », c'est « toi » et « tshinanu », « nous ensemble ».

Chère Natasha,

Tu as raison. Les Québécois sont loin d'être des Français et leur identité est intimement liée à celles des Autochtones. Il est peut-être temps de célébrer ce métissage et de reconstruire nos imaginaires afin d'y intégrer davantage l'héritage autochtone.

Depuis que ma grand-mère m'a parlé de ces cousins qui « marchaient comme des Indiens », j'ai beaucoup observé comment les gens marchent, partout dans le monde. D'ailleurs, j'ai fait des recherches là-dessus – plus précisément, sur notre façon de courir – et j'ai découvert que la course a joué un rôle majeur dans l'évolution des êtres humains. Selon les recherches scientifiques, les humains ont évolué tels qu'ils sont aujourd'hui (c'est-à-dire avec de longues jambes et peu de poils) pour pouvoir chasser en courant, car très peu d'espèces ont l'endurance de courir comme on le fait. Les études démontrent par ailleurs que les êtres humains n'ont jamais couru sur le talon avant l'invention de la grosse semelle que l'on trouve depuis une cinquantaine d'années dans les chaussures de course. On courait sur le bout du pied – pour ne pas se blesser, pour être plus agile. D'ailleurs, si on essaie de se déplacer dans le bois sans semelles épaisses, il faut « marcher comme les Indiens ». Les seuls qui ne le font pas sont ceux qui portent des semelles suffisamment épaisses pour isoler leurs pieds du sol. Les études démontrent aussi que plus la semelle est épaisse, plus nos pieds s'atrophient et plus on se blesse.

Depuis ma dernière lettre, j'ai continué à réfléchir à la question des similitudes entre nos cultures et j'ai réalisé que, pour se comprendre, il faudrait tout de même qu'on examine les différences qui existent entre les deux. J'ai écrit que les Québécois ont

beaucoup plus en commun avec les Autochtones qu'ils ne le pensent et que la souffrance des Autochtones leur rappelle peut-être leur propre souffrance, leur propre passé. Les deux peuples se sont battus contre l'Empire britannique pour préserver leur identité; les deux peuples ont connu la misère et la pauvreté, même si les Québécois se sont progressivement affirmés en tant que peuple et occupent désormais des positions de pouvoir qui les placent à leur tour dans une relation de « colonisateurs » vis-à-vis des Autochtones. Le colonialisme québécois qui existe aujourd'hui n'est plus de nature politique à proprement parler, mais transite essentiellement par l'économie et aussi beaucoup, encore, par les mœurs et la culture.

Il est très important de souligner que les traumatismes vécus par chacun des deux peuples ne sont pas de même nature et de même importance. On parle souvent de changements que l'on souhaiterait voir advenir, mais on ne sait pas parler intelligemment des traumatismes du passé. Quand tu as décrit ta famille, j'ai bien compris l'effet de traumatismes sur les différentes générations. Aux États-Unis, j'ai souvent entendu des Blancs dire que leur famille avait travaillé fort pour améliorer leur vie et demander pourquoi les Noirs n'en faisaient pas autant. J'ai entendu des Québécois parler de la même manière des Autochtones.

C'est trop simple. Il faut que les Blancs reconnaissent à quel point notre société a pu détruire les familles autochtones. Récemment, je lisais le livre de Bev Sellars, chef de la Première Nation de Xat'sull, en Colombie-Britannique. Le titre de son ouvrage est *They Called Me Number One (Ils m'appelaient numéro 1)*³¹ car, quand elle vivait en pensionnat, elle avait été identifiée par ce numéro et celui-ci l'a suivie toute sa jeunesse. Ses professeurs n'utilisaient jamais son véritable nom, toujours son numéro. Elle souligne que tous les membres de sa famille, y compris ses grands-parents, se souvenaient eux aussi de leur numéro de pensionnat, même des années plus tard. Elle parle des sévices et de la violence, et elle explique qu'elle se trouvait dans le pensionnat avec certains de ses frères et sœurs, mais que, comme ils n'avaient pas le même âge, ils ne se voyaient presque jamais. Dans les dortoirs, ils n'avaient pas le droit d'aller chercher du réconfort les uns auprès des autres, et ils ne voyaient leurs parents que quelques jours durant l'été et l'hiver. Ils sont quasiment devenus des étrangers.

L'importance de la famille pour la stabilité sociale est immense. Les Allochtones qui n'ont pas de famille stable peuvent au moins ressentir une certaine appartenance à

³¹ Bev Sellars, *They Called Me Number One: Secrets and Survival at an Indian Residential School*, Vancouver, Talonbooks, 2012.

la société majoritaire; ils s’y sentent d’emblée acceptés. À l’inverse, de nombreuses minorités ont intériorisé que, même si elles faisaient un effort, elles ne seraient pas acceptées ou alors qu’elles devaient faire plus d’efforts que les Blancs pour n’obtenir qu’une fraction du respect qui leur est automatiquement témoigné. Plusieurs études ont démontré l’effet du découragement sur les individus, combien ce sentiment peut leur couper les ailes.

Le traumatisme est cellulaire. Comme tu l’as écrit. Il est inscrit dans notre ADN. Il circule dans notre corps. Guérir d’une famille brisée – je peux en attester – prend du temps. Guérir des générations de familles détruites, des générations de pères et de mères qui ont vu leurs enfants volés par le gouvernement, qui ont senti qu’ils n’étaient pas respectés par la société, qui ont été violés et systématiquement agressés parce qu’ils n’étaient pas d’origine européenne : comment est-ce possible ? Par où commencer pour se reconstruire ?

Du côté des Allochtones, on pourrait commencer par arrêter de blâmer les victimes pour la douleur qu’elles ressentent. J’ai trop souvent entendu des Blancs dire que les Autochtones, ou les Noirs, devraient laisser leurs souffrances dans le passé et changer leur vie – comme si c’était chose facile ! Cette compréhension de la situation est cérébrale et ne tient pas compte du fait que le traumatisme est d’abord et avant tout viscéral. On peut vouloir oublier ce traumatisme, mais il est en nous, il fait partie de nous. Et même si les Autochtones essaient de l’oublier, notre société le leur rappelle constamment.

Ceux qui offrent des solutions faciles ou qui répètent des phrases réductrices et racistes ne comprennent pas qu’une personne peut être paralysée par ses blessures. Je crois beaucoup au pouvoir de l’imagination. Il faut juste prendre le temps d’imaginer la vie de l’autre. Sinon, on en parle sans mesurer l’effet brutal que nos paroles peuvent avoir sur elle.

Natasha, plus tôt, on a parlé du silence, mais tu n’es pas silencieuse. La blessure ne t’a pas laissée sans mots. Tu es une artiste multidimensionnelle – écrivaine, poétesse, actrice et aussi militante. Comment es-tu parvenue à trouver la force de parler et de partager ?

Et dans ta dernière lettre, tu as écrit que la rage de mon père te rappelle quelque chose – une ombre que tu perçois parfois dans ta communauté. Comment est-ce que tu perçois et comprends cette ombre ?

J’ai mille questions. C’est pour cette raison qu’on a cet échange épistolaire, non ?

lame uenepeshish,

Deni

(Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine, *Kuei, je te salue : conversation sur le racisme*, Montréal, Les Éditions Écosociété, 2016, p. 39-47.)



EXPLORATION DU TEXTE

COMPRÉHENSION ET INTERPRÉTATION

LETTRE DE NATASHA À DENI

1. On sait que les Premiers Peuples entretiennent une relation particulière avec leur environnement naturel. Tâchez de définir cette relation, et expliquez comment les pratiques culturelles innues évoquées par Natasha Kanapé Fontaine témoignent de cette relation.

2. Qu'est-ce que *l'héritage* signifie pour Natasha ? Pourquoi dit-elle qu'il est une « porte de sortie vers la liberté » ?

3. Qu'est-ce que Natasha Kanapé Fontaine entend par « assumer son héritage collectif » ?

4. Quelle serait la première chose à faire, selon l'autrice, pour favoriser un rapprochement entre Autochtones et allochtones ? (Vous pouvez citer le texte).

LETTRE DE DENI À NATASHA

1. Comment les Québécois devraient-ils agir, selon l’auteur, pour valoriser leur identité particulière ?

2. Quels rapprochements Deni Ellis Béchard fait-il entre l’histoire des Québécois et celle des Autochtones ?

3. Pourquoi dit-il que « les traumatismes vécus par chacun des deux peuples ne sont pas de même nature ni de même importance » ?

4. Quelle est la particularité du colonialisme québécois d’aujourd’hui, selon Deni Ellis Béchard ? Expliquez son point de vue.



PRODUCTION ET INTERACTION ÉCRITE

UNE LETTRE À NATASHA ET DENI

« PAR OÙ COMMENCER POUR SE RECONSTRUIRE ? »

Tâche : Motivé.e par votre lecture des échanges entre Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine, vous décidez de leur écrire une lettre (d'environ **550 mots**) pour leur suggérer des solutions au sujet du rapprochement entre les Autochtones et les allochtones.

UNE LETTRE, C'EST QUEL TYPE DE TEXTE ?

Le contenu, le ton et l'organisation d'une lettre changent bien évidemment selon le message que vous souhaitez transmettre et les destinataires de ce message. Dans le cas présent, il s'agira d'un texte à la fois expressif et argumentatif.

UN TEXTE EXPRESSIF

Votre lettre comportera des éléments expressifs, puisque vous adopterez un point de vue subjectif. Vous exprimerez, au « je », des pensées et des idées personnelles, et le point de départ de cette lettre est une réaction affective : vous tenez à montrer que ce sujet vous touche, vous interpelle, et vous avez à cœur d'apporter votre contribution à ce projet de rapprochement.

Rappelons brièvement les caractéristiques du texte expressif³².

Dans un texte expressif, on trouve :

- des indices de la 1^{re} et de la 2^e personne du singulier ou du pluriel;
- des adverbes ou expressions qui traduisent des nuances personnelles : « peut-être », « sûrement », « sans doute », « il me semble que », « certainement », etc.
- des adjectifs qui décrivent la vision de l’auteur ou de l’autrice : inacceptable, formidable, terrible, certain, admirable, catastrophique, remarquable, etc.;
- des phrases exclamatives et interrogatives – mais attention, trop d’émotions peuvent nuire au message qu’on veut transmettre !

UN TEXTE ARGUMENTATIF

Enfin, votre lettre comportera également des éléments du texte argumentatif, puisque vous devrez défendre vos propositions. Vous devrez convaincre les deux auteurs de la valeur de vos idées.

Il vous faudra **expliquer** les solutions que vous proposez et les défendre au moyen d’**arguments** solides.

- **Définissez** clairement votre projet.
- **Pourquoi** proposez-vous telle ou telle solution ? À quel besoin ou à quel problème particulier cette solution répond-elle ?
- **Expliquez** quelles sont les modalités de cette solution, comment la mettre en œuvre, concrètement.
- Quelles pourraient être les **conséquences** positives des idées que vous proposez ?
- En quoi la solution que vous proposez correspond-elle à un besoin **concret** ?

³² Adapté de Archambault, Duval, Henrichon et Popica (2016).

- En quoi cette proposition est-elle **facilement réalisable** ?
- **Illustrez** vos propos, donnez des **exemples**, faites des **comparaisons**.

LA STRUCTURE DE LA LETTRE

Comme dans n'importe quel type de texte où l'on présente des idées, il faut les organiser pour rendre le message le plus clair et le plus cohérent possible.

L'INTRODUCTION

Dans une première partie, vous prenez contact avec vos interlocuteurs et vous expliquez le but de votre lettre. Qu'est-ce qui vous amène à écrire à Natasha et Deni ? Pourquoi est-ce que cette question vous interpelle ? Que leur proposez-vous ?

Comment vous adresserez-vous à vos destinataires ? Généralement, l'appellation « cher » ou « chère » est déconseillée lorsqu'on écrit à quelqu'un qui ne nous est pas proche. Le simple « Madame » ou « Monsieur » peut toutefois sembler un peu froid à certains... À vous de trouver la formule d'appel idéale, ni trop familière, ni trop « officielle » !

LE DÉVELOPPEMENT

Imaginez une ou deux solutions **concrètes et réalisables à votre échelle (par vous ou vos pairs), qui concerne votre communauté** pour apporter votre contribution à un rapprochement entre Autochtones et allochtones. Développez vos propositions en les organisant par paragraphe.

Rappelons la structure d'un paragraphe classique :

1. Idée énoncée
2. Idée expliquée
3. Idée illustrée
4. Idée résumée

LA CONCLUSION

Dans cette partie, vous revenez au thème fondamental de votre lettre : le rapprochement entre les Autochtones et les allochtones. Exprimez-vous sur le sujet, formulez un souhait général sur votre contribution à ce grand projet. Puis, prenez congé de vos destinataires, en utilisant une des formules d'usage ci-dessous, ou une autre formule de votre cru qui vous semblera adéquate.

- Recevez, xyz, mes salutations distinguées
- Je vous prie de recevoir, xyz, mes plus cordiales salutations
- Sincères salutations
- Cordialement vôtre
- Bien à vous

VOCABULAIRE

Dans l'atelier portant sur les lettres de Natasha Kanapé Fontaine et de Deni Ellis Béchard, vous avez été amenés à découvrir et à cerner un vocabulaire et des concepts spécifiques au sujet abordé. Assurez-vous, dans votre lettre, de réutiliser au moins 10 mots ou expressions provenant de ce lexique, reproduit ci-dessous.

autochtone	sagesse	colonialisme
allochtone	sacré(e)	colonisateur
métis/métissage	animiste (ou animisme)	société majoritaire
héritage	nourricier, nourricière	espace public
territoire	nomade	préserver
enraciné(e)	traumatisme	guérir

GRILLE D'ÉVALUATION

INTRODUCTION Les causes et les objectifs de la lettre sont pertinents et clairement identifiés. 0 2 4 6 8 10	/10
DÉVELOPPEMENT Les solutions proposées sont concrètes, réalisables au sein de la communauté, inventives et originales. 0 2 4 6 8 10 L'étudiant.e les explique clairement au moyen de procédés appropriés. 0 2 4 6 8 10 L'étudiant.e défend ses propositions avec des arguments solides et clairs. 0 2 4 6 8 10 Les idées sont bien organisées, et les transitions sont soignées. 0 2 4 6 8 10	/40
CONCLUSION L'étudiant.e effectue un retour habile à l'objectif fondamental de la lettre. 0 2 4 6 8 10	/10
LANGUE L'étudiant.e. observe l'orthographe d'usage et grammaticale, la syntaxe et la ponctuation. (-0,5 point par faute) /30 VOCABULAIRE L'étudiant.e a su exploiter le vocabulaire et les concepts expliqués dans l'atelier préliminaire. Il ou elle a utilisé correctement 10 mots parmi le vocabulaire fourni dans les consignes. (1 point par mot) /10	/40



LE CERCE DE LECTURE

OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE

OBJECTIFS DE COMMUNICATION

- Comprendre des textes de natures différentes portant sur l'identité et les relations interculturelles.
- S'exprimer sur l'identité et les relations interculturelles.
- Résumer oralement un texte.
- Poser des questions à propos d'un texte lu.
- Répondre à des questions portant sur un texte lu.
- Donner son avis sur la signification d'un titre.
- Rédiger un paragraphe explicatif.
- Rédiger la définition d'un mot.
- Coopérer à la rédaction de textes en équipe.

OBJECTIF LINGUISTIQUE

- Utiliser du vocabulaire sociologique associé à l'identité et aux relations interculturelles.

OBJECTIFS SOCIOCULTURELS

- Prendre conscience des problématiques liées aux échanges interculturels.
- Prendre conscience des préjugés et du racisme entretenus à l'égard des minorités visibles, et des conséquences de ces comportements.
- Manifester de l'ouverture à discuter de l'identité individuelle et de l'identité collective.
- Développer sa capacité à dépasser la frontière de ses perceptions et représentations de l'Autre et de sa culture.
- Faire preuve d'habileté à interagir efficacement avec des individus de cultures différentes de la sienne.
- Collaborer au processus de médiation interlinguistique.

TEXTE 5: DE QUELLE ORIGINE ÊTES-VOUS ?



ANTICIPATION

COMPRÉHENSION ORALE

DE QUELLE ORIGINE ÊTES-VOUS ?

Where are you from?, De quelle origine êtes-vous, ¿De dónde eres ?, Di dove sei ? De ce origine esti ?... Voici une question qu'on entend fréquemment dans les conversations ordinaires dans toutes les langues.

Avant de regarder la vidéo.

Pensez-vous que poser la question ci-dessus permet de briser la glace, de rendre la conversation plus agréable ? Justifiez votre réponse.

OUI. Justifiez.

NON. Justifiez.

Regardez la vidéo suivante :

<https://www.youtube.com/watch?v=DWynJkN5HbQ>

Répondez aux questions :

1. Qu'est-ce qui rend problématique la conversation entre les deux personnes ?

2. Quelle est la réaction de la jeune fille aux premiers commentaires du jeune homme ?

3. Quelle est la réaction du jeune homme aux commentaires de la jeune fille ?

4. Qu'est-ce qui vous frappe dans la réaction finale du jeune homme ?

INTRODUCTION AU TEXTE

QU'EST-CE QUE LE NATIONALISME ?

Avant que vous vous plongiez dans la lecture du texte, il serait bon de se pencher sur le terme NATIONALISME, puisqu'il s'agit d'un concept complexe aux définitions nombreuses. Voici les définitions qu'en donne le journal Le Monde diplomatique :

Le nationalisme affirme la prédominance de l'intérêt national par rapport aux intérêts des classes et des groupes qui constituent la nation ou par rapport aux autres nations de la communauté internationale. Historiquement, il a pris deux orientations différentes, voire opposées : celle d'un processus de libération visant l'indépendance d'un pays sous domination étrangère (coloniale) ; dans ce cas, il est la prise de conscience d'une communauté de former une nation en raison des liens historiques, sociaux, culturels qui unissent les membres de cette communauté et qui revendiquent le droit de former une nation autonome. Il s'appuie alors sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Mais il peut être également une idéologie dominatrice, xénophobe et raciste, subordonnant tous les problèmes de politique intérieure et extérieure au développement et à la domination hégémonique de la nation, comme ce fut le cas pour le fascisme et le nazisme.

Ajoutons à cela quelques définitions du Centre National de Recherches Textuelles et Lexicales.

1. Courant de pensée fondé sur la sauvegarde des intérêts nationaux et l'exaltation de certaines valeurs nationales.
2. Doctrine, mouvement politique fondé sur la prise de conscience par une communauté de former une nation en raison des liens ethniques, sociaux, culturels qui unissent les membres de cette communauté et qui revendiquent le droit de former une nation autonome.
3. Courant de pensée qui exalte les caractères propres, les valeurs traditionnelles d'une nation considérée comme supérieure aux autres et qui s'accompagne de xénophobie et/ou de racisme et d'une volonté d'isolement économique et culturel.
4. Doctrine qui fonde son principe d'action sur ce courant de pensée, et qui subordonne tous les problèmes de politique intérieure et extérieure au développement, à la domination hégémonique de la nation.

Après la lecture de l'article, tentez de dire quelle(s) définition(s) s'applique(nt) le mieux au nationalisme dont il est question dans le texte.

QUI EST L'AUTRICE ?

Speranta Dumitru est maîtresse de conférences en sciences politiques à l'Université Paris 5 Paris Descartes et membre du CERLIS, CNRS. Elle codirige le projet « Théories politiques de l'immigration et nationalisme méthodologique » (IDEX, USPC, 2013-2016) et est responsable du projet « Migration et développement humain ».



DE QUELLE ORIGINE ÊTES-VOUS ? BANALISATION DU NATIONALISME MÉTHODOLOGIQUE

1 Dans les conversations quotidiennes, il est fréquent de demander à son interlocuteur d'où il « vient » ou quelle est son « origine »¹. C'est une question qui donne lieu à des interprétations divergentes. D'un côté, la question est perçue, notamment par la personne qui l'adresse, comme *bienveillante* et motivée par les meilleures intentions : le souci de connaître son interlocuteur, de s'intéresser à son « univers » et de mettre en valeur les qualités de son « origine ». Mais, d'un autre côté, la question est analysée comme une assignation autoritaire à l'altérité : elle suppose que l'interlocuteur « vient » forcément de quelque part et ne lui laisse d'autre choix, dans la conversation, que de clarifier cette altérité assignée. Une littérature abondante analyse cette question, ainsi que les allusions répétées aux « origines » faites au cours des conversations ordinaires, comme un type de *micro-agression raciale*². Entre bienveillance et agression, la divergence est donc profonde : comment en rendre compte ?

2 Cet article examine le statut illocutionnaire, c'est-à-dire le type d'acte que l'on accomplit en demandant à quelqu'un ses « origines ». Nous allons définir ce statut comme une demande qui vise à *obtenir des informations à caractère personnel auprès de son interlocuteur*. Une telle approche de la question des « origines » a l'avantage d'être descriptive, tout en étant compatible avec des évaluations divergentes. Car si d'ordinaire les demandes d'informations personnelles sont considérées comme indiscretes et soigneusement évitées dans la conversation, elles peuvent être ressenties comme une agression lorsqu'elles sont adressées sans réserve. A l'inverse, si une sympathie soudaine s'installe entre les interlocuteurs, des questions personnelles que l'on qualifie habituellement d'indiscretes apparaissent comme excusables, voire bienvenues.

3 L'objectif de cet article est d'expliquer comment un type de question qui est habituellement évité a pu se transformer en « norme » de conversation. La fréquence de l'intérêt pour les « origines » dans les conversations ordinaires, ainsi que l'insistance à obtenir des informations de plus en plus personnelles et détaillées, révèlent un phénomène intéressant : un renversement ponctuel des règles de politesse au cours duquel l'indiscrétion devient la norme et les tentatives de l'esquiver des gestes impolis.

Tout se passe comme si les règles habituelles de la conversation s'inversaient et, comme dans un négatif photographique, l'interdit devenait un droit et la conduite réservée une offense.

4 À quoi ce renversement peut-il être dû ? Dans cet article, nous évaluerons deux hypothèses : la micro-agression raciale et le nationalisme méthodologique. Nous soutiendrons que la seconde hypothèse a un pouvoir explicatif plus grand que la première. Nous montrerons que l'hypothèse de la micro-agression raciale est corroborée par les données de l'enquête *Trajectoires et origines* menée en France, mais que cette hypothèse n'explique pas pourquoi la question des « origines » est adressée à des personnes qui ne sont pas racialisées. Nous soutiendrons en revanche que le nationalisme méthodologique permet d'expliquer pourquoi une large gamme de caractéristiques personnelles (apparence physique, mais aussi façons de parler, de s'habiller, noms à consonance particulière) suscite l'intérêt pour les « origines ». Le nationalisme méthodologique est une façon de concevoir le monde humain comme fondamentalement divisé en groupes stéréotypés, homogènes à l'intérieur³. Mais à la différence d'autres types de groupisme⁴, y compris racialement construit, le nationalisme est souvent territorialisé : chaque groupe stéréotypé est associé à un territoire. La question des « origines » est posée à chaque fois que des caractéristiques personnelles (apparence physique, façons de parler, etc.) ne correspondent pas à l'image du groupe stéréotypé comme étant « d'ici ». Les personnes sont alors supposées « venir » « d'ailleurs » ou avoir une « origine ». La persistance de cette question dans les conversations ordinaires », après maints essais et erreurs, indique que la dissonance est toujours résolue en faveur du stéréotype, ce qui nous conduit à conjecturer que le cortège des questions personnelles qui suit la question des « origines » cherche à altérer l'interlocuteur. La thèse de cet article est que l'importance de l'intérêt pour les « origines » dans la vie de tous les jours et la difficulté à en percevoir le caractère problématique indiquent une banalisation du nationalisme méthodologique.

5 Cet article est organisé en trois sections. Dans la première section, nous montrons que si les questions personnelles sont habituellement évitées, ce n'est pas parce qu'elles appartiennent au domaine de l'intime ou parce que l'interlocuteur y perdrait la face, mais parce que le questionneur souhaite diminuer le niveau de contrainte qu'il imposerait ainsi à son interlocuteur. Dans la deuxième section, nous montrons que la question des « origines » constitue une véritable anomalie : le questionneur non seulement ne souhaite pas diminuer le niveau de contrainte, mais exige des informations de plus en plus personnelles, de façon autoritaire, insistante, et sans se montrer embarrassé. L'embarras est en revanche transféré à l'interpellé qui se soumet, dans la plupart des cas, à l'interrogatoire. Cette pratique est documentée au travers d'une revue de littérature

multinationale : aux États-Unis, en Grande Bretagne, en Suède, en Allemagne, en Australie, etc., la question des « origines » est partout pratiquée de la même manière et est partout analysée comme une micro-agression⁵. La troisième section compare l'hypothèse de la micro-agression raciale à celle du nationalisme méthodologique et conclut que la seconde offre une meilleure explication à la prééminence de la question des « origines » dans les conversations quotidiennes.

Pourquoi évite-t-on les questions indiscrètes ?

6 On affirme parfois que la question des « origines » ne serait pas embarrassante *en soi* puisqu'elle pourrait constituer une occasion de célébrer la différence⁶. Observons d'abord qu'il est rare d'entendre le même argument à propos de questions similaires. Bon nombre de questions personnelles qui pourraient constituer des occasions de célébrer les différences sont considérées comme indiscrètes et habituellement évitées. Il serait en effet curieux de demander à une personne que l'on connaît à peine « quel âge avez-vous ? » ou « croyez-vous en Dieu ? », « quelle est votre orientation politique ? » ou « combien gagnez-vous ? » sous prétexte que l'on souhaite célébrer les différences entre les générations, entre les croyants et les athées, entre la gauche et la droite ou entre les riches et les pauvres.

7 Pourquoi se prive-t-on de tant de célébrations de la différence ? Pour quelles raisons certaines questions sont appelées « indiscrètes » et sont donc évitées ? À ces questions, on peut être tenté de répondre en utilisant le concept de « face » élaboré par Erving Goffman et repris par certaines théories de la politesse linguistique : les questions indiscrètes sont évitées parce qu'elles menacent l'interlocuteur de perdre la face⁷. Toutefois, nous privilégierons ici une explication plus simple qui utilise le concept moins discutable de « contrainte » : les questions indiscrètes sont évitées en raison du degré élevé de contrainte qu'elles imposent sur le locuteur. Nous montrerons que le degré de contrainte, que les questions indiscrètes possèdent *intrinsèquement*, provient de trois sources : la forme interrogative, le caractère personnel de l'information demandée et l'aspect souvent fermé de la question. Examinons-les une par une.

8 De manière générale, toute question implique l'exercice d'une contrainte sur l'interlocuteur. Lorsque nous conversons, nous accomplissons différents types d'actes, que John Austin a baptisés actes de langage⁸. Les questions sont des actes de langage *directifs*⁹. Par exemple, poser la question « Y a-t-il du sel ? », c'est demander soit qu'on nous informe sur l'existence du sel sur la table, soit qu'on nous passe le sel. Dans les deux cas, nous essayons de contraindre l'interlocuteur, c'est-à-dire de faire en sorte que celui-ci accomplisse une action qu'il n'aurait pas accomplie autrement

, à savoir s'exprimer sur l'existence du sel ou nous passer le sel. Que cette contrainte soit anodine ou pénible, réussie ou ratée, elle est intrinsèque à notre acte de langage car les questions et les réponses forment des paires adjacentes par lesquelles un interlocuteur oblige un autre¹⁰.

9 Bien que ce type de contrainte puisse paraître négligeable, nous faisons souvent des efforts, dans nos conversations, pour en adoucir la force. Cette tendance apparaît plus clairement lorsque nous voulons montrer le *respect* que nous accordons à nos interlocuteurs. Par exemple, nous évitons d'interpeller nos supérieurs hiérarchiques à table par un « y a-t-il du sel ? ». Pour leur montrer du respect, nous utilisons des marqueurs linguistiques, comme le conditionnel ou des locutions : « *pourriez-vous* me passer le sel, *s'il vous plait* ? ». Mais si nous voulons être encore plus polies, nous éviterons tout simplement la forme interrogative, en lui préférant une proposition affirmative, « j'ajouterais volontiers un peu de sel », que nous prononcerions en regardant le sel. Choissant une formule indirecte, qui porte sur nous-mêmes, nous protégeons notre interlocuteur en lui signifiant qu'il garde la liberté de nous rendre ce service ou non. Le respect n'est évidemment pas réservé aux supérieurs hiérarchiques, mais cet exemple montre que plus nous voulons être *respectueux*, plus nous nous soucions de *diminuer la contrainte* que nos questions imposent à autrui.

10 Les questions que nous appelons « indiscrètes » semblent avoir un niveau de contrainte que les marqueurs linguistiques n'arrivent pas à diminuer. Par exemple, des questions comme « me permettez-vous de connaître votre âge, s'il vous plaît ? » ou « je serais heureuse de connaître votre salaire » ne font qu'ajouter du ridicule à l'embarras. Elles restent tout à fait indiscrètes. Comme la discrétion est parfois définie comme « attitude qui veille à ne pas gêner les autres, à ne pas s'imposer ; retenue, réserve, tact¹¹ », il semble que la seule façon de ne pas s'imposer est d'*éviter* de poser de telles questions. Quelles propriétés auraient les questions indiscrètes pour les rendre plus contraignantes que les demandes de sel à table ?

11 Les questions indiscrètes cumulent souvent deux sources de contrainte. Nous pouvons définir une question indiscrète comme une *demande d'obtenir une information personnelle relativement précise*. La première source de contrainte tient donc à l'objet de la question : elle vise à obtenir une information à caractère personnel que l'interlocuteur aurait eu le droit de ne pas dévoiler. La seconde source tient au choix de réponses que la question laisse à l'interlocuteur : pour obtenir des informations « relativement précises », la question doit être relativement fermée. Une question est fermée lorsqu'elle est satisfaite par un nombre limité de réponses correctes. Par exemple, la question « Quel âge avez-vous ? » est une question fermée, la seule réponse appropriée s'exprimant

généralement par un chiffre¹². En revanche, la question « comment allez-vous ? » est une question ouverte : le répondant a la liberté de répondre brièvement (« Bien. Et vous ? ») ou de rapporter, s'il le souhaite, les informations personnelles ou impersonnelles de son choix (« Bien, mais l'hiver est particulièrement rude cette année »). Par son caractère relativement imprécis, la question « comment allez-vous ? » est moins contraignante que la question « quel âge avez-vous ? », même si les deux questions représentent des demandes d'information personnelle.

12 On comprend désormais pourquoi les questions indiscrètes sont évitées : par leur visée personnelle et par leur caractère fermé, ces questions sont *en soi* embarrassantes. Certaines questions indiscrètes sont plus embarrassantes que d'autres : plus l'information personnelle que nous sollicitons est telle que la personne ne l'aurait pas communiquée, plus notre question est embarrassante. De même, plus l'information que nous sollicitons est précise, plus l'embarras que nous créons est important. L'exigence de précision vient donc renforcer la nature contraignante d'une demande d'information personnelle et aggrave l'embarras.

13 Notre définition de l'indiscrétion s'inspire, tout en la modifiant légèrement, de la définition de Georg Simmel. Celui-ci notait que « la discrétion ne se réduit en aucune façon à respecter simplement le secret d'autrui, son désir particulier de nous cacher telle ou telle chose, mais consiste à éviter de vouloir connaître tout ce que autrui ne nous révèle pas expressément¹³ ». Simmel souligne ainsi que l'indiscrétion d'une question ne dépend pas de la subjectivité du questionné, mais qu'elle qualifie la volonté du questionneur. Toutefois, sa définition semble trop large et a besoin d'être légèrement modifiée. La raison n'est pas qu'elle serait trop exigeante et nous demanderait d'éviter toute forme interrogative surtout en présence des personnes que l'on connaît peu et qui n'ont pas eu le loisir de nous révéler leurs intérêts¹⁴. La raison est qu'elle tend à qualifier d'indiscrètes un spectre trop large de questions. Par exemple, la question « je vous sers du vin ? » cherche à connaître ce qu'autrui ne nous révèle pas expressément sans être indiscrète. Dès lors, notre définition de l'indiscrétion conseille d'éviter seulement les demandes d'information *personnelle* et non toute information que l'interlocuteur n'a pas communiquée effectivement. Dans les deux cas, toutefois, l'objectif est d'éviter d'imposer à autrui des contraintes excessives.

14 Cette définition de l'indiscrétion permet d'expliquer pourquoi des questions aussi variées que celles qui portent sur l'âge, la religion ou le salaire sont évitées dans les conversations habituelles. Certes, ces interdictions ont été incorporées dans des conventions (« ne demande jamais l'âge, etc. ») qui facilitent l'apprentissage par les enfants. Mais le principe de l'interdiction ne réside pas dans la gêne qu'aurait

l'interlocuteur à dévoiler ces informations (âge, religion, etc.), mais dans la nature contraignante de toute requête d'information personnelle. Ce caractère contraignant explique aussi pourquoi même les personnes les plus tolérantes et prêtes à célébrer les différences se gardent de poser de telles questions. Elles ont conscience que la qualité morale du questionneur et la bonté de ses intentions ne changent pas le caractère contraignant d'une demande d'information personnelle. On peut d'ailleurs observer le contraire : plus une personne est aimable, plus elle évitera de poser des questions indiscrètes.

La question des « origines », une anomalie

15 À première vue, la question des « origines » est un cas d'indiscrétion comme les autres : elle vise à obtenir une information précise et personnelle auprès de son interlocuteur. Cependant, elle se distingue d'autres questions indiscrètes par le niveau inhabituel de contrainte que le questionneur s'autorise dans la conversation. Souvent, la question de l'« origine » est suivie d'un véritable interrogatoire avec des questions de plus en plus personnelles et de plus en plus détaillées. Lorsque les réponses ne correspondent pas aux attentes, l'échange devient agressif. Nous allons maintenant étudier chacun des éléments qui font de la question des « origines » une anomalie au regard des pratiques habituelles de la conversation.

16 Premièrement, si peu de regards sont plus inconvenants que celui qui fouille jusqu'au berceau d'une personne, la question des « origines » se distingue d'autres questions indiscrètes par le fait que des inconnus s'autorisent à la poser. Cet aspect est saisi par Geeta Kothari : « Cet homme [le barman] n'a aucune raison de me demander cela. Nous n'avions pas une conversation. Je ne suis pas son amie. À brûle-pourpoint, sans rien dire d'autre, il sent que c'est ok pour lui, un homme blanc, de me demander d'où je viens¹⁵. ». La familiarité avec laquelle elle est posée contraste avec la distance du lien interpersonnel.

17 Deuxièmement, à la différence d'autres questions indiscrètes, la question de l'« origine » a la particularité d'être souvent suivie par un torrent de questions personnelles. Elle semble en fait fonctionner comme un permis à l'indiscrétion. Une fois qu'on l'a posée, on s'autorise à s'intéresser à de nombreux sujets : les parents et la famille étendue, l'intensité des liens familiaux, la chronologie des événements personnels, les études, les langues parlées, les projets de retour ou d'installation durable. Comme le résume, dans une étude, une personne interviewée en Suède, il s'agit de « toutes sortes de questions personnelles qu'on n'oserait jamais poser aux Suédois¹⁶ ».

18 Troisièmement, les questions sont variées et souvent étonnantes. Par exemple, dans une étude sur des citoyens australiens ayant fui le Soudan, Kuol rapporte qu'il accepte habituellement de répondre qu'il « vient » du Soudan mais ajoute : « Et puis, ils me demandent encore : *êtes-vous heureux ici ?* [...] et ces questions me déçoivent parce que... et puis je me demande pourquoi cette personne me pose une telle question ... parce que c'est une question stupide, tu ne poses jamais cette question quand rien n'est arrivé¹⁷ ». Dans d'autres situations, les questions sont absurdes. Ariane Sherine, journaliste et écrivaine qui a toujours vécu à Londres, rapporte qu'après avoir détaillé que sa famille « venait » d'« Iran, d'Inde, d'Afrique, d'Amérique et d'Europe », on lui demande « d'Iran et d'Inde ! Et tu y retournes parfois ?¹⁸ ».

19 Quatrièmement, à la différence d'autres questions indiscretes, la question de l'« origine » est souvent accompagnée d'un déni et d'une exigence de précision. Ainsi, une réponse qui ne satisfait pas les attentes est suivie invariablement par la question « non, mais d'où venez-vous *vraiment* ? ». Si la résidence habituelle se trouve *vraiment* dans le pays de la question, l'exigence de précision se fait agressive, comme dans cet échange avec Patrik, un adulte suédois :

Étranger : Tu viens d'où ?

Patrik : Malmö.

Étranger : Ok. Mais d'où tu viens, d'origine ?

Patrik : Sölvesborg. En Blekinge.

(...)

Étranger : Ne joue pas aux cons, tu sais ce que je veux dire.

Patrik : Aha. J'ai été adopté de Corée quand j'avais neuf mois.

Étranger : La Corée du Nord ou du Sud ?

Patrik : Corée du Sud.

(...)

Étranger : Tu parles coréen ?

Patrick : Non.

Étranger : Tu connais tes vrais parents ?

Patrik : Mes vrais parents vivent en Suède¹⁹.

20 L'insistance pour que l'on précise sa « *vraie* origine » est décrite dans la littérature comme très fréquente, voire automatique lorsque la réponse ne satisfait pas aux attentes²⁰. Franck Wu note que cette question est si fréquemment posée aux Asiatiques-Américains qu'elle définit leur véritable expérience commune²¹. Elle définit aussi celle

des Hispano-Américains et de nombreuses autres personnes pour lesquelles la question de « l'origine » n'est qu'un prélude pour demander leur « *vraie* origine »²². Le questionneur insiste avec l'assurance de quelqu'un qui connaît déjà la réponse et ne peut pas être trompé par des réponses inexactes ou non-coopératives, de sorte qu'on peut se demander pourquoi la question est posée. Selon l'analyse de Wu, centrée sur les Asiatiques-Américains, la question ne veut rien dire d'autre que « de quelle race êtes-vous ? » ; la conversation qui suit sur les voyages au pays n'est qu'un détour pour confirmer des stéréotypes et raffiner la géographie raciale du questionneur. De manière plus générale, l'insistance à connaître la « *vraie* origine » est analysée comme un « déni d'identité²³ », une façon d'insister sur le fait que les attributs de la personne ne correspondent pas au prototype.

21 Cinquièmement, les émotions que suscite cet interrogatoire sont souvent fortes. Franck Wu indique que « d'où venez-vous ? » est une question à laquelle il aime répondre, tandis que « d'où venez-vous vraiment ? » est une question qu'il « hait *vraiment* ». Dans une autre étude, David, élève dans une classe de littérature multiculturelle, explique qu'il est « fatigué » de ces questions et des présupposés sur la littérature des « *vrais* Asiatiques-Américains »²⁴. Andrea Sum estime, quant à lui, que si « la question apparaît comme inoffensive à quiconque n'est pas d'une culture minoritaire, (...) elle [lui] a inspiré des troubles et de la colère²⁵ ». Les citoyens australiens interviewés par Hatoss mentionnent la question des « origines » au premier rang des « éléments négatifs » de leur vie et la qualifient de « mauvaise question », de question « stupide » ou de question dont « ils ont assez » même lorsqu'ils acceptent de répondre²⁶. Le caractère autoritaire de l'échange est mentionné par certains enquêtés qui indiquent explicitement que leur couleur de peau rend l'échange *obligatoire* (« je dois répondre »), tandis que d'autres répondent de façon plus ou moins agressive selon le contexte²⁷. Une littérature importante s'est développée en psychologie pour étayer la détresse émotionnelle, l'anxiété et la dépression créées par ce que l'on appelle parfois le stéréotype de l'étranger perpétuel²⁸. S'il est tout à fait probable que d'autres personnes ressentent des émotions positives lorsqu'on les questionne sur leur « origine », notre but ici est d'analyser le degré de contrainte que le questionneur s'autorise à exercer *en dépit* de l'embarras manifeste du questionné ou de son refus de répondre.

22 Sixièmement, ce qui fait de la question des « origines » une véritable anomalie est l'inversion de l'embarras. Généralement, une personne qui n'obtient pas l'information personnelle qu'elle a indûment requise réalise qu'elle a commis une indiscretion et n'insiste pas (« mais quel est votre salaire exactement ? », « votre famille en est-elle contente ? », « comment vous dépensez cet argent ? », etc.). Selon Goffman, une personne ayant commis une indiscretion *doit* se montrer embarrassée vis-à-vis de

l'interlocuteur car cet embarras montre qu'elle comprend les normes sociales²⁹. À l'inverse, dans le cas où l'interpellé a l'élégance de contourner la question, le curieux l'accepte volontiers et s'empare avec soulagement du nouveau sujet. En revanche, dans le cas de la question des « origines », c'est l'interpellé qui finit par se sentir embarrassé s'il ne cède pas à l'insistance. Comme le rapporte Elisabeth Beck-Gernsheim, « si l'on pose des limites à l'interrogatoire, l'interlocuteur se sent injustement rabroué³⁰ ». L'interpellé a alors le sentiment d'être obligé de répondre et la plupart du temps, il satisfait toutes les demandes des curieux. Tout se passe comme si les normes de la politesse s'inversaient : l'indiscrétion devient un droit et la réponse réservée devient une offense. Comment comprendre ce phénomène ?

Pourquoi la politesse change de camp

23 Comparée à d'autres questions personnelles, généralement vues comme indiscrettes et évitées, la question des « origines » est considérée comme socialement acceptable et publiquement légitimée. Comment expliquer cette pratique ?

24 Selon une première hypothèse, la question des « origines » exprime une forme de racisme et une littérature importante analyse cette question comme une micro-agression raciale. Les micro-agressions raciales sont des insultes subtiles, « des indignités quotidiennes, brèves et banales, de nature verbale, comportementale ou environnementale qui communiquent, de façon intentionnelle ou non-intentionnelle, des manquements de respect ou des insultes à l'égard d'une personne ou d'un groupe cible³¹ ». Sue et ses collègues classifient ces micro-agressions en trois catégories – micro-assauts, micro-insultes et micro-invalidations – et interprètent la question des « origines » comme un cas de micro-invalidation raciale. Elle implique un déni d'identité, un refus basé sur des critères raciaux de reconnaître l'appartenance de la personne à la communauté nationale, une hypothèse soutenue par d'autres³².

25 L'hypothèse du caractère racial de la question peut trouver un appui dans les résultats de l'enquête *Trajectoires et Origines*, réalisée en France métropolitaine³³. Cette enquête a introduit dans son questionnaire la question suivante : « Dans la vie de tous les jours, à quelle fréquence vous demande-t-on vos origines ? ». Si l'on s'intéresse uniquement aux personnes nées en France métropolitaine et qui ne « viennent » donc pas d'un autre pays, on constate que les réponses varient grandement avec le lieu de naissance des parents. Ainsi, lorsque vous êtes descendant d'immigrés d'Afrique sahélienne et de l'Asie du sud-est, la probabilité qu'on ne vous pose jamais la question des « origines » est très faible : seuls 5-6 % se déclarent complètement épargnés par la question. Les descendants d'immigrés de Turquie et du Maghreb ont deux fois plus de chances d'être libérés de cette

question dans leur vie quotidienne, puis la proportion augmente significativement pour les descendants d'immigrés européens (cf. Tableau 1).

Tableau 1 : Fréquence de la question des « origines » dans la vie quotidienne selon le lieu de naissance d'au moins un parent, à l'exclusion des immigrés.

Fréquence de la question des « origines » selon le lieu de naissance des parent(s)...	Jamais %	Souvent, parfois, rarement %	Total
Afrique Sahélienne (n=481)	5,1	94,9	100
Asie du Sud-Est (n=573)	5,9	94,1	100
DOM (n=651)	8,8	91,2	100
Turquie (n=448)	10	90	100
Algérie (n=1309)	12,5	87,5	100
Maroc ou Tunisie (n=1123)	12,9	87,1	100
Portugal (n=935)	25	75	100
Espagne ou Italie (n=1706)	45,6	54,4	100
Autres pays de l'UE 27 (n=673)	52	48	100
Répondants sans ascendance migratoire (n=3020)	66,4	33,6	100

5,1 % des descendants d'immigrés originaires d'Afrique sahélienne répondent que, dans la vie de tous les jours, on ne leur demande « jamais » leurs origines. Source : *Trajectoires et Origines* (2008-2009), INED et INSEE.

26 Toutefois, l'hypothèse de la micro-agression raciale n'explique pas pourquoi la question des « origines » est adressée à des catégories de personnes qui ne sont pas habituellement racialisées. Par exemple, selon l'enquête susmentionnée, seulement deux tiers (66,4 %) des personnes nées françaises sans ascendance migratoire n'entendent jamais cette question dans la vie de tous les jours. À l'inverse, 4,7 % d'entre elles répondent que la question des « origines » leur est « souvent » adressée. Nous ne savons pas si ces personnes sont soumises au même interrogatoire autoritaire sur leur vie privée ou si la question des « origines » prédit autant que chez les autres les discriminations³⁴. Mais une façon de parler, de se vêtir ou la consonance d'un nom suscitent tout autant la curiosité pour les « origines » que l'apparence corporelle.

27 Le critère racial prédit, mais n'explique pas pourquoi la question des « origines » est posée. Soulignons également que l'hypothèse de la micro-agression raciale est centrée sur l'expérience des citoyens racialisés (aux États-Unis, notamment dans le cas des Asiatiques-Américains et des Africains-Américains). Cela explique la classification de la question des « origines » comme une micro-invalidation ou un déni d'appartenance. Mais la question des « origines » n'est pas simplement adressée aux citoyens racialisés. Comme on l'a vu dans l'enquête *Trajectoires et origines*, si le critère racial est prééminent, il n'explique pas pourquoi la question est posée aux personnes catégorisées comme immigrées ou aux citoyens sans ascendance immigrée.

28 Une hypothèse alternative, celle d'un nationalisme méthodologique, a un meilleur pouvoir explicatif : elle peut rendre compte à la fois de la question des « origines » et de son caractère racial. Pour mieux la comprendre, il convient d'analyser les facteurs qui déclenchent ce type de conversation et le type de réponse qui permet de la clore. Nous montrerons qu'il s'agit dans les deux cas d'un présupposé nationaliste. Tout d'abord, qu'est-ce qui suscite la question « d'où venez-vous ? » ? S'agissant souvent d'une question posée en début de conversation entre des personnes qui se connaissent à peine, l'hypothèse la plus plausible est que les personnes questionnées possèdent une caractéristique immédiatement observable qui suscite la question. Tout se passe comme si cette caractéristique était si saillante que l'on ne résistait pas à la tentation de l'examiner à voix haute, reposer la question en cas de non-réponse et de la réintégrer dans la conversation à chaque fois que l'occasion se présente. La question de la saillance a été étudiée dans les recherches consacrées au stigmatisme dont Erving Goffman est l'un des pionniers. Dans le livre qu'il y a consacré, il décrivait une situation similaire :

[U]n individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires, possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. Il possède un stigmatisme, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions³⁵.

29 Cette caractéristique qui nous apparaît comme saillante nous conduit à pratiquer des discriminations, souvent inconsciemment, que Goffman explique par un effet de « contamination » qui affecte les autres attributs de la personne : observant une différence, nous sommes enclins à en supposer toute une série. Il mentionne aussi le déplaisir que peut ressentir la personne à cause « des inconnus qui se sentent autorisés à engager des conversations » exprimant une « curiosité morbide » ou offrant une aide dont la personne n'a pas besoin ou envie³⁶. La remarque de Goffman suggère, si besoin était, qu'une attitude bienveillante est tout à fait compatible avec la stigmatisation.

30 D'autres études définissent le stigmatisme par « une caractéristique personnelle contraire à la norme d'un groupe social³⁷ », soulignant qu'il s'agit moins d'une caractéristique propre à l'individu que d'une *relation* entre « une caractéristique et un stéréotype³⁸ », ou d'une caractéristique qui sert à *étiqueter* une personne en l'associant à des stéréotypes, une perte de statut et des discriminations³⁹. Ces définitions décrivent le stigmatisme par trois éléments principaux : une *caractéristique* observable, rendue saillante par des *attentes sociales* et produisant une *perte de statut* pour l'individu touché.

31 Il est important de souligner que le fait qu'une caractéristique personnelle soit observable n'est pas une condition suffisante pour qu'elle soit saillante. Tout individu possède de nombreuses caractéristiques observables, qui pourraient s'imposer à notre attention, mais que nous n'observons pas. Par exemple, au 19^e siècle, la forme du crâne et de la mâchoire signalait la nature criminelle d'une personne. Leur saillance et leur signification étaient produites par les croyances de l'époque et renforcées par les théories anthropométriques⁴⁰. Aujourd'hui, ces traits, bien que toujours observables, ont perdu toute saillance au point que nous ne savons plus identifier les personnes qui les possèdent. Quelles sont donc les caractéristiques observables qui déclenchent la question « d'où venez-vous ? » ? Elles semblent être très variées, allant de la couleur de la peau et autres aspects corporels à la façon de parler (« accent ») et à la consonance des noms. Comment expliquer que des caractéristiques aussi *variées* suscitent *la même* question ? Cela semble indiquer que les attentes sociales sont si exigeantes et si précises qu'elles rendent saillantes des caractéristiques personnelles très diverses. De quelle nature peuvent être ces attentes ? Un indice nous est fourni par le type de réponse considéré comme approprié à la question « d'où venez-vous ? ». Si l'adverbe de lieu « où » pourrait désigner une variété d'unités spatiales, à la fois le questionneur et le questionné savent que la réponse appropriée s'exprime par le nom d'un pays. Souvent, le fait d'indiquer le nom d'une ville (« de Popayán »), d'une région (« des Iles Luçon ») ou d'un continent (« d'Afrique ») est suivi d'une autre question : « oui, mais d'où *exactement* ? ». Le nom d'un État-nation est non seulement la catégorie appropriée, mais est synonyme d'« exactitude » pour décrire le lieu où l'on a *vraiment* vécu.

32 Dès lors, les attentes sociales qui rendent saillantes des caractéristiques aussi variées que l'apparence physique et la façon de parler doivent avoir un lien avec l'idéologie de l'État-nation. On appelle souvent « nationalisme méthodologique » le réflexe qui consiste à faire de l'État-nation l'unité de référence des analyses menées dans les sciences sociales. Selon la définition qu'en donne Ulrich Beck,

[L]e nationalisme méthodologique prend les prémisses suivantes pour acquises : il assimile les sociétés aux sociétés des États-nations et regarde les États et leur

gouvernements comme l'objet premier de l'analyse en sciences sociales. Il présuppose que l'humanité est naturellement divisée en un nombre limité de nations qui, à l'intérieur, s'organisent comme des États-nations et qui, à l'extérieur, dressent des frontières pour se distinguer d'autres États-nations. Et cela va plus loin : cette délimitation externe, ainsi que la compétition entre les États-nations, représentent la catégorie la plus fondamentale de l'organisation politique⁴¹.

33 Or, la fréquence de la question « d'où venez-vous ? » montre que le nationalisme méthodologique, loin d'être un présupposé réservé aux sciences sociales comme le pensait Ulrich Beck, imprègne profondément la vie quotidienne⁴². Notre esprit découpe le monde en catégories à la manière dont les États-nations l'ont découpé, à savoir en associant des territoires à des groupes humains mutuellement exclusifs et stéréotypés : les membres du groupe sont imaginés comme possédant les mêmes propriétés, qui sont distinctes des propriétés associées aux voisins. Dès lors, savoir « d'où vient » une personne, c'est connaître ses attributs ; observer une couleur de peau, c'est savoir qu'elle n'est pas « d'ici ». Le nationalisme méthodologique a profondément façonné nos attentes : associant des caractéristiques personnelles à des lieux, nous sommes surpris d'apprendre que telle personne, malgré la forme de son visage, n'a jamais voyagé au lieu où nos attentes nous conduisaient à la placer et que telle autre, qui a traversé des frontières, n'a pas les caractéristiques que nous lui prêtons. De fait, poser la question « d'où venez-vous ? », c'est réaliser que notre optique nationale est infirmée, mais nous ne cessons de nous étonner que les personnes qui vivent « ici » n'aient pas les caractéristiques dictées par le stéréotype national.

34 Toutefois, la fréquence avec laquelle cette question continue d'être posée indique qu'après de nombreux essais et erreurs, les attentes ne sont toujours pas ajustées et les stéréotypes ne sont pas enrichis. Au contraire, on cherche toujours des confirmations : on multiplie les questions dans l'espoir de confirmer le système de catégories forgé par le nationalisme méthodologique. Au terme d'un véritable interrogatoire, mené au prix d'un manquement aux règles élémentaires de la politesse, on trouve des éléments qui permettent de rendre l'interlocuteur exotique, préservant ainsi la conviction que le monde est organisé en groupes distincts, mutuellement exclusifs, et associés à des territoires. Au terme de cette assignation autoritaire à l'altérité, les personnes interpellées finissent par mettre en doute l'appartenance indiquée par leur citoyenneté⁴³. Toujours est-il que questionnés et questionneurs partagent la vision du nationalisme méthodologique d'un monde divisé en groupes stéréotypés chacun associé à un territoire.

35 L'importance qu'a prise la question de l'« origine » dans la vie quotidienne et la difficulté à en percevoir l'anomalie montre la banalisation du cadre de pensée nationaliste. Michael Billig a appelé « nationalisme banal » les habitudes de pensée qui permettent le maintien et la reproduction d'un monde divisé en nations : « Chaque jour, la nation plante son drapeau dans la vie des gens⁴⁴ ». Parmi ces habitudes de pensée, il y a l'usage des déictiques : ces termes comme « vous », « ici », « chez nous », qui habituellement ne prennent leur sens que dans le contexte de l'énonciation, sont désormais utilisés pour désigner les États-nations sans avoir besoin de le préciser⁴⁵. Dans le langage de l'État-nation, les mots *où* et *origine* sont univoques et tout le monde connaît leur sens. Questionneurs et questionnés comprennent ces questions de la même manière et savent répondre aux questions. Prétendre que ces mots peuvent avoir une autre signification (« origine sociale », « je viens de la gare »), c'est répondre avec impertinence et irriter son interlocuteur. C'est là que la politesse change de camp.

36 À la suite de Michael Billig, nous pouvons analyser la question des « origines » comme une façon de signaler et de reproduire un système de catégories emprunté des États-nations. Tout le monde y participe – questionneur et questionné, quels que soient leur apparence physique, leur lieu de naissance, leur façon de parler ou leur expérience de la discrimination. Questionner un Aveyronnais sur ses « origines », c'est lui signaler avec bienveillance que sa façon de parler ne correspond pas à l'image stéréotypée de la nation française. Mais cette question peut être adressée par un visage ou une couleur de peau qui ne correspond pas non plus au prototype. Tour à tour, questionneurs et questionnés, nous participons ensemble à la banalisation du nationalisme méthodologique et nous sommes prêts à célébrer les « différences » puisque ce sont elles qui permettent de garder intacte l'image du prototype. Le fait que la question des origines nationales soit si fréquemment posée, souvent en début de conversation, et que l'on insiste pour avoir une réponse indique le niveau d'emprise du système de catégories nationalistes sur les rapports humains. Mais qui pourrait préférer la complexité et l'incertitude à un monde si simple, divisé en stéréotypes ?

37 Au terme de cet article qui analyse le statut illocutionnaire de la question des « origines », nous pouvons constater que les actes que nous accomplissons lorsque nous posons cette question sont de deux types. D'une part, nous cherchons à obtenir une information personnelle et d'autre part, nous participons à la banalisation du cadre de pensée nationaliste. La détermination que nous montrons à obtenir cette information est inhabituelle et semble indiquer la force du cadre de pensée nationaliste. Toutefois, ce cadre de pensée est partagé par les questionnés. Il est en effet rare qu'ils répondent de la même manière qu'ils le feraient dans d'autres interactions en situation d'indiscrétion : « mais en quoi cela vous concerne-t-il ? ».

NOTES

1 Tout au long de cet article, les mots « venir » et « origines » seront mis entre guillemets car ils sont toujours employés au sens figuré dans les contextes que nous discutons.

2 Voir par exemple Daniel SOLORZANO et al. « Critical race theory, racial microaggressions, and campus racial climate: The experiences of African American college students », *The Journal of Negro Education*, 2000, n° 69, p.60–73; Derald WING SUE et al. « Racial microaggressions and the Asian American experience » *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, n° 13/1, 2007, p. 72–81.

3 L'expression « nationalisme méthodologique » a été utilisée pour désigner un présupposé dans les sciences sociales. Toutefois, il ne s'agit pas d'un présupposé réservé aux chercheurs, mais d'un ensemble de biais cognitifs qui « organisent » la manière dont on perçoit, on code et on produit l'information. Pour une analyse de l'histoire de l'identification de ce biais et de ses différents présupposés, voir DUMITRU Speranta, « Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? Essai de typologie », *Raisons politiques*, n° 54/2, 2014, p. 9-22.

4 J'utilise ce terme tel qu'il a été défini par Brubaker comme « la tendance à considérer les groupes comme distincts, clairement différenciés, homogènes à l'intérieur et délimités à l'extérieur » voir BRUBAKER Rogers, « Ethnicity without groups », *European Journal of Sociology*, n° 4/2, 2002, p. 163-189, en particulier p. 4.

5 Je remercie un lecteur de la revue pour avoir insisté sur ce point, cette revue de littérature multinationale montrant que le phénomène ne reflète pas une vision française qui serait différente de la vision américaine.

6 Parmi les études qui considèrent que la question présuppose une altérisation mais qu'elle pourrait, dans certaines conditions, ne pas être « péjorative », voir notamment CASSILDE Stéphanie, « Where are you from ? » in HALL Ronald E. (dir.), *Melanin Millennium. Skin Color as 21st Century International Discourse*, Dordrecht, Springer, 2013, p. 115-138; SIMON Patrick et TIBERJ Vincent, « Les registres de l'identité. Les immigrés face à l'identité nationale », in BEAUCHEMIN Cris, HAMEL Christelle et Simon (dir.), *Trajectoires et Origines. Enquête sur la diversité des populations en France*, Document de travail n° 168, Paris, INED-INSEE, p. 123-127, p. 26 ; SARHADI RAJ Dhooleka, *Where Are You From ? Middle-Class Migrants in the Modern World*, Berkeley, University of California Press, 2003, p. 2.

7 Voir notamment GOFFMAN Erving, *Les rites d'interaction* (1^{re} édition en anglais 1967), trad. fr. par Alain Kihm, Paris, Éditions de Minuit, 1974 ; mais aussi BROWN Penelope et LEVINSON Stephen, « Universals in language uses: Politeness phenomena », in GOODY Esther (dir.), *Questions and Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. 56-289 ; LAKOFF Robin et SATCHIKO Ide (dir.), *Broadening the Horizon of Linguistic Politeness*, Amsterdam, John Benjamin's Publishing Company, 2005.

8 AUSTIN John L., *Quand dire c'est faire* (1^{re} édition en anglais 1991), traduction française de Gilles Lane, Paris, Seuil, 1994.

9 Nous empruntons cette fois la classification des actes de langage proposée par SEARLE John S. « A Taxonomy of Illocutionary Acts », in GÜNDESON K. (dir.), *Language, Mind, and Knowledge*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1975, p. 344-369.

10 SCHEGLOFF Emmanuel A. et SACKS Harvey, « Opening up closings », *Semiotica*, n° 8, 1973, p. 289-327.

11 "Discrétion", Dictionnaire Larousse [En ligne], consulté le 21 juillet 2015. URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/discretion/25868>.

12 À l'exception du cas où la question est entendue comme une question rhétorique (« Mais quel âge avez-vous [pour agir ainsi] ? »).

13 SIMMEL Georg, *The Sociology of Georg Simmel*, Glencoe (Illinois), Free Press, 1950, p. 320-321.

14 Même si un tel évitement semble exigeant, il n'est pas inacceptable car l'évitement de la forme interrogative montre un haut degré de respect, comme nous l'avons vu avec la demande de sel auprès de notre supérieur hiérarchique.

- 15** KOTHARI Geeta, « Where are you from? », *New England Review*, n° 15/3, 1993, p. 80-84.
- 16** LINDBLAD Franck et SIGNELL Sonja, « Degrading attitudes related to foreign appearance: Interviews with Swedish female adoptees from Asia », *Adoption & Fostering*, n° 32/3, 2008, p. 46-59.
- 17** HATOSS Aniko, « Where are you from? Identity construction and experiences of "othering" in the narratives of Sudanese-refugee background Australians », *Discourse & Society*, n° 23/1, 2012, p. 64.
- 18** SHERINE Ariane, « It may not be racist, but it's a question I'm tired of hearing », *The Guardian* [En ligne], consulté le 3 Mars 2010. URL : <http://www.theguardian.com/commentisfree/2010/mar/03/racist-question-brown-answer-curious>.
- 19** WYVER Richard, « Where are you really from? Everyday racism experience of Swedes adopted from Korea », *Students Essays*, Malmö University [En Ligne], mise en ligne en 2014, consulté le 21 juillet 2015. URL : <http://dspace.mah.se/handle/2043/17674>, p. 19. Il s'agit d'une citation des travaux de LUNDBERG Patrick, *Gul utanpå*, Stockholm, Raben & Sjögren, 2013, p. 25-26.
- 20** Nous nous contentons ici de faire une brève revue de littérature. Pour d'autres témoignages, dans les médias, voir par exemple BAYOUMI Moustafa « "Where are you from" is not the right question », *CNN* edition [En ligne], consulté le 5 avril 2010. URL : <http://edition.cnn.com/2010/OPINION/04/05/bayoumi.who.am.i/> ; SDRIGOTTI Fernando, « Where are you from? », *Migrant Voice* [En Ligne], consulté le 1^{er} juillet 2015. URL : http://www.migrantvoice.org/index.php?option=com_content&view=article&id=493%3Aferando-sdrigotti-where-are-you-from&catid=104%3Aferando-sdrigotti&Itemid=5.
- 21** WU Franck, *Yellow: Race in America beyond Black and White*, New York, Basic Books, 2002, p. 79.
- 22** GOLASH-BOZA Tanya, « Dropping the hyphen? Becoming Latino(a)-American through racialized assimilation », *Social Forces*, n° 85/1, 2006, p. 27-55.
- 23** CHERYAN Sapna et MONIN Benoît, « "Where are you really from?": Asian Americans and identity denial », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 89/5, 2002, p. 717-730.
- 24** FISHMAN Andrea R., « Finding ways in: Redefining multicultural literature », *The English Journal*, n° 84/6, 1995, p. 73-79.
- 25** SUM Andrea, « "Where are you really from?". Counseling Asian Canadian Community », in FRANCE M. Honoré et al. (dir.), *Diversity, Culture and Counselling: A Canadian Perspective*, Calgary, Brush Education, 2012, p. 103-113.
- 26** Les termes en anglais sont respectivement « silly », « wrong », « sick » (« when I become sick of that question I start to say that I'm from here »). Voir HATOSS ANIKO, « Where are you from? », art. cit.
- 27** HATOSS classifie les stratégies de réponse en coopératives, non-coopératives et dépendantes du contexte. Sur 14 répondants, 7 ont des stratégies coopératives tout en reconnaissant que la couleur de peau soulève la question de l'appartenance, 3 ont des stratégies d'évitement et d'agression et 4 disent adapter leur stratégie au contexte.
- 28** LIANG Christopher T.H. et al., « The Asian American racism-related stress inventory: Development, factor analysis, reliability, and validity », *Journal of Counseling Psychology*, n° 51, 2004, p. 103-114; SMITH WILLIAM A. et al., « Assume the position... You fit the description: Psychosocial experiences and racial battle fatigue among African American male college students », *American Behavioral Scientist*, n° 51/551, 2007, p. 551-578 ; HUYNH Que-Lam et al., « Perpetual foreigner in one's own land: potential implications for identity and psychological adjustment », *Journal of Social and Clinical Psychology*, n° 30/2, 2011, p. 133-162.
- 29** GOFFMAN Erving, *Les rites d'interaction*, op. cit., p. 97.
- 30** BECK-GERNSHEIM Elisabeth, *Wir und die Anderen*, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 2004, p. 171, citée par BECK Ulrich, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* (1^{re} édition allemande 2004), traduction française d'Aurélié Duthoo, Paris, Aubier, 2006, p. 53.

31 Aux titres que nous avons déjà cités, ajoutons SUE Derald Wing et al., « Racial microaggressions in everyday life: Implications for clinical practice », *American Psychologist*, n° 62/4, 2007, p. 271-286.

32 GARVEY Daren, « Boongs, bygots and bystanders. Indigenous and non-indigenous experiences of racism and prejudice and their implications for psychology in Australia », in AUGOSTINOS Martha et REYNOLD Katherine J. (dir.), *Understanding Prejudice, Racism and Conflict*, Londres, Sage, 2001, p. 43-54.

33 L'enquête *Trajectoire et Origines (TeO) : Enquête sur la diversité des populations de France* a été réalisée par l'INED et l'INSEE entre septembre 2008 et février 2009 en France métropolitaine sur un échantillon de plus de 21 000 personnes.

34 Pour une étude sur la question des « origines » comme prédicteur de discriminations, voir BRINBAUM Yael et al., « Discriminations » in *Trajectoire et Origines (TeO) : Enquête sur la diversité des populations de France*, Document de travail INED/168 [En ligne], p. 133, consulté le 21/07/2015. URL : <http://teo.site.ined.fr/>.

35 GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps* (1^{ère} édition en anglais 1963), trad. fr. par Alain Kihm, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 15.

36 *Ibid.*, p. 28.

37 STAFFORD Mark C. et SCOTT Richard, « Stigma deviance and social control: some conceptual issues », in AINLAY Stephen et al. (dir.), *The Dilemma of Difference*, New York, Plenum, 1986, p. 80.

38 JONES Edward et al., *Social Stigma: The Psychology of Marked Relationships*, New-York, Freeman, 1984, p. 80.

39 LINK Bruce et PHELAN Jo, « Conceptualizing Stigma », *Annual Review of Sociology*, n° 27, 2001, p. 363-385.

40 GOULD Stephen Jay, *La Mal-mesure de l'homme : l'intelligence sous la toise des savants*, Paris, Ramsay, 1983.

41 BECK Ulrich et SZNAIDER Natan, « Unpacking cosmopolitanism for the social sciences: a research agenda », *The British Journal of Sociology*, n° 61/1, 2010, p. 381-403, p. 383.

42 Beck préférerait utiliser l'expression « optique nationale » pour ces situations, en réservant l'expression « nationalisme méthodologique » aux sciences sociales. BECK Ulrich, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ? op. cit.*

43 Voir ESCAFRE-DUBLET Angéline et SIMON Patrick, « Ce qu'il y a derrière l'identité nationale : l'appartenance face à l'altérisation », in HUSSON-ROCHCONGAR Céline et JOURDAIN Laurence (dir.), *L'Identité nationale : instruments et usages*, Paris, PUF et CURAPP, 2014, p. 63-80.

44 BILLIG Michael, *Banal Nationalism*, Londres, Sage, 1995, p. 6.

45 *Ibid.*, p. 105-109

(Speranta Dumitru, « De quelle origine êtes-vous ? Banalisation du nationalisme méthodologique », *Terrains/Théories* [En ligne], 3 | 2015, mis en ligne le 26 octobre 2015. URL : <http://journals.openedition.org/teth/567> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/teth.567>)



EXPLORATION DU TEXTE

VOCABULAIRE ET COMPRÉHENSION

Complétez ce tableau en transcrivant les 10 mots-clés ci-dessous qui correspondent aux définitions données. Vous pourrez vous servir de ce lexique lorsque vous discuterez du texte avec votre équipe.

STIGMATE – ALTÉRITÉ – DISCRIMINATION – PROTOTYPE – CONTRAINTÉ – STÉRÉOTYPÉ – BANALISATION – MICRO-INVALIDATION – RACIALISÉ - ÉTIQUETER

Mot	Définition
1	Modèle, exemple le plus parfait
2	Refus de reconnaître l'identité d'un individu et son appartenance à la nation, fondé sur des critères raciaux
3	Traitement différencié, inégalitaire, appliqué à des personnes sur la base de critères variables (CNRTL)
4	Caractère, qualité de ce qui est autre, distinct
5	Terme désignant les personnes renvoyées à une appartenance perçue comme autre
6	Qui possède, dans l'imaginaire des gens, des caractéristiques communes à un groupe, des propriétés invariables, fixes
7	Un trait distinctif qui ne correspond pas à la norme, à ce à quoi on s'attend, et qui engendre une perte de statut
8	Pression, plus ou moins violente, exercée sur quelqu'un pour l'obliger à faire quelque chose
9	Action de rendre quelque chose courant, commun, lui ôter son caractère original ou condamnable
10	Classer quelqu'un selon une appartenance (Larousse)

Ce texte complexe mérite une deuxième lecture ! Mais d'abord, lisez les questions suivantes, qui vous guideront dans cette lecture et vous aideront à mieux comprendre le texte.

1. Expliquez dans vos propres mots cette expression tirée du premier paragraphe :
« une assignation autoritaire à l'altérité »

2. Pourquoi la question de l'origine d'une personne est-elle considérée comme indiscreète par les auteurs de l'article ?

3. Pourquoi n'est-elle pas considérée comme telle par certaines personnes ?

4. Pour quelles raisons cette question peut-elle être blessante pour ceux à qui on la pose ?

5. Qu'est-ce que les auteurs appellent le « nationalisme méthodologique ? » (2 éléments de réponse)

6. Quel lien les auteurs de l'article font-ils entre le « nationalisme méthodologique » et cette fameuse question indiscrète ?

TEXTE 6 : Les identités meurtrières



ANTICIPATION

INTRODUCTION AU TEXTE

DE QUOI PARLE LE TEXTE ?

Le texte que vous allez lire est tiré d'un essai dans lequel l'auteur explore en profondeur la notion d'identité, dont il montre l'aspect changeant, illusoire. Il s'interroge sur notre besoin d'appartenance et s'inquiète des dérives auxquelles il peut mener : peur de l'autre, repli sur soi, voire folie meurtrière. Il propose dans son essai des pistes de solution empreintes d'humanisme et de sagesse. Publié en 1998, cet essai est encore aujourd'hui une œuvre de référence brûlante d'actualité.

QUI EST L'AUTEUR ?

Amin Maalouf est né au Liban en 1949. Il immigre en France en 1976 pour fuir la guerre civile. Grand intellectuel, essayiste et romancier, il a reçu de nombreuses distinctions, dont le prix Goncourt pour son roman Le Rocher de Tanios.



LES IDENTITÉS MEURTRIÈRES

Partie I, chapitre 1

Une vie d'écriture m'a appris à me méfier des mots. Ceux qui paraissent les plus limpides sont souvent les plus traitres. L'un de ces faux amis est justement « identité ». Nous croyons tous savoir ce que ce mot veut dire, et nous continuons à lui faire confiance même quand, insidieusement, il se met à dire le contraire.

Loin de moi l'idée de redéfinir encore et encore la notion d'identité. C'est la question primordiale de la philosophie depuis le « Connais-toi toi-même ! » de Socrate, et jusqu'à Freud, en passant par tant d'autres maîtres ; pour s'y attaquer à nouveau de nos jours, il faudrait bien plus de compétences que je n'en ai, et bien plus de témérité. La tâche que je m'assigne est infiniment plus modeste : essayer de comprendre pourquoi tant de personnes commettent aujourd'hui des crimes au nom de leur identité religieuse, ethnique, nationale, ou autre. En a-t-il été ainsi depuis l'aube des temps, ou bien y a-t-il des réalités spécifiques à notre époque ? Mes propos paraîtront quelquefois par trop élémentaires. C'est que je voudrais conduire ma réflexion le plus sereinement, le plus patiemment, le plus loyalement possible, sans recourir à une espèce de jargon ni à aucun raccourci trompeur.

Sur ce qu'il est convenu d'appeler « une pièce d'identité », on trouve nom, prénom, date et lieu de naissance, photo, énumération de certains traits physiques, signature, parfois aussi l'empreinte digitale – toute une panoplie d'indices pour démontrer, sans confusion possible, que le porteur

du document est Untel, et qu'il n'existe pas, parmi les milliards d'autres humains, une seule personne avec laquelle on puisse le confondre, fût-ce son sosie ou son frère jumeau.

Mon identité, c'est ce qui fait que je ne suis identique à aucune autre personne.

Défini ainsi, le mot identité est une notion relativement précise et qui ne devrait pas prêter à confusion. A-t-on vraiment besoin de longues démonstrations pour établir qu'il n'existe pas et ne peut exister deux êtres identiques? Même si, demain, on parvenait, comme on le redoute, à « cloner » des humains, ces clones eux-mêmes ne seraient identiques, à l'extrême rigueur, qu'à l'instant de leur « naissance »; dès leurs premiers pas dans la vie, ils deviendraient différents.

L'identité de chaque personne est constituée d'une foule d'éléments qui ne se limitent évidemment pas à ceux qui figurent sur les registres officiels. Il y a, bien sûr, pour la grande majorité des gens, l'appartenance à une tradition religieuse; à une nationalité, parfois deux; à un groupe ethnique ou linguistique; à une famille plus ou moins élargie; à une profession; à une institution; à un certain milieu social... Mais la liste est bien plus longue encore, virtuellement illimitée : on peut ressentir une appartenance plus ou moins forte à une province, à un village, à un quartier, à un clan, à une équipe sportive ou professionnelle, à une bande d'amis, à un syndicat, à une entreprise, à un parti, à une association, à une paroisse, à une communauté de personnes ayant les mêmes passions, les mêmes préférences sexuelles, les mêmes handicaps physiques, ou qui sont confrontées aux mêmes nuisances.

Toutes ces appartenances n'ont évidemment pas la même importance, en tout cas pas au même moment. Mais aucune n'est totalement insignifiante. Ce sont les éléments constitutifs de la personnalité, on pourrait presque dire « les gènes de l'âme », à condition de préciser que la plupart ne sont pas innés.

Si chacun de ces éléments peut se rencontrer chez un grand nombre d'individus, jamais on ne retrouve la même combinaison chez deux personnes différentes, et c'est justement cela qui fait la richesse de chacun, sa valeur propre, c'est ce qui fait que tout être est singulier et potentiellement irremplaçable.

Il arrive qu'un accident, heureux ou malheureux, ou même une rencontre fortuite, pèse plus lourd dans notre sentiment d'identité que l'appartenance à un héritage millénaire. Imaginons le cas d'un Serbe et d'une Musulmane qui se seraient connus, il y a vingt ans³³, dans un café de Sarajevo, qui se seraient aimés, puis mariés. Plus jamais ils ne pourront avoir de leur identité la même perception qu'un couple entièrement serbe ou entièrement musulman : leur vision de la foi, comme de la patrie, ne sera plus la même. Chacun d'eux portera toujours en lui les appartenances que ses parents lui ont léguées à sa naissance, mais il ne les percevra plus de la même manière, il ne leur accordera plus la même place.

Ne quittons pas encore Sarajevo. Restons-y, en pensée, pour une enquête imaginaire. Observons, dans la rue, un homme d'une cinquantaine d'années.

Vers 1980, cet homme aurait proclamé : « Je suis Yougoslave! », fièrement, et sans état d'âme; questionné d'un peu plus près, il aurait précisé qu'il habitait la République fédérée de Bosnie- Herzégovine, et qu'il venait, incidemment, d'une famille de tradition musulmane.

Le même homme, rencontré douze ans plus tard, quand la guerre battait son plein, aurait répondu spontanément, et avec vigueur : « Je suis musulman! » Peut-être s'était-il même laissé pousser la barbe réglementaire. Il aurait aussitôt ajouté qu'il était bosniaque, et il n'aurait

³³ Rappelez-vous que le livre dont ce texte est tiré a été écrit en 1998. L'auteur fait ici référence au conflit qui a secoué la région des Balkans dans les années 1990. Si vous souhaitez en savoir plus sur ces guerres, lisez le document suivant : <http://www.alloprof.qc.ca/BV/pages/h1113.aspx>

guère apprécié qu'on lui rappelât qu'il s'affirmait naguère fièrement yougoslave.

Aujourd'hui, notre homme, interrogé dans la rue, se dirait d'abord bosniaque, puis musulman; il se rend justement à la mosquée, préciserait-il; mais il tient aussi à dire que son pays fait partie de l'Europe, et qu'il espère le voir un jour adhérer à l'Union.

Ce même personnage, si on le retrouve au même endroit dans vingt ans, comment voudra-t-il se définir? Laquelle de ses appartenances mettra-t-il en premier? Européen? Musulman? Bosniaque? Autre chose? Balkanique, peut-être?

Je ne me hasarderai pas à faire des pronostics. Tous ces éléments font effectivement partie de son identité. Cet homme est né dans une famille de tradition musulmane; il appartient de par sa langue aux Salves du Sud qui furent naguère réunis dans le cadre d'un même État, et qui aujourd'hui ne le sont plus; il vit sur une terre qui fut tantôt ottomane, tantôt autrichienne, et qui eut sa part dans les grands drames de l'histoire européenne. À chaque époque, l'une ou l'autre de ses appartenances s'est enflée, si j'ose dire, au point d'occulter toutes les autres et de se confondre avec son identité tout entière. On lui aura raconté, au cours de sa vie, toutes sortes de fables. Qu'il était prolétaire et rien d'autre. Qu'il était Yougoslave et rien d'autre. Et, plus récemment, qu'il était musulman et rien d'autre; on a même pu lui faire croire, pendant quelques mois difficiles, qu'il avait plus de choses en commun avec les hommes de Kaboul qu'avec ceux de Trieste!

À toutes les époques, il s'est trouvé des gens pour considérer qu'il n'y avait qu'une seule appartenance majeure, tellement supérieure aux autres en toutes circonstances qu'on pouvait légitimement l'appeler « identité ». Pour les uns, la nation, pour d'autres, la religion, ou la classe. Mais il suffit de promener son regard sur les différents conflits qui se déroulent à travers le monde pour se rendre compte qu'aucune appartenance ne prévaut de manière absolue. Là où les gens se sentent menacés dans leur foi, c'est

l'appartenance religieuse qui semble résumer leur identité entière. Mais si c'est leur langue maternelle et leur groupe ethnique qui sont menacés, alors ils se battent farouchement contre leurs propres coreligionnaires. Les Turcs et les Kurdes sont également musulmans, mais différents par la langue; leur conflit en est-il moins sanglant? Les Hutus comme les Tutsis sont catholiques et ils parlent la même langue, cela les a-t-il empêchés de se massacrer³⁴? Tchèques et Slovaques sont également catholiques, cela a-t-il favorisé la vie commune?

Tous ces exemples pour insister sur le fait que s'il existe, à tout moment, parmi les éléments qui constituent l'identité de chacun, une certaine hiérarchie, celle-ci n'est pas immuable, elle change avec le temps et modifie en profondeur les comportements.

Les appartenances qui comptent dans la vie de chacun ne sont d'ailleurs pas toujours celles, réputées majeures, qui relèvent de la langue, de la peau, de la nationalité, de la classe ou de la religion. Prenons le cas d'un homosexuel italien à l'époque du fascisme. Pour lui, cet aspect spécifique de sa personnalité avait son importance, j'imagine, mais pas plus que son activité professionnelle, ses choix politiques, ou ses croyances religieuses. Soudain, la répression étatique s'abat sur lui, il se sent menacé d'humiliation, de déportation, de mort – en choisissant cet exemple, je fais évidemment appel à certaines réminiscences littéraires et cinématographiques. Cet homme, donc, qui avait été, quelques années auparavant, patriote, et peut-être nationaliste, ne pouvait désormais plus se réjouir en voyant défiler les troupes italiennes, sans doute même en vint-il à souhaiter leur défaite. À cause de la persécution, ses préférences sexuelles allaient prendre le pas sur ses autres appartenances, éclipsant même l'appartenance nationale qui atteignait pourtant, à l'époque, son

³⁴ Ici, l'auteur fait référence au génocide rwandais de 1994. Pour plus de renseignement, lire ceci : <http://www.alloprof.qc.ca/BV/pages/h1118.aspx>

paroxysme. C'est seulement après la guerre, dans une Italie plus tolérante, que notre homme se serait de nouveau senti pleinement italien.

Souvent, l'identité que l'on proclame se claque – en négatif – sur celle de l'adversaire. Un Irlandais catholique se différencie des Anglais par la religion d'abord, mais il s'affirmera, face à la monarchie, républicain, et s'il ne connaît pas suffisamment le gaélique, du moins parlera-t-il l'anglais à sa manière; un dirigeant catholique qui s'exprimerait avec l'accent d'Oxford apparaîtrait presque comme un renégat.

[...]

Partie I, chapitre 3

L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. Bien des livres l'ont déjà dit, et abondamment expliqué, mais il n'est pas inutile de le souligner encore : les éléments de notre identité qui sont déjà en nous à la naissance ne sont pas très nombreux – quelques caractéristiques physiques, le sexe, la couleur... Et même là, d'ailleurs, tout n'est pas inné. Bien que ce ne soit évidemment pas l'environnement social qui détermine le sexe, c'est lui néanmoins qui détermine le sens de cette appartenance; naître fille à Kaboul ou à Oslo n'a pas la même signification, on ne vit pas de la même manière sa féminité, ni aucun autre élément de son identité...

S'agissant de la couleur, on pourrait formuler une remarque similaire. Naître noir à New York, à Lagos, à Pretoria ou à Luanda n'a pas la même signification, on pourrait presque dire qu'il ne s'agit pas de la même couleur, du point de vue identitaire. Pour un enfant qui voit le jour au Nigéria, l'élément le plus déterminant pour son identité n'est pas d'être noir plutôt que blanc, mais d'être yoruba, par exemple, plutôt que haoussa. En Afrique du Sud, être noir ou blanc demeure un élément significatif de l'identité; mais l'appartenance ethnique – zoulou, xhosa, etc. – est au moins aussi significative. Aux États-Unis, descendre d'un ancêtre yoruba plutôt que haoussa est parfaitement indifférent; c'est surtout chez les

Blancs – italiens, anglais, irlandais ou autre – que l’origine ethnique est déterminante pour l’identité. Par ailleurs, une personne qui aurait parmi ses ancêtres à la fois des Blancs et des Noirs seraient considérée comme « noire » aux États-Unis, alors qu’en Afrique du Sud ou en Angola elle serait considérée comme « métisse ».

Pourquoi la notion de métissage est-elle prise en considération dans certains pays et pas dans d’autres? Pourquoi l’appartenance ethnique est-elle déterminante dans certaines sociétés, et pas dans d’autres? On pourrait avancer, pour chaque cas, diverses explications plus ou moins convaincantes. Mais ce n’est pas ce qui me préoccupe à ce stade. J’ai seulement mentionné ces exemples pour insister sur le fait que même la couleur et le sexe ne sont pas des éléments « absolus » d’identité... À plus forte raison, tous les autres éléments sont plus relatifs encore.

Pour prendre la mesure de ce qui est véritablement inné parmi les éléments de l’identité, il y a un jeu mental éminemment révélateur : imaginer un nourrisson que l’on retirerait de son milieu à l’instant même de sa naissance pour le placer dans un environnement différent; comparer alors les diverses « identités » qu’il pourrait acquérir, les combats qu’il aurait à mener et ceux qui lui seraient épargnés... Est-il besoin de préciser qu’il n’aurait aucun souvenir de « sa » religion d’origine, ni de « sa » nation, ni de « sa » langue, et qu’il pourrait se retrouver en train de combattre avec acharnement ceux qui auraient dû être des siens?

Tant il est vrai que ce qui détermine l’appartenance d’une personne à un groupe donné, c’est essentiellement l’influence d’autrui; l’influence des proches – parents, compatriotes, coreligionnaires – qui cherchent à se l’approprier, et l’influence de ceux d’en face, qui s’emploient à l’exclure. Chacun d’entre nous doit se frayer un chemin entre les voies où on le pousse, et celles qu’on lui interdit ou qu’on sème d’embûches sous ses pieds; il n’est pas d’emblée lui-même, il ne se contente pas de « prendre conscience » de ce qu’il est, il devient ce qu’il est; il ne se contente pas de « prendre conscience » de son identité, il l’acquiert pas à pas.

L'apprentissage commence très tôt, dès la première enfance. Volontairement ou pas les siens le modèlent, le façonnent lui inculquent des croyances familiales, des rites, des attitudes, des conventions, la langue maternelle, bien sûr, et puis des frayeurs, des aspirations, des préjugés, des rancœurs, ainsi que divers sentiments d'appartenance comme de non-appartenance.

Et très tôt aussi, à la maison comme à l'école ou dans la rue voisine, surviennent les premières égratignures. Les autres lui font sentir, par leurs paroles, par leurs regards, qu'il est pauvre, ou boiteux, ou de petite taille, ou « haut-sur-patte », ou basané, ou trop blond, ou circoncis, ou non circoncis, ou orphelin – ces innombrables différences, minimes ou majeures, qui tracent les contours de chaque personnalité, forgent les comportements, les opinions, les craintes, les ambitions, qui souvent s'avèrent éminemment formatrices mais qui parfois blessent pour toujours.

Ce sont ces blessures qui déterminent, à chaque étape de la vie, l'attitude des hommes à l'égard de leurs appartenances, et la hiérarchie entre celles-ci. Lorsqu'on a été brimé à cause de sa religion, lorsqu'on a été humilié ou raillé à cause de sa peau, ou de son accent, ou de ses habits rapiécés, on ne l'oubliera pas. J'ai constamment insisté jusqu'ici sur le fait que l'identité est faite de multiples appartenances; mais il est indispensable d'insister tout autant sur le fait qu'elle est une, et que nous la vivons comme un tout. L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patchwork », c'est un dessin sur une peau tendue; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre.

On a souvent tendance à se reconnaître, d'ailleurs, dans son appartenance la plus attaquée; parfois, quand on ne se sent pas la force de la défendre, on la dissimule, alors elle reste au fond de soi-même, tapie dans l'ombre, attendant sa revanche; mais qu'on l'assume ou qu'on la cache, qu'on la proclame discrètement ou avec fracas, c'est à elle qu'on s'identifie. L'appartenance qui est en cause – la couleur, la religion, la

langue, la classe... – envahit alors l'identité entière. Ceux qui la partagent se sentent solidaires, ils se rassemblent, se mobilisent, s'encouragent mutuellement, s'en prennent à « ceux d'en face ». Pour eux, « affirmer leur identité » devient forcément un acte de courage, un acte libérateur...

Au sein de chaque communauté blessée apparaissent naturellement des meneurs. Enragés ou calculateurs, ils tiennent les propos jusqu'aboutistes qui mettent du baume sur les blessures. Ils disent qu'il ne faut pas mendier auprès des autres le respect, qui est un dû, mais il faut le leur imposer. Ils promettent victoire ou vengeance, enflamment les esprits, et se servent quelquefois des moyens extrêmes dont certains de leurs frères meurtris avaient pu rêver en secret. Désormais, le décor est planté, la guerre peut commencer. Quoi qu'il arrive, « les autres » l'auront mérité, « nous » avons un souvenir précis de « tout ce qu'ils nous ont fait endurer » depuis l'aube des temps. Tous les crimes, toutes les exactions, toutes les humiliations, toutes les frayeurs, des noms, des dates, des chiffres.

Pour avoir vécu dans un pays en guerre, dans un quartier soumis à un bombardement en provenance du quartier voisin, pour avoir passé une nuit ou deux dans un sous-sol transformé en abri, avec ma jeune femme enceinte et mon fils en bas-âge, les bruits des explosions au dehors, et au-dedans mille rumeurs sur l'imminence d'une attaque ainsi que mille racontars sur des familles égorgées, je sais parfaitement que la peur pourrait faire basculer n'importe quelle personne dans le crime. Si, au lieu de rumeurs mensongères, il y avait eu dans mon quartier un véritable massacre, aurais-je gardé longtemps le même sang-froid? Si, au lieu de passer deux jours dans cet abri, j'avais dû y passer un mois, aurais-je refusé de tenir l'arme qu'on m'aurait mise dans les mains? Je préfère ne pas me poser ces questions avec trop d'insistance. J'ai eu la chance de n'avoir pas été durement éprouvé, j'ai eu la chance de sortir très tôt de la fournaise avec les miens indemnes, j'ai eu la chance de garder les mains propres et la conscience limpide. Mais je dis « chance », oui, parce que les choses auraient pu se passer tout autrement si, au début de la guerre du Liban,

j'avais eu seize ans au lieu d'en avoir vingt-six, si j'avais perdu un être cher, si j'avais appartenu à un autre milieu social, à une autre communauté...

Après chaque nouveau massacre ethnique, nous nous demandons, à juste titre, comment des êtres humains en arrivent à commettre de telles atrocités. Certains déchaînements nous paraissent incompréhensibles, leur logique semble indéchiffrable. Alors nous parlons de folie meurtrière, de folie sanguinaire, ancestrale, héréditaire. En un sens, il y a bien folie. Lorsqu'un homme par ailleurs sain d'esprit se transforme du jour au lendemain en tueur, il y a bien folie. Mais lorsqu'ils sont des milliers, des millions de tueurs, lorsque le phénomène se reproduit dans un pays après l'autre, au sein de cultures différentes, chez les adeptes de toutes les religions comme chez ceux qui n'en professent aucune, dire « folie » ne suffit plus. Ce que nous appelons commodément « folie meurtrière », c'est cette propension de nos semblables à se muer en massacreurs lorsqu'ils sentent leur « tribu » menacée. Le sentiment de peur ou d'insécurité n'obéit pas toujours à des considérations rationnelles, il arrive qu'il soit exagéré et même paranoïaque ; mais à partir du moment où une population a peur, c'est la réalité de la peur qui doit être prise en considération plus que la réalité de la menace.

Je ne pense pas que telle ou telle appartenance ethnique, religieuse, nationale ou autre prédispose au meurtre. Il suffit de passer en revue les événements de ces dernières années pour constater que toute communauté humaine, pour peu qu'elle se sente humiliée ou menacée dans son existence, aura tendance à produire des tueurs, qui commettront les pires atrocités en étant convaincus d'être dans leur droit, de mériter le Ciel et l'admiration de leurs proches. En chacun de nous existe un Mr Hyde; le tout est d'empêcher que les conditions d'émergence du monstre ne soient rassemblées.

Je ne me hasarderai pas à fournir une explication universelle à tous les massacres, et encore moins à proposer un remède miracle. Je ne crois pas plus aux solutions simplistes qu'aux identités simplistes. Le monde est

une machine complexe qui ne se démonte pas avec un tournevis. Ce qui ne doit pas nous interdire d'observer, de chercher à comprendre, de spéculer, de discuter, et de suggérer parfois telle ou telle voie de réflexion.

Celle qui court en filigrane tout au long de ce livre pourrait se formuler comme suit : si les hommes de tous pays, de toutes conditions, de toutes croyances se transforment si facilement en massacreurs, si les fanatiques de tous poils parviennent aussi facilement à s'imposer comme les défenseurs de l'identité, c'est parce que la conception « tribale » de l'identité qui prévaut encore dans le monde entier favorise une telle dérive; une conception héritée de conflits du passé, que beaucoup d'entre nous rejetteraient s'ils l'examinaient de plus près, mais à laquelle nous continuons à adhérer par habitude, par manque d'imagination, ou par résignation, contribuant ainsi, sans le vouloir, aux drames par lesquels nous serons demain sincèrement bouleversés.

(Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Grasset, 1998, p. 15-21 et p. 31-38.)



EXPLORATION DU TEXTE

Voici quelques questions pour vous guider dans votre lecture du texte d'Amin Maalouf.

1. Amin Maalouf ne cherche pas à définir le concept d'identité. Cependant, il en donne quelques caractéristiques. Lesquelles ?

2. Quelle métaphore Maalouf utilise-t-il pour décrire l'identité ? Expliquez-la dans vos propres mots.

3. Que démontre l'exemple de l'homme qui se proclame d'abord Yougoslave, puis musulman, puis Bosniaque, puis Européen ? (Qu'est-ce que cet exemple nous apprend sur la nature même de l'identité ?)

4. D'après vos connaissances, comment cette réflexion pourrait-elle se transposer à la réalité québécoise ?

[illegible]

TEXTE 7 : UNE EXCELLENTE CONFUSION



ANTICIPATION

INTRODUCTION AU TEXTE

DE QUOI PARLE CE TEXTE ?

Le dernier texte que vous allez lire diffère des autres en ce qu'il s'agit d'un texte de fiction. C'est une nouvelle, tirée du recueil Le plus et le moins, de l'auteur Erri De Luca. Ce livre, qui a été qualifié d'« iconoclaste » tire sa source des souvenirs de l'auteur. Il y est question de liberté – celle qu'apporte le contact avec la nature – de résistance, de lutte politique, mais aussi de littérature, de partage et de fraternité.

QUI EST L'AUTEUR ?

Erri De Luca a un parcours tout à fait atypique. Né en Italie dans les années 1950, il quitte sa famille bourgeoise à 18 ans pour se rallier à la révolte ouvrière des années 1960-1970. Il mènera jusqu'en 1995 une vie d'ouvrier, très dure, à Turin, à Naples et dans la banlieue parisienne, entre autres. Mais ce métier ne l'empêche pas de mener une vie intellectuelle riche et singulière : bien que non-croyant, il se passionne pour la lecture de la Bible, et il apprendra l'hébreu pour pouvoir traduire des textes sacrés. Son père lui ayant transmis le goût de la littérature, il se mettra à écrire dans la jeune vingtaine mais il ne publiera son premier roman qu'en 1989, Une fois un

jour, à l'âge de 39 ans. Il entretient également une passion pour l'alpinisme et l'escalade, qui lui ont inspiré de nombreux textes. Il est aujourd'hui l'un des écrivains italiens les plus lus.



TEXTE

UNE EXCELLENTE CONFUSION

Tout le mois de décembre, nous avons dormi sur le sol des bureaux occupés.

En septembre, à la place de notre salaire nous avons reçu la promesse d'un rattrapage en octobre. Fin octobre, arriva la farce des chèques sans provision. Des chèques en bois, comme disent les Français, parce que nous étions en France. Nous avons occupé les bureaux de l'entreprise à la mi-novembre, nuit et jour, quarante ouvriers de chantier. Nous dormions avec nos manteaux, et moi, même avec mes chaussures. La lumière et le chauffage avaient été coupés de l'extérieur.

Au Nord, il fait nuit plus tôt que chez nous, et nous étions du Sud, Afrique, Portugal, Turquie, quelques Yougoslaves, visages assortis et forces de travail. Nous parlions entre nous un français bâtard, le contraire d'un chemin de Babel : nous résistions contre la dispersion.

Puis, chacun manifestait son dépaysement en parlant avec les siens dans sa langue. Je n'avais pas de compatriote, en France il n'y avait plus de maçons italiens, tous déjà montés dans l'échelle professionnelle. Dans cet automne 1982, j'étais le dernier ajouté au temps des voyages sans billet de retour. Je me taisais, mes pensées enfermées entre mes deux oreilles.

On se relayait, je passais la nuit là avec cinq autres. Complètement fauchés, nous avons quitté nos chambres en location pour dormir dans les

bureaux occupés. Je me lavais par petits bouts dans les toilettes de la gare Saint-Lazare. Le jour, je trainais dans Paris.

Les mois précédents, j'avais travaillé sur des chantiers de banlieue, j'apprenais un peu de ville le dimanche. J'allais au musée du Louvre, gratuit certains jours. J'avais trente ans et je gagnais mes premiers sous étrangers, le mot « argent » faisait un bruit agréable dans ma poche. Il produisait des effets secondaires : mains en bois et dos de tambour. Entre-temps, en Italie, les milliers de la dernière génération révolutionnaire du vingtième siècle, la mienne, se consumaient dans des trahisons et des guets-apens.

Décembre 1982 : arrivé au bout de mon salaire, je parcourais à pied la ville étrangère. Unique secours : à midi, une cantine syndicale pour ouvriers sur le pavé. Un repas entre hommes qui gardaient les yeux sur leur assiette, un repas par jour, le soir rien et rien le dimanche. Pour moi, c'était suffisant, pas pour ceux qui avaient famille, loyer, factures à payer. Ils rentraient le soir les mains vides. Dans la grande salle de la cantine, les hommes à la file et ceux déjà assis chuchotaient les langues du monde.

Le chef de la plus grande révolution du vingtième siècle avait dit : « La confusion est grande sous le ciel, la situation est donc excellente. » Dans cette cantine, la confusion n'était pas assez grande et la situation n'avait rien d'excellent. Ils dissimulaient leur appétit en mangeant lentement, ils faisaient durer la nourriture dans leur bouche. Ils avalaient le gratis sans gratitude.

On ne pouvait rien emporter de cette table, je pouvais tout juste glisser dans mon manteau la moitié d'un petit pain, pas plus. Ceux qui avaient de la famille étaient obligés de demander un crédit dans les magasins. Ils en avaient honte, pire que voler. Bien des vols de première nécessité viennent d'une honte. Les voleurs de pain ne savent pas demander.

Dans les pièces occupées, les colères, les plaintes, les querelles, les chansons revenaient aux langues maternelles. Aux premiers cris, aux premières empoignades, on intervenait pour séparer. On souffrait de voir

notre sang gaspillé pour rien. À force de rester à l'étroit, un effet de friction entre hommes réveille un instinct qui pousse à s'entraider, mais aussi à se tailler la gorge. Entre hommes élevés dans la sueur, il n'est nul besoin d'étaler sa force. On sait qu'elle existe et il faut la laisser tranquille. Entre hommes aux abois, il n'y a rien à prouver.

Je reviens à Paris en tant qu'écrivain, invité à parler dans des librairies, à la radio. Je reçois des sourires et des apéritifs. En France, l'écrivain a le prestige du prestidigitateur.

Je repasse dans les rues parcourues alors à l'aveuglette, pour marcher et c'est tout, pour me réchauffer. Je ne retourne pas dans la rue où j'ai passé les nuits de novembre et de décembre 1982 avec les cinq autres, dormant sous une table, où il me semblait faire moins froid.

Nous, l'équipe de nuit, nous arrivions à six heures du soir. Après l'échange des saluts et des consignes, nous nous réunissions dans une seule pièce autour d'une bougie allumée. Ceux qui ne savent pas peuvent se moquer de la calorie d'une bougie. Nous tendions les mains pour nous les réchauffer, comme ça, le bout de chandelle était une flamme suffisante. On mettait une petite casserole au-dessus pour réchauffer l'eau du thé. Je disais bonne nuit dans ma langue, ils répondaient dans les leurs. Les derniers mots de la journée étaient bien à nous.

Je me couchais le premier, mon bonnet sur les paupières et les oreilles, je m'endormais en quelques respirations après ma journée passée à marcher. Puis les autres s'allongeaient, chacun séparément, ni côte à côte ni parallèle à un autre. Le dernier éteignait la bougie au-dessus de nos six bagages pelotonnés.

Dans la liturgie chrétienne, le mois de décembre c'est l'Avent, le temps d'une attente établie. Nous attendions nous aussi, sans savoir quoi. J'insiste sur le nous, mais ce n'était pas un pluriel consistant, je n'ai pas retenu leurs noms. L'un d'eux pouvait s'appeler Kemal, un autre Ugur, mais il est facile de faire des suppositions avec le souvenir. L'un avait des yeux de neige dans un

visage noir, un autre aiguissait interminablement un rasoir et proposait des services de barbier, deux autres jouaient aux échecs, tous buvaient du thé, moi non, tous étaient musulmans, moi plein de non.

Ils changeaient de pièce à une heure du soir, ils penchaient le front, puis le dos vers l'orient. Ils savaient où il était, ils avaient une boussole dans leur poche au cas où la prière les surprendrait au milieu de la ville. Ils portaient dans leur tête un livre entier su par cœur.

J'écoutais leur rengaine étouffée dirigée contre un mur. Qui pouvait être là derrière pour mériter leur confiance d'être écoutés ? J'ai compris plus tard qu'ils faisaient des gestes tout intérieurs, que la divinité n'était pas derrière le mur, mais qu'elle habitait leur corps. Repliés en s, agenouillés pieds nus, ils n'avaient ni froid, ni soucis, ni faim. Ils suivaient l'élan de leur voix, leurs mains se posaient sur le bord du tapis pour bénir un nom. On aurait dit des hommes qui enseignaient à un enfant.

Un jour, le plus jeune me demanda ce que je faisais là, Blanc au milieu d'eux. Un autre lui dit de ne pas poser des questions et à moi de ne pas répondre.

Ce n'était pas nécessaire, je ne disais pas de quel traquenard je sortais. Puis, un autre me demanda si je priais. Je ne priais pas. Il dit : « On est triste sans prière. » Le doute de cet homme est encore aujourd'hui sous mon épiderme. Je crois que je lui ai souri, parce qu'il m'a souri. Puis il m'interrogea sur Noël : « C'est l'acte de naissance d'un enfant malheureux, qui vient au monde chargé de problèmes. Sa mère l'a conçu hors mariage, puis elle a dû partir sur les pistes boueuses de l'hiver et accoucher dans une baraque de banlieue. Son premier miracle a été de naître quand même. »

Ils écoutaient en connaisseurs d'histoires, ils savaient de quelle nuit je parlais. « Bien sûr, il ne pouvait pas naître rue de Rivoli à Paris, dit l'un d'eux.

--Pas plus qu'à Mergellina à Naples, ajoutai-je.

--Pourquoi pas ?

--On ne l'aurait pas pris au sérieux, il fallait une nuit de chez vous, d'Afrique, d'Asie, où le ciel a son poids sur la terre.

--Dans mon pays, le ciel est un champ de bataille de cerfs-volants. »

Ils demandaient encore des précisions sur Noël. « On reste en famille, on fabrique des crèches, on habille un sapin, on échange des cadeaux. » Avec eux, je faisais la millième part du missionnaire qui raconte sa nouvelle sacrée. Pourtant, ils ne se moquaient pas de moi, comme ça arrive avec le sacré des autres qui a toujours un côté comique au début. Mais le ricanement a du bon aussi, il durcit la peau mieux que les claques.

Ils ne riaient pas : la nuit autour, l'estomac à jeun, les voix basses au-dessus de la bougie nous unissaient (...)

Hors de notre obscurité, les lumières et les guirlandes de Noël se multipliaient. Même le boulanger décorait son comptoir où l'on achète ce pain quotidien qui ne doit manquer à personne. Je marchais toute la journée, j'entrais dans les grands magasins pour me réchauffer, sans tentation de tendre les mains, fermées dans mes poches. Je n'ai su demander ni prendre. Les mains me servaient à empocher un salaire et aussi à écrire sur des cahiers d'écolier.

Toute la journée du 24 aussi, j'ai marché vite et droit sans but précis. Après la cantine de midi, de nouveau dans les rues mouillées, moins encombrées de passants et de roues. La ville se retirait à la maison. Ce dégagement me rendait joyeux, mes pas rapides obtenaient un peu de désert.

J'arrivai de bonne heure aux bureaux éteints, j'avais les clés, j'entrai dans la pièce commune. Une bougie s'alluma, puis deux, puis trois.

Les cinq étaient là, assis derrière la clarté de la petite flamme. Devant eux, une table dressée, des assiettes en carton et des objets emballés. « Buonno Natal » (Buon Natale, en italien : Joyeux Noël), dirent-ils tous

ensemble. Comment avaient-ils appris ce « buonnonatal » ? « Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? »

Ils m'embrassèrent avec pudeur l'un après l'autre. Comment s'étaient-ils procuré la nourriture encore tiède ? Ne pas demander, seulement remercier, avec des sourires, pas avec des mercis. « Vous êtes les cinq d'une seule main. » Les dents de leurs grands sourires brillaient à la forte lumière des trois bougies. L'un d'eux a béni la nourriture, un demi-poulet par personne, ils attendirent que je commence. Nous l'avons mâché avec de profondes respirations, en nous servant des mains, des doigts, des ongles.

Dans ma vie, je me suis battu pour une égalité, pour une liberté, mais la fraternité ne peut se conquérir. C'est un don, elle vient à l'improviste, elle peut durer aussi le temps d'un demi-poulet. Mais elle existe, elle a existé, je l'ai goûtée. Cinq hommes de l'islam avaient préparé un diner de Noël pour quelqu'un sans credo. Cette fois-ci, la confusion sous le ciel était assez grande et la situation était donc excellente.

(Erri De Luca, *Le plus et le moins*, Paris, Gallimard, 2015, p. 125-134.)

CERCLE DE LECTURE

FICHE INDIVIDUELLE

Texte 5 : « De quelle origine êtes-vous ? »

Texte 6 : « Les identités meurtrières »

Texte 7 : « Une excellente confusion »

TÂCHE 1 :

RÉSUMER LES TROIS TEXTES

1. Prenez d'abord 5 minutes pour penser à une question sur un des trois textes et la rédiger. Assurez-vous avec vos coéquipiers qu'il y a au moins une question sur chacun des textes.

Votre question :

2. Chaque étudiant.e résume oralement un des trois textes (le dernier texte est résumé par deux ou trois étudiant.e.s qui se passent le relais).
3. Chaque coéquipier/coéquipière pose sa question portant sur un des trois textes qu'il ou elle n'a pas résumé. L'étudiant.e qui a résumé le texte (ou l'équipe au besoin) répond à la question.

TÂCHE 2 :**RÉPONDRE AUX QUESTIONS DE COMPRÉHENSION/
INTERPRÉTATION**

Répondre par écrit à ces questions sur la fiche de l'équipe. Trois étudiant.e.s se chargeront de la rédaction, un ou deux étudiant.e.s se chargeront de la révision linguistique du texte.

Texte 5 : Expliquez en quoi la question portant sur l'origine de quelqu'un est considérée comme étant intrusive et discriminante. (50 mots)

Texte 6 : Expliquez dans vos mots cette phrase d'Amin Maalouf :
« *[L'individu] ne se contente pas de prendre conscience de son identité, il l'acquiert pas à pas* ». (50 mots)

Texte 7 : Expliquez le titre de la nouvelle *Une excellente confusion* de Erri de Luca. (50 mots)

TÂCHE 3 :**EXERCICE DE SYNTHÈSE**

Rédigez, sur la fiche de l'équipe, une définition de l'identité dans le but de la publier dans un dictionnaire de sociologie. (100 mots)

L'étudiant.e ou les étudiant.e.s s'étant chargé.e.s de la révision à la tâche 2 s'occupera/s'occuperont de la rédaction de ce texte (aidé.e.s par les autres membres de l'équipe).

ÉVALUATION

Critères d'évaluation :

- Votre participation active et engagée
- La pertinence et la qualité des réponses écrites de l'équipe

CERCLE DE LECTURE

FICHE DE L'ÉQUIPE (À REMETTRE À VOTRE ENSEIGNANT.E)

Noms : _____

Texte 5 : « Vous êtes de quelle origine ? » / « De quelle origine êtes-vous ? »

Texte 6 : « Les identités meurtrières »

Texte 7 : « Une excellente confusion »

TÂCHE 1 :

RÉSUMER LES TROIS TEXTES

Cette partie est à faire à l'oral. Vous n'avez rien à écrire, sauf une question sur votre fiche individuelle.

TÂCHE 2 :

RÉPONDRE AUX QUESTIONS DE COMPRÉHENSION/
INTERPRÉTATION

TEXTE 5

Expliquez en quoi la question portant sur l'origine de quelqu'un est considérée comme étant intrusive et discriminante. (50 mots)

TEXTE 6

Expliquez dans vos mots cette phrase d'Amin Maalouf : « *[L'individu] ne se contente pas de prendre conscience de son identité, il l'acquiert pas à pas* ».
(50 mots)

TEXTE 7

Expliquez le titre de la nouvelle *Une excellente confusion* de Erri de Luca.
(50 mots)

TÂCHE 3 :

EXERCICE DE SYNTHÈSE

Rédigez une définition de l'identité dans le but de la publier dans un dictionnaire de sociologie. (100 mots)



REPRÉSENTER LE *BIG* NOUS : PROJET DE RECHERCHE CRÉATIVE

MISE EN SITUATION

L'Organisation des Nations Unies vient de lancer un appel à projets à l'intention des étudiant.e.s de l'enseignement supérieur de partout à travers le monde. L'ONU invite les participant.e.s à représenter de façon créative et originale l'identité collective de la société où ils ou elles vivent en ciblant un problème lié à l'identité et en proposant des solutions à ce problème.

Comme tout au long de ce cours vous êtes appelés à réfléchir aux différentes composantes de notre identité collective, vous décidez de relever le défi et de soumettre un projet produit en équipe.

Tâche :

Réalisez, en équipes, un objet qui représente de façon créative et originale la solution à un problème lié à l'identité collective ciblé dans notre société.

Étapes en un clin d'œil :

1. Prendre contact avec les membres de votre équipe.
2. Discuter ensemble des problèmes liés à l'identité que vous voyez autour de vous.

3. Cibler un de ces problèmes pour en faire le sujet de votre projet de recherche.
4. Élaborer une solution à ce problème et déterminer quelle forme cette solution pourrait prendre.
5. Présenter votre solution à la classe.

COMMENT PROCÉDER ?

Connaissez-vous la méthode de la « pensée design » (*Design Thinking*) ?
C'est une méthode de résolution de problème collaborative utilisée dans le monde de l'innovation.

Cette méthodologie pourra vous servir dans votre recherche d'idées et votre processus créatif.

Vous êtes invité.e.s à visionner deux vidéos sur la question qui se trouvent dans le Power Point suivant :

https://docs.google.com/presentation/d/1vPT29-gNbW8jciWk1h_IljUALIb8rWLzUfQkX9LM0n0/edit?usp=sharing

Répondez à ces quelques questions pour vous assurer d'avoir compris ce qu'est le *Design Thinking*.

1. Qu'est-ce que la pensée design ? Notez quelques concepts clés, présentés dans les deux vidéos qui vous permettraient d'en donner une définition.

-
-
-
-
-

2. Quelles sont les 5 étapes de la pensée design ?

- 1 _____
- 2 _____
- 3 _____
- 4 _____
- 5 _____

3. Quels sont les principes de base à respecter lorsqu'on pratique la pensée design ?

-
-
-
-
-

Pour en savoir plus, vous pourrez consulter les liens suivants à la maison :

- Sur les principes de la pensée design :
<https://medium.com/france/le-design-thinking-ou-la-pensée-design-en-français-mais-quel-est-ce-phénomène-dont-vous-dc86cfd84edd>

- Une boîte à outils de la pensée design :

https://dschoolold.stanford.edu/sandbox/groups/designresources/wiki/31fbd/attachments/acf2a/METHODCARDS_FRENCH_March_2014_m.pdf?sessionID=8af88fee76ecd1fb7879c915073461486c425622

ÉTAPES DE VOTRE PROJECT

1. FAIRE PREUVE D'EMPATHIE



À cette étape, vous IDENTIFIEZ UN PROBLÈME dans sa globalité et essayez de le comprendre.

À ce stade, il est important de se mettre à la place des personnes qui pourraient se heurter directement au problème identifié.

Exemple : Vous vous penchez sur la question de la diversité dans les institutions culturelles de la ville. Vous visitez en personne et virtuellement plusieurs musées, théâtres et bibliothèques, observez les usagers, prenez des notes. Ce qui attire particulièrement votre attention, c'est la présence exclusive de gardes de sécurité de couleur dans les salles d'exposition, alors que le personnel à l'accueil et les guides sont tous blancs.

Le problème identifié : la ségrégation ethnique dans certaines institutions culturelles

2. DÉFINIR



À cette étape, vous devez DÉFINIR LE PROBLÈME. Vous analysez et synthétisez les informations recueillies à l'étape d'empathie en matière de besoins et d'enseignements.

Exemple : Vous décidez de focaliser votre recherche sur la représentation équitable de la diversité dans les institutions culturelles du Québec.

3. IMAGINER ET CONCEVOIR



À cette étape, vous METTEZ EN COMMUN DES IDÉES ET GÉNÉREZ DES SOLUTIONS CRÉATIVES POUR RÉSOUDRE LE PROBLÈME.

Exemple : Une multitude d'idées diverses sont émises par tous/toutes les coéquipiers/coéquipières pour inciter les institutions culturelles du Québec à intégrer de façon juste et équitable la diversité ethnoculturelle dans ses produits et services. Grâce à ces idées, l'équipe pourra produire plusieurs prototypes.

4. PROTOTYPER



C'est à cette étape que vous MODÉLISEZ, vous construisez une représentation d'une ou de plusieurs de vos idées. Vous donnez vie à votre produit dans les grandes lignes.

Exemple : Vous imaginez des versions minimalistes du produit qui pourra répondre au problème : schémas sur une feuille blanche, des post-it regroupés sur un mur, les grandes lignes d'un clip publicitaire, un jeu de rôles, etc. Ces versions seront testées au sein de l'équipe.

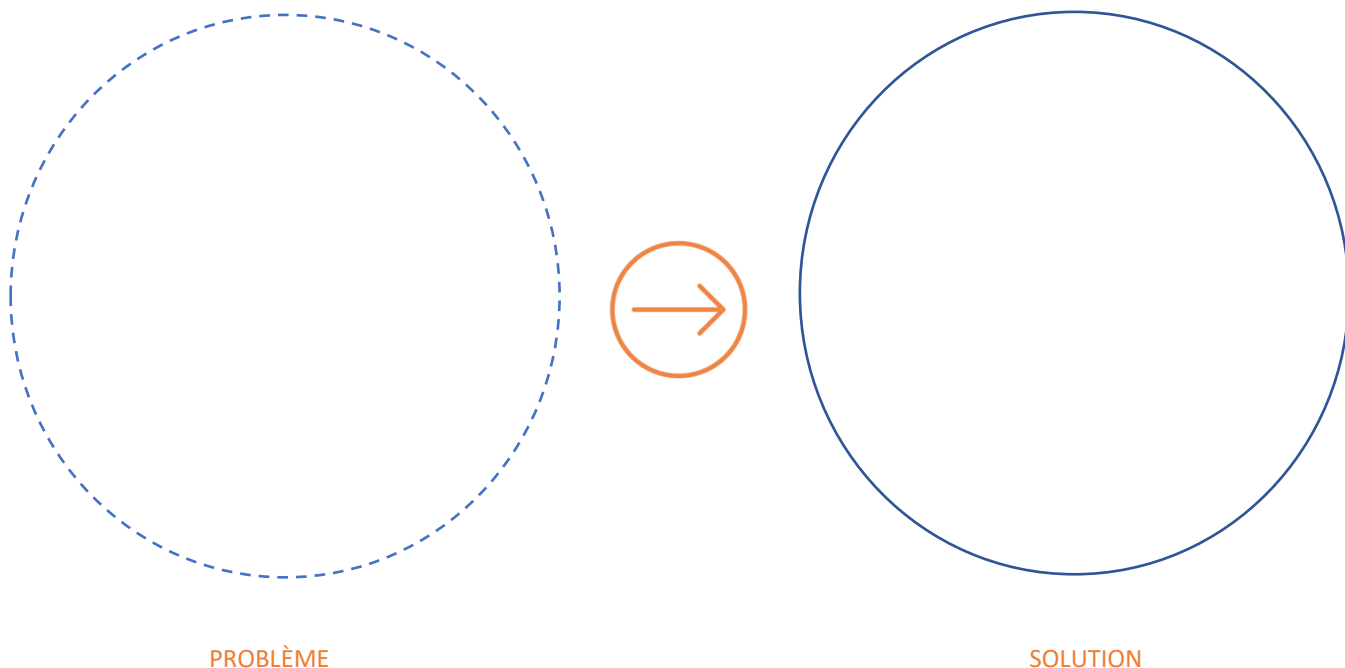
5. TESTER



C'est l'étape où vous **VALIDEZ** votre produit (un des prototypes retenus) en le présentant à votre enseignant.e et à vos collègues, avant de le soumettre à l'ONU.

FORMAT DE LA SOLUTION

Une fois que vous avez identifié un problème, vous pouvez commencer à réfléchir à la solution. La forme que celle-ci prendra dépendra du problème que vous avez ciblé et de l'idée que vous vous faites de la représentation de l'identité collective. Réfléchissons ensemble aux différents formats qu'une solution pourrait prendre.



MODALITÉS DE TRAVAIL

Chaque équipe de travail sera composée de deux étudiant.e.s du niveau deux et de deux étudiant.e.s du niveau quatre du même champ d'études ou de champs d'études similaires.

Au sein de chaque équipe, vous serez appelé.e à jouer différents rôles. Vous êtes toutes et tous responsables de la dynamique d'une équipe ainsi que de son amélioration.

Les rôles de chaque membre de l'équipe dépendront du type de représentation que vous aurez choisi. Certains rôles peuvent toutefois s'appliquer à tous les projets : le/la responsable de la communication et de la gestion du temps, le preneur ou la preneuse de notes au cours des rencontres, le rédacteur ou la rédactrice de la fiche d'accompagnement (voir plus bas), ainsi qu'un.e réviseur.e. Concertez-vous et déterminez les rôles de chacun et les tâches à accomplir, ainsi qu'une date limite pour la réalisation de chaque tâche, en vous servant du tableau en annexe. Le/la responsable de la communication sera chargé.e de créer un document « Google Docs » et d'y transcrire l'information pour que vous puissiez y apporter des modifications et vérifier l'état d'avancement du projet.

Nom : _____

Date : _____

COMPTE-RENDU DE LA RENCONTRE

Après chaque rencontre, vous devez envoyer à votre enseignant.e un compte-rendu dans lequel vous répondez aux questions suivantes :

1. À quel moment la rencontre a-t-elle eu lieu?
2. Combien de temps la rencontre a-t-elle duré?
3. Qui était présent à la rencontre?
4. Quelle application/plateforme avez-vous utilisée pour vous rencontrer?³⁵
5. Quel a été le contenu de la rencontre (faites un résumé de la rencontre en 100 mots)?
6. Avez-vous des commentaires à formuler sur le déroulement de la rencontre?

³⁵ Dans le cas d'une rencontre virtuelle

PROJET DE RECHERCHE

GRILLES D'ÉVALUATION

Nom : _____

À remettre sur LÉA, avant le _____

Dans le cadre de ce travail d'équipe, vous serez appelé.e à vous autoévaluer et à évaluer le travail de vos coéquipiers/coéquipières. Cette évaluation portera sur la contribution à la tâche et sur les habiletés d'interaction. De son côté, votre enseignante observera votre fonctionnement et celui de votre équipe et vous attribuera une note.

RÉPARTITION DES NOTES

La moyenne des notes que vous attribuent vos coéquipiers/coéquipières vaut **15 %**.

La note que vous vous attribuez vaut **15 %**.

La note que l'enseignant.e vous attribue vaut **30 %** (évaluation du travail de l'équipe + évaluation individuelle - comptes rendus).

Le **40 %** restant est attribué à la fiche d'accompagnement.

ÉVALUATION DES PAIRS ET AUTOÉVALUATION

Pour chaque catégorie, encerclez la lettre qui correspond à vos observations. Écrivez un petit commentaire pour justifier votre choix. Soyez juste et équitable dans votre évaluation.

CODE DES LETTRES :

A = Toujours

B = Habituellement

C = Parfois

D = Rarement

E = Jamais

Partenaire 1 : _____

CONTRIBUTION À LA TÂCHE					
La personne était présente à chaque rencontre. Elle est arrivée bien préparée à chaque rencontre, ayant accompli ses tâches.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a contribué activement à la réflexion du groupe par la qualité de ses interventions et la pertinence de ses idées. Elle a contribué à chaque étape de la réalisation du projet par une participation active et un travail efficace.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
INTERACTION					
Lors des rencontres, la personne était concentrée et écoutait les autres avec attention. Elle a exprimé son point de vue avec calme, sans l'imposer.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a fait preuve d'habileté à interagir efficacement avec des individus de cultures différentes de la sienne.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a contribué à ce que les rencontres se déroulent en français et a collaboré au processus de médiation interlinguistique.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				

Partenaire 2 : _____

CONTRIBUTION À LA TÂCHE					
La personne était présente à chaque rencontre. Elle est arrivée bien préparée à chaque rencontre, ayant accompli ses tâches.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a contribué activement à la réflexion du groupe par la qualité de ses interventions et la pertinence de ses idées. Elle a contribué à chaque étape de la réalisation du projet par une participation active et un travail efficace.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
INTERACTION					
Lors des rencontres, la personne était concentrée et écoutait les autres avec attention. Elle a exprimé son point de vue avec calme, sans l'imposer.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a fait preuve d'habileté à interagir efficacement avec des individus de cultures différentes de la sienne.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a contribué à ce que les rencontres se déroulent en français et a collaboré au processus de médiation interlinguistique.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				

Partenaire 3 : _____

CONTRIBUTION À LA TÂCHE					
La personne était présente à chaque rencontre. Elle est arrivée bien préparée à chaque rencontre, ayant accompli ses tâches.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a contribué activement à la réflexion du groupe par la qualité de ses interventions et la pertinence de ses idées. Elle a contribué à chaque étape de la réalisation du projet par une participation active et un travail efficace.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
INTERACTION					
Lors des rencontres, la personne était concentrée et écoutait les autres avec attention. Elle a exprimé son point de vue avec calme, sans l’imposer.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a fait preuve d’habileté à interagir efficacement avec des individus de cultures différentes de la sienne.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La personne a contribué à ce que les rencontres se déroulent en français et a collaboré au processus de médiation interlinguistique.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				

AUTOÉVALUATION

CONTRIBUTION À LA TÂCHE					
J'étais présent.e à chaque rencontre. Je suis arrivé.e bien préparé.e à chaque rencontre, ayant accompli mes tâches.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
J'ai contribué activement à la réflexion du groupe par la qualité de mes interventions et la pertinence de mes idées. J'ai contribué à chaque étape de la réalisation du projet par une participation active et un travail efficace.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
J'ai contribué à ce que les rencontres se déroulent en français et j'ai collaboré au processus de médiation interlinguistique.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
COMMUNICATION					
Lors des rencontres, j'étais concentré.e et j'écoutais les autres avec attention. J'ai exprimé mon point de vue avec calme, sans l'imposer.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
J'ai interagi efficacement avec des individus de cultures différentes de la mienne.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
J'ai senti avoir dépassé la frontière de mes perceptions* et de mes représentations* de l'Autre et de sa culture. *Dépasser la frontière de ses perceptions et de ses représentations, c'est aller au-delà de l'idée (stéréotypée ou tout simplement incomplète) qu'on pouvait se faire de l'Autre et de sa culture.	A	B	C	D	E
	Commentaire				

ÉVALUATION DE L'ENSEIGNANT.E

ÉVALUATION DU TRAVAIL DE L'ÉQUIPE

QUALITÉ DU PRODUIT					
L'équipe a fait preuve d'esprit critique et d'analyse en ciblant une problématique réelle, liée à l'identité, observable dans la société.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
L'équipe a fait preuve de compréhension et d'ouverture d'esprit dans la création d'un objet qui répond à un besoin.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
L'objet créé pour répondre au besoin ciblé témoigne de la créativité de l'équipe.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				
La qualité du résultat final témoigne de l'application des membres de l'équipe et du soin qu'ils/elles ont apporté à chaque étape de sa création.	A	B	C	D	E
	Commentaire :				

Code des lettres : A = Tout à fait d'accord B = Généralement d'accord
tout d'accord

C = Moyennement d'accord

D = Plutôt en désaccord

E = Pas du

ÉVALUATION INDIVIDUELLE DES MEMBRES DE L'ÉQUIPE

CRITÈRES	MEMBRES DE L'ÉQUIPE				
	1	2	3	4	5
La personne est présente à chaque rencontre.	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :
La personne écoute les autres attentivement et manifeste une attitude d'ouverture. La personne participe activement aux échanges.	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :
La personne interagit efficacement avec des individus de culture différente.	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :
La personne contribue à ce que les rencontres se déroulent en français et collabore au processus de médiation interlinguistique.	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :	Note : Commentaire :

A = Code des lettres : A = Tout à fait d'accord

B = Généralement d'accord

C = Moyennement d'accord

D = Plutôt en désaccord

E = Pas du tout d'accord

ÉVALUATION DES COMPTES-RENDUS

IMPORTANT : VOUS NE POUVEZ PAS SOUMETTRE UN COMPTE-RENDU POUR UNE RENCONTRE OÙ VOUS ÉTIEZ ABSENT.E

CRITÈRES D'ÉVALUATION					
Présence aux rencontres	10 La personne était présente à toutes les rencontres.	8 La personne a manqué une rencontre.	6 La personne a manqué deux rencontres.	4 La personne a manqué trois rencontres.	0 La personne a manqué plus que trois rencontres.
Questions courtes	10 La personne a répondu avec précision et exactitude à toutes les questions courtes du compte-rendu, dans les cinq comptes-rendus exigés.	8 La personne a répondu avec précision et exactitude à presque toutes les questions courtes du compte-rendu, dans les cinq comptes-rendus exigés.	6 La personne a rendu au moins trois comptes-rendus sur cinq et a répondu avec exactitude et précision aux questions courtes. OU La personne a rendu cinq compte-rendu mais n'a pas répondu aux questions courtes avec précision et exactitude.	4 La personne a rendu au moins trois comptes-rendus sur cinq mais n'a pas répondu aux questions courtes avec précision et exactitude.	2 0 La personne a rendu moins de trois comptes-rendus.
Résumé de la rencontre	20 18 Dans tous les comptes-rendus, le résumé de la rencontre est détaillé, clair et cohérent. En le lisant, on a une très bonne compréhension des idées qui y ont été échangées, des tâches effectuées, des difficultés qui sont survenues et de l'atmosphère générale dans laquelle s'est déroulée la rencontre.	16 14 Dans la plupart des cinq comptes-rendus, le résumé de la rencontre est détaillé, clair et cohérent. En le lisant, on a une bonne compréhension des idées qui y ont été échangées, des tâches effectuées, des difficultés qui sont survenues et de l'atmosphère générale dans laquelle s'est déroulée la rencontre.	12 La personne a rendu tous les comptes-rendus mais le résumé manque de détails ou de clarté. OU La personne a rendu trois comptes-rendus sur cinq et ces trois comptes-rendus répondent aux exigences.	10 8 La personne a rendu tous les comptes-rendus mais le contenu ne répond pas aux exigences. OU La personne a rendu deux comptes-rendus sur cinq et ces trois comptes-rendus répondent aux exigences.	6 4 0 La personne a rendu moins de trois comptes-rendus et ceux-ci ne répondent pas aux exigences.
Langue	5 Moins de deux fautes dans le compte-rendu	4 Entre 3 et 5 fautes dans le compte-rendu	3 Entre 6 et 8 fautes dans le compte-rendu	2 Entre 9 et 11 fautes dans le compte-rendu	1 0 12 fautes ou plus dans le compte-rendu

FICHE D'ACCOMPAGNEMENT

Lors de la présentation orale de votre projet à la classe vous devrez remettre une **fiche d'accompagnement** à votre enseignant.e. Cette fiche de deux pages à double interligne (environ 550 mots) comprendra les points suivants :

- Une explication de votre démarche

Quel a été le point de départ de votre réflexion ? Quel problème avez-vous identifié ? Pourquoi avez-vous choisi ce problème en particulier, quelle importance a-t-il ? Décrivez-le, identifiez brièvement ses causes et ses conséquences.

- Une description des différentes étapes de votre projet

Quelles solutions avez-vous envisagées pour régler ce problème ? Laquelle a retenu votre attention, et pourquoi ? Décrivez les étapes ayant mené à la mise en forme de votre idée, et les rôles que chacun de vous a joués dans l'élaboration de cette représentation.

- Vos sources d'inspiration

Au cours de votre réflexion, y a-t-il des éléments extérieurs qui vous ont inspirés ? Un film, une œuvre d'art, un article, une solution trouvée par d'autres pour un problème similaire ?

Notez en bas de page les références de vos sources, selon la méthode traditionnelle. Consultez le document suivant pour en savoir davantage sur cette méthode :

<https://sass.uottawa.ca/sites/sass.uottawa.ca/files/cartu-outils-de-redaction-methode-traditionnelle.pdf>

○ Les ressources utilisées

Quelles ressources avez-vous utilisées pour vous guider dans ce projet ? Avez-vous fait des recherches en ligne, à la bibliothèque, avez-vous consulté des spécialistes ? Quels outils (ordinateur, projecteur, costumes, logiciels, caméra, ou tout autre matériel avez-vous utilisés ? Avez-vous, à un moment ou à un autre, demandé l'aide de votre professeur.e ? Avez-vous profité des services du centre d'aide en français ?

Notez en bas de page les références de vos sources, selon la méthode traditionnelle. Consultez le document suivant pour en savoir davantage sur cette méthode :

<https://sass.uottawa.ca/sites/sass.uottawa.ca/files/cartu-outils-de-redaction-methode-traditionnelle.pdf>

Tous vos noms doivent figurer sur une page couverture, ainsi que la date de remise, les cotes de vos cours et le titre de votre projet.

GRILLE D'ÉVALUATION DE LA FICHE D'ACCOMPAGNEMENT

CONTENU	
EXPLICATION DE LA DÉMARCHÉ L'explication de la démarche est claire et suffisamment détaillée. Le problème identifié est réel, il est bien expliqué et son importance est justifiée.	0 3 6 8 10 E D C B A
ÉTAPES DU PROJET Le choix de la représentation (solution) est justifié et clairement expliqué. Les étapes qui ont mené à la réalisation de cette représentation sont clairement définies et suffisamment détaillées.	0 5 9 12 15 E D C B A
SOURCES D'INSPIRATION ET RESSOURCES UTILISÉES Toutes les sources d'inspiration et les ressources utilisées sont identifiées. Il y a au moins une source d'inspiration et au moins deux ressources. Les références de ces sources d'inspiration et des ressources utilisées figurent en notes de bas de page selon la méthode traditionnelle.	0 1 2 3 4 5 E D C B A
FORME	
LANGUE Les étudiant.e.s observent l'orthographe d'usage et grammaticale, la syntaxe et la ponctuation.	20 de 0 à 5 fautes 18 de 6 à 10 fautes 16 de 11 à 20 fautes 14 de 21 à 30 fautes 12 de 31 à 40 fautes 10 de 41 à 50 fautes 8 de 51 à 60 fautes 6 de 61 à 70 fautes 4 de 71 à 80 fautes 0 de 81 à 90 fautes

ANNEXE

TABLEAU DE RÉPARTITION DES TÂCHES

Rôle	Tâches à accomplir	Échéance pour chaque tâche
Responsable de la communication 😊		



RÉDACTION FINALE

UNE LETTRE À AMIN MAALOUF

« DÉFINIR L'IDENTITÉ COLLECTIVE POUR CONTRIBUER À LA PAIX »

Vous « zappez » tranquillement devant la télé, un samedi soir, sans grand intérêt, puis vous tombez sur quelque chose qui capte votre attention : il s'agit, à ce qu'il semble, d'une émission littéraire, et vous reconnaissez la personne qui parle : c'est Amin Maalouf, l'auteur des Identités meurtrières, dont vous venez de lire des extraits pour votre cours de français. Vous l'entendez s'interroger sur la jeunesse d'aujourd'hui : « Que pensent les jeunes, se demande-t-il, de mon essai, de mes idées, vingt ans après sa publication ? Quelle est leur vision de la situation actuelle ? Les choses ont-elles changé ? Comment conçoivent-ils, eux, l'identité collective ? Quels sont leurs solutions, leurs conseils, pour faire de cette planète un monde plus pacifique, plus tolérant ? ». Vous éteignez la télé, car le reste de l'émission ne vous intéresse pas trop. Mais vous avez décidé de répondre à l'intellectuel franco-libanais.

CONSIGNES POUR LA RÉDACTION DE LA LETTRE

Tout comme la lettre que vous avez adressée à Natasha Kanapé Fontaine et Deni Ellis Béchar, celle-ci sera un texte à la fois expressif et argumentatif. Ci-dessous, vous trouverez un rappel des caractéristiques de ces textes. Cette lettre sera composée du même nombre de mots que la première (environ **550**).

Appuyez-vous sur la réflexion sur l'identité collective qui s'est développée au cours du trimestre, à travers les textes que vous avez lus et les discussions que nous avons eues en classe. Dans votre lettre, faites référence aux textes que vous avez explorés jusqu'à maintenant. Il n'y a pas de nombre de citations imposé, et vous n'êtes pas obligés de faire des citations directes, mais je dois pouvoir constater, à la lecture de votre lettre, que vos idées sont nourries de cette réflexion que nous menons depuis le début de la session.

UN TEXTE EXPRESSIF

Votre lettre comportera des éléments expressifs, puisque vous adopterez un point de vue subjectif. Vous exprimerez, au « je », des pensées et des idées personnelles, et le point de départ de cette lettre est une réaction affective : vous tenez à montrer que ce sujet vous touche, vous interpelle, et vous avez à cœur d'apporter votre contribution à la définition de l'identité collective et à la recherche d'idées pour un monde plus pacifique et tolérant.

Rappelons brièvement les caractéristiques du texte expressif³⁶.

Dans un texte expressif, on trouve :

- des indices de la 1^{re} et de la 2^e personne du singulier ou du pluriel;

³⁶ Adapté de Archambault, Duval, Henrichon et Popica (2016).

- des adverbes ou expressions qui traduisent des nuances personnelles : « peut-être », « sûrement », « sans doute », « il me semble que », « certainement », etc.;
- des adjectifs qui décrivent la vision de l’auteur ou de l’autrice : inacceptable, formidable, terrible, certain, admirable, catastrophique, remarquable, etc.;
- des phrases exclamatives et interrogatives – mais attention, trop d’émotions peuvent nuire au message qu’on veut transmettre !

UN TEXTE ARGUMENTATIF

Enfin, votre lettre comportera également des éléments du texte argumentatif, puisque vous devrez défendre vos propositions. Vous devrez convaincre Amin Maalouf de la valeur de vos idées.

Pour cela, il vous faudra utiliser divers procédés argumentatifs.

- Quels sont les **faits** qui soutiennent votre vision de l’identité collective ?
- **Citez** des textes pour appuyer vos idées. Vous pouvez vous servir pour cela de toutes les lectures faites dans le cadre de ce cours.
- **Pourquoi** proposez-vous telle ou telle solution ? À quel besoin ou à quel problème particulier cette solution répond-elle ?
- **Justifiez** les solutions que vous proposez.
- **Définissez** de manière claire votre vision de l’identité collective.
- **Illustrez** vos idées, donnez des exemples.

LA STRUCTURE DE LA LETTRE

Comme dans n’importe quel type de texte où l’on présente des idées, il faut les organiser pour rendre le message le plus clair et le plus cohérent possible.

L'INTRODUCTION

Dans une première partie, vous prenez contact avec votre interlocuteur et vous expliquez le but de votre lettre. Qu'est-ce qui vous amène à écrire à Amin Maalouf ? Pourquoi est-ce que ces questions qu'il a lancées à l'émission de télé vous interpellent ? Que lui proposez-vous ?

Comment vous adresserez-vous à Amin Maalouf ? Généralement, l'appellation « cher » ou « chère » est déconseillée lorsqu'on écrit à quelqu'un qui ne nous est pas proche. Amorcerez-vous votre lettre par un simple « Monsieur » ? À vous de trouver la formule d'appel idéale, ni trop familière, ni trop « officielle » !

LE DÉVELOPPEMENT

Dans cette partie, vous devez...

1. ... développer votre vision de l'identité collective (premier paragraphe);
2. ... proposer des idées (deuxième paragraphe).

Attention ! On ne vous demande pas de régler tous les conflits mondiaux ! N'en prenez pas tant sur vos épaules. 😊

Il s'agit simplement d'imaginer une ou deux solutions **concrètes et réalisables à votre échelle (par vous ou vos pairs), qui concerne votre communauté**, pour apporter votre contribution à une réflexion collective sur la construction d'un monde meilleur, plus ouvert.

LA CONCLUSION

Dans cette partie, vous revenez au thème fondamental de votre lettre : l'identité collective. Exprimez-vous sur le sujet, formulez un souhait général sur votre contribution à cette réflexion. Puis, prenez congé de votre destinataire, en utilisant une des formules d'usage ci-dessous, ou une autre formule de votre cru qui vous semblera adéquate.

- Recevez, xyz, mes salutations distinguées
- Je vous prie de recevoir, xyz, mes plus cordiales salutations
- Sincères salutations
- Cordialement vôtre
- Bien à vous

VOCABULAIRE

Tout au long du semestre, vous avez été amenés à découvrir et à cerner un vocabulaire et des concepts spécifiques au thème de l'identité collective. Assurez-vous, dans votre lettre, de réutiliser au moins 10 mots ou expressions provenant de ce lexique, reproduit ci-dessous. **Soulignez ces mots pour qu'ils soient facilement repérables.**

LETTRES DE N. KANAPÉ FONTAINE ET D. ELLIS BÉCHARD	TEXTE DE MATTHIEU RICARD	« DE QUELLE ORIGINE ÊTES-VOUS? »	TEXTE DE JOUMANA HADDAD	TEXTE DE STEVE GAGNON
allochtone, autochtone, métis métissage héritage territoire sagesse société majoritaire colonialisme colonialiste colonisateur espace public traumatisme enraciné(e) préserver guérir	inhérent/inhérence percevoir distinguer noyau de l'être aversion répulsion attirance attraction se retrancher être en porte à faux entité autrui cristallisation erroné dualité aliénant / aliénation méprise bienveillance / malveillance meurtrissure égocentrisme prévaloir chimère réifier	stigmat altérité discrimination prototype contrainte stéréotypé banalisation micro-invalidation racialisé étiqueter	opinion prête à porter image toute faite généralisation cliché préjugé truisme simplification abusive malentendu distorsion image fausse perception erronée	émancipation / s'émanciper stoïcisme fabrication sociale virilité efféminé inné

GRILLE D'ÉVALUATION DE LA LETTRE

INTRODUCTION Les causes et les objectifs de la lettre sont pertinents et clairement identifiés. La formule d'appel est appropriée.	/10
DÉVELOPPEMENT L'étudiant.e. donne une définition pertinente et juste de sa vision de l'identité collective qui reflète sa compréhension des enjeux ayant fait l'objet de lectures et de discussions tout au long du trimestre. L'étudiant.e a été capable de réinvestir ces acquis tout en adoptant un point de vue personnel sur la question. /15 L'étudiant.e propose une solution concrète, réalisable à son échelle au sein de sa communauté. L'étudiant.e défend ses propositions avec des arguments solides et clairs. Les explications sont suffisamment détaillées et claires. On retrouve dans le texte des éléments expressifs nuancés et appropriés au contexte. /15 Les idées sont bien organisées, et les transitions sont soignées. /10	/40
CONCLUSION L'étudiant.e effectue un retour habile à l'objectif fondamental de la lettre. Il ou elle prend congé de manière appropriée.	/10
LANGUE L'étudiant.e. observe l'orthographe d'usage et grammaticale, la syntaxe et la ponctuation. (-1 point par faute) /30 VOCABULAIRE L'étudiant.e a su exploiter le vocabulaire et les concepts expliqués dans l'atelier préliminaire. Il ou elle a utilisé correctement 20 mots parmi le vocabulaire fourni dans les consignes. (0,5 point par mot) /10	/40



BIBLIOGRAPHIE

Archambault, L., Duval, L., Henrichon L. et Popica, M. (2016). *À mots découverts. Langue française et communication* (2^e édition). Anjou : Les Éditions CEC.

Barber, A.W. (2011). « Bouddhisme au Canada ». *L'Encyclopédie Canadienne*.
<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/bouddhisme>

Bean, J. C. (2011). *Engaging Ideas, The Professor's Guide to Integrative Writing, Critical Thinking and Active Learning in the Classroom* (2nd edition). San Francisco: Jossey-Bass.

Béchar, D. E. et Kanapé Fontaine, N. (2016). *Kuei, je te salue : conversation sur le racisme*. Montréal : Les Éditions Écosociété.

De Luca, E. (2015). *Le plus et le moins*. Paris : Gallimard.

Érit-Élodil. (2013). *Manuel de formation. Atelier d'expression créative*. Montréal : Théâtre Pluralité-ÉLODIL. Récupéré du site :
<https://www.elodil.umontreal.ca/fileadmin/documents/Guides/tpe/12-complet.pdf>

Gagnon, S. (2015). *Je serai un territoire fier et tu déposeras tes meubles. Réflexions et espoirs pour l'homme du 21^e siècle*. Montréal : Atelier 10.

Haddad, J. (2010). *J'ai tué Schéhérazade. Confessions d'une femme arabe en colère*, Sindbad/Actes Sud, 2010.

Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.

Ricard, M. (2003). *Plaidoyer pour le bonheur*. Paris : NiL éditions, coll. Pocket.

Speranta, D. « *De quelle origine êtes-vous ? Banalisation du nationalisme méthodologique* », *Terrains/Théories* [En ligne], 3 | 2015, mis en ligne le 26 octobre 2015. Récupéré du site : <http://journals.openedition.org/teth/567> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/teth.567>

Stringer, D. M. et Cassiday, P. (2009). *52 Activities for Improving Cross-Cultural Communication*. Boston and London: Intercultural Press. Récupéré du site: <https://www.mobt3ath.com/uplode/book/book-56008.pdf>

University of California at Berkeley, *Research tools: Fast Friends Procedure*. Récupéré du site: https://www.ocf.berkeley.edu/~adp/rasclab_v1/ffp.html

SITES CONSULTÉS

- <https://www.monde-diplomatique.fr/index/sujet/nationalisme>
- <https://www.cnrtl.fr/>
- www.larousse.fr
- <https://medium.com/france/le-design-thinking-ou-la-pensée-design-en-français-maisquel-est-ce-phénomène-dont-vous-dc86cfd84edd>
- https://dschoolold.stanford.edu/sandbox/groups/designresources/wiki/31fbd/attachments/acf2a/METHODCARDS_FRENCH_March_2014_m.pdf?sessionID=8af88fee76ecd1fb7879c915073461486c425622
- <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/bouddhisme>
- <https://dupala.be/article.php?a=106>
- <https://www.youtube.com/watch?v=NS5QQU5aZnY>
- <https://l2flow.com/about-the-l2-classroom-flow-project/>



ANNEXES

ANNEXE 1 : RESSOURCES COMPLÉMENTAIRES SUGGÉRÉES

TEXTE 1

Réflexion sur l'émerveillement avec Matthieu Ricard :

<https://www.youtube.com/watch?v=NPE9cClhIBI>

La force de la bienveillance avec Matthieu Ricard :

<https://www.youtube.com/watch?v=7VO7LPpVFNs>

Plaidoyer pour l'altruisme | Matthieu Ricard | TEDxParis : <https://www.youtube.com/watch?v=-BnSRVgKZ6g&t=7s>

TEXTE 2

Joumana Haddad - 28 minutes – ARTE

<https://www.youtube.com/watch?v=cfZbQcqrQhU>

Joumana Haddad : Les femmes sont toujours perdantes dans les guerres

<https://www.youtube.com/watch?v=rYFSO1KRIYI>

TEXTE 3

Steve Gagnon : Auteur

<https://www.youtube.com/watch?v=AsFOsdB4BDc>

La liste de l'invité: Steve Gagnon

<https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/segments/entrevue/129386/steve-gagnon-liste-invite-dramaturge-theatre-les-et-souterrains>

Réinventer la virilité en rêvant les hommes (et les femmes) autrement

<https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/c-est-fou/segments/entrevue/114059/steve-gagnon-rever-virilite-21e-siecle>

TEXTE 4

Le racisme dénoncé par Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé-Fontaine

<https://www.youtube.com/watch?v=7Jd7AUEAoY>

Nous nous soulèverons Natasha Kanapé Fontaine, Wapikoni mobile

<https://www.youtube.com/watch?v=T6DhCcQQ3Xk>

Réflexion sur la féminité native au XXI^e siècle | Natasha Kanapé Fontaine | TEDxUQAM Women

<https://www.youtube.com/watch?v=LgpTgfajXOc>

Natasha Kanapé Fontaine: "La poétique de la relation au territoire"

<https://www.youtube.com/watch?v=kFtAAvusTEs>

Marche des peuples #3 - Slam de Natasha Kanapé Fontaine devant Cacouna

<https://www.youtube.com/watch?v=u2QJzj1sKzo>

Pour que nous puissions VIVRE - Natasha Kanapé Fontaine

<https://www.youtube.com/watch?v=PYdBW5fGhk>

Un guide utile pour démanteler des préjugés sur les Autochtones

<https://amnistie.ca/sinformer/publications/autres/tu-nas-pas-lair-autochtone-autres-prejuges>

Quelques données utiles

http://www.autochtones.gouv.qc.ca/relations_autochtones/profils_nations/profil.htm

La section « Espace autochtone » du site de Radio-Canada

<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones>

Un ouvrage qui remet les pendules à l'heure : *Mythes et réalité sur les peuples autochtones*, de Pierre Lepage, intégralement disponible en version PDF :
<http://www.cdpedj.qc.ca/publications/Mythes-Realites.pdf>

TEXTE 6

Amin Maalouf - Le livre qui a changé ma vie

<https://www.youtube.com/watch?v=18EZaGanG54>

Euronews - Interview - Amin Maalouf

<https://www.youtube.com/watch?v=ePMkcyEjGXQ>

Amin Maalouf : "Le monde est devenu de plus en plus inquiétant"

<https://www.youtube.com/watch?v=LSdZxHPsl7w>

TEXTE 7

Erri de Luca - Le livre qui a changé ma vie

<https://www.youtube.com/watch?v=REgtdfyv5Po>

C'est quoi la fraternité ? - 1 jour, 1 question

<https://www.youtube.com/watch?v=p39Ujb2fz9s>

ANNEXE 2 : THE FLOW QUESTIONNAIRE

Please give your opinion on the activity that you just participated in. Your answers are anonymous.

1. This activity excited my curiosity.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

2. This activity was interesting in itself.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

3. The activity was too constraining (i.e. I did not feel free to explore and take risks with the language).

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

4. This task was hard for me.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

5. When doing this activity I was aware of distractions.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

6. This activity made me curious.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

7. This activity was fun for me.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

8. I would do this activity again.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

9. This activity allowed me to control what I was doing?

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

10. When doing this activity, I was totally absorbed in what I was doing.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

11. This activity bored me.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

12. During this activity, I could make decisions about what to do and how to do it.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

13. When doing this activity I thought about other things.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

14. This activity aroused my imagination.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

15. I would do this activity even if it were not required.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

16. This activity was easy for me.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

17. In a sentence or two, please tell us what you liked or didn't like about this activity.

	1	2	3	4	5	6	
Disagree	☐	☐	☐	☐	☐	☐	Agree

Source du questionnaire : Zuniga, M. et Rueb, A., *The Flow Questionnaire*. Récupéré du site : <https://i2flow.com/about-the-i2-classroom-flow-project/>

Questionnaire basé sur Webster, Trevino et Ryan (1993).